

Christus

Marie
Celle qui a cru

Israël en personne
Entre catholiques et protestants
Pour une parole crédible
Une porte d'espérance

MON DÉSIR DE SOIGNANT
ACTUALITÉ DES SANCTUAIRES MARIALS

ih̄s

N° 183 - 60 F

Juillet 1999

Un livre de vie, de foi et d'espérance

- Un livre qui rejoindra l'homme moderne dans sa quête de la foi.
- Un livre qui affronte les doutes, les soupçons et les objections du monde moderne sans aucune réticence.
- Un livre pour trouver des raisons de croire et pour comprendre ce que l'on croit.



© A. Pirages / CIRIC



Bernard Sesboué, jésuite théologien réputé, professeur au Centre-Sèvres à Paris, s'attache à mettre en examen les principaux articles de la foi catholique.

S'appuyant sur le Credo, il développe un exposé dense et cohérent dans lequel il invite le lecteur à l'accompagner dans la découverte et l'intelligence de la foi.

Il s'adresse à tous dans un langage simple et compréhensible.

Droguet & Ardant - 157 x 235 mm - 150 F
En vente chez votre libraire

Christus

*Revue de formation spirituelle
fondée par des pères jésuites en 1954*

TOME 46, N° 183, JUILLET 1999

RÉDACTEUR EN CHEF

CLAUDE FLIPO

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

YVES ROULLIÈRE

COMITÉ DE RÉDACTION

CLAIRE-ANNE BAUDIN - PIERRE FAURE - AGNÈS HÉDON -

MARGUERITE LÉNA - JACQUES TRUBLET

ADMINISTRATION : JEAN-CLAUDE GUYOT

SERVICE COMMERCIAL : EMMANUELLE GIULIANI

PUBLICITÉ : MONIQUE BELLAS

14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS

TÉL. ABONNEMENTS : 01 44 21 00 99

TÉL. RÉDACTION : 01 44 39 48 48 - FAX : 01 40 49 01 92

INTERNET (site) : <http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/> ; (adresse) : assas.editions@wanadoo.fr

TRIMESTRIEL

Le numéro : 60 F (étranger : 67 F)

Abonnements : voir encadré en dernière page

Publié avec le concours du Centre National du Livre

a s s a s

éditions

association loi 1901

président directeur de la publication

Pierre FAURE

Marie

Celle qui a cru

Éditorial

263

Marie

264

Bernard SESBOUÉ, Centre Sèvres, Paris

Peut-on encore parler de Marie ?

Pour une présentation crédible

275

Michel LEPLAY, ancien rédacteur en chef de *Réforme*

Marie entre catholiques et protestants

A la croisée des chemins

283

Anne-Marie PELLETIER, universitaire

Marie, *verus Israël* et mère de l'Eglise

Dans le sillage des femmes de l'Ancien Testament

297

Jean ZUMSTEIN, Faculté de théologie protestante de Zurich

De Cana à la croix

Le parcours johannique de la mère de Jésus

307

Ghislaine CÔTÉ, sœur du Cénacle, Lyon

Heureux qui écoute la Parole de Dieu

Celle qui offre l'espace de son oui

315

Texte de JEAN-PAUL II

L'union virginale de Marie et Joseph

Un véritable mariage

319

Antoine LAURAS s.j.

Le rosaire

Origine, histoire et sens

325

Damien SICARD, membre du groupe des Dombes

La liturgie, règle de la prière mariale

Le Magnificat de l'Eglise en marche

333

Sophie BINGGELI, germaniste

Le chemin d'Eve à Marie

D'après Edith Stein

343

Services

344

Lectures spirituelles pour notre temps

352

Sessions de formation pour le semestre à venir

353

Études ignatiennes

354

Maurice GIULIANI s j

Le mystère de Notre Dame dans les Exercices

Un accompagnement marial

367

Chroniques

368

Marie-Hélène BOUCAND, praticien hospitalier, Lyon

Mon désir de soignant

Un chemin en quête de l'autre ?

375

Jean RIVAIN, recteur du sanctuaire de Pontmain

Actualité des sanctuaires mariaux

Une étape sur la route

Prochains numéros :

- **Mourir (octobre 1999)**
- **L'homme dans la Création (janvier 2000)**
- **La résistance spirituelle (avril 2000)**

Un encart est inséré dans ce numéro

Éditorial

Après une longue absence, Marie revient. Il fallait sans doute que la discrétion de la Mère de Dieu permît que s'élucident les brouillages du passé : tensions œcuméniques, inflation d'une dévotion exorbitante, sacralisation d'une condition féminine marquée par la dépendance, malentendus sur la sexualité... La réflexion engagée depuis le Concile comme le dialogue entre les Eglises ont permis d'avancer sur un terrain plus ferme et de joindre nos voix avec plus de discernement à celles de toutes les générations qui la proclament bienheureuse.

La redécouverte de la place de Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise vient éclairer le jubilé de l'an 2000. En cette ouverture d'un nouveau millénaire, la foi nous montre en elle la porte. Elle est la porte par où nous est venu le salut. Elle est aussi la porte d'espérance, au tournant d'un siècle grevé de violences et de désillusions. Au sein de l'Eglise elle-même, la figure de Marie semble bien répondre à certaines impasses actuelles.

Devant le doute ou la crispation, le « oui » marial à la Parole que Dieu nous adresse à travers les événements est seul capable de rendre confiance : « Faites tout ce qu'il vous dira ! » Dans un monde où prévaut l'efficacité sur l'attention, la rationalité sur la relation, l'immédiat sur la patience, Marie rappelle que la véritable fécondité est de l'ordre de la grâce. « La dimension mariale de l'Eglise précède la

dimension pétrinienne », a écrit Jean-Paul II. Autrement dit, l'Eglise est charismatique avant d'être hiérarchique. La figure de Marie affirme qu'au cœur de l'Alliance l'identité de l'Eglise est féminine.

Mais si Marie est figure de l'Eglise, c'est en tant qu'elle est une personne bien concrète, celle qui part en hâte visiter sa cousine Elisabeth, qui cherche angoissée avec Joseph leur enfant perdu à Jérusalem, qui intercède à Cana... Dans son oui, renouvelé jusqu'à la croix, Marie est Israël en personne. « Bienheureuse, toi qui as cru ! » La béatitude prend en elle visage humain. Le « marial » est personnalisant ; il préserve la foi de la gnose et la charité de l'activisme. Il nous fait aimer l'Eglise non comme une abstraction — les abstractions, a-t-on dit, n'ont pas besoin de mère — mais comme une communion de personnes.

Ainsi, le retour à une « dévotion mariale » authentique, dégagée des dérives doctrinales et des exubérances sentimentales, peut purifier l'Eglise d'une rationalité desséchante comme d'une agitation inquiète, pour la faire entrer plus joyeuse et plus confiante dans le temps que Dieu lui donne.

Christus

Le dernier « hors-série » de *Christus* est sorti :

**Le Mystère de la Trinité
Pour le grand Jubilé
N° 182 HS - 255 p. - 90 F**

La foi en un Dieu « communauté de personnes » est au cœur du Credo, du mystère de l'Eglise comme de la vie spirituelle. A l'aube d'un millénaire où le syncrétisme religieux est dans l'air du temps, ce recueil d'articles tirés du fonds de *Christus* éclaire vigoureusement la différence chrétienne.

Desclée de Brouwer

NOUVEAUTÉS

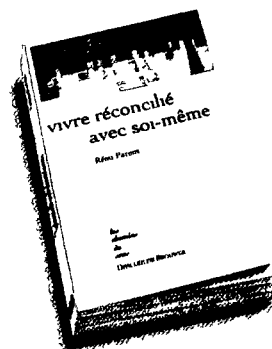
Jacques Arènes
Accueillir la faiblesse

105 F. / 176 p.



Rémi Parent
*Vivre réconcilié
avec soi-même*

98 F. / 128 p.



**Marie-Christine
Sanjuan**

Mourir et vivre

96 F. / 112 p.



Dans la même collection

Annie Wellens
L'ordinaire des jours

98 F. / 112 p.

Collection
Les chemins du sens

Marie

Peut-on encore parler de Marie ?

Bernard SESBOÛÉ s.j.*

Prenons comme point de départ le concile de Vatican II. On savait depuis longtemps que la Vierge Marie était l'objet d'un contentieux œcuménique. Mais ce que l'on a découvert alors, c'est qu'elle est aussi l'objet d'un débat entre catholiques, fait de soupçons mutuels et d'incompréhensions. C'est ainsi que ce concile a connu un moment de crise, quand il fallut décider du lieu où il parlerait de la Vierge Marie : dans une Constitution indépendante ou dans le cadre de la Constitution sur l'Eglise, *Lumen Gentium* (désormais LG) ? Le concile, d'abord partagé entre deux orientations contradictoires presque égales, opta pour la seconde solution, non sans émois ni souffrances. Les uns se lamentaient de ce qu'il refusait d'apporter « une pierre précieuse nouvelle à la couronne de la madone », tandis que d'autres se réjouissaient de ce que l'« excommunication ecclésiastique » de la Vierge Marie était enfin levée. Marie n'est pas au-dessus de

* Centre Sèvres, Paris. A récemment publié chez Desclée de Brouwer *Jésus Christ à l'image des images des hommes. Brève enquête sur les représentations de Jésus à travers l'histoire* (1997) et *Rome et les laïcs* (1998), et, chez Droguet & Ardant : *Croire Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle* (1999)

l'Eglise, elle en est un membre, même s'il s'agit d'un membre exceptionnel¹.

Depuis Vatican II, ces deux tendances, théologiquement divergentes, se sont radicalisées, au point de faire place à trois positions : d'une part, une contestation culturelle de la figure et du rôle de Marie dans le mystère chrétien, qui traverse même des milieux catholiques ; d'autre part, un retour à la « mariologie » de type ancien chez certains « zélateurs » qui n'ont pas accepté le tournant pris par Vatican II ; enfin, un courant qui entend rester fidèle aux options de ce concile, dont le pape Paul VI avait affirmé qu'il avait donné la synthèse la plus large « sur la place que la très sainte Vierge Marie occupe dans le mystère du Christ et de l'Eglise ». Ce courant désire bien donner à celle-ci toute cette place, mais en prenant ses distances à l'égard des diverses « inflations » de la dévotion et de certaines théologies, et même engager à ce titre un dialogue œcuménique au sujet de Marie. Ces trois courants seront esquissés dans cet article qui proposera pour finir quelques critères d'une parole sur Marie aujourd'hui crédible.

LA FIGURE DE MARIE CONTESTÉE

La contestation de la figure de Marie en cette fin de siècle est solidaire des grandes évolutions culturelles de l'Occident. Retenons deux points majeurs, dont l'un touche à la sexualité et l'autre à la revendication féministe contemporaine : le premier concerne la virginité de Marie, dont les affirmations sont accusées de véhiculer un soupçon grave et injuste sur l'exercice de la sexualité ; le second vise l'image de la femme soumise et consacrée à la maternité que l'Eglise propose à ses fidèles à travers la Vierge Marie.

La virginité de Marie

Distinguons nettement deux aspects qui n'ont pas la même portée au regard du mystère de la foi : la conception virginale de Jésus et la virginité perpétuelle de Marie².

1. Cf R. Laurentin, *La question mariale* (Seuil, 1963), livre d'opinion que l'auteur jugeait « urgent d'écrire au seuil du débat marial de Vatican II »

2. La première est certainement beaucoup plus centrale que la seconde, puisqu'elle touche à la divinité du Christ.

Depuis une trentaine d'années, la contestation de l'historicité de la conception virginale de Jésus a pénétré les milieux catholiques. De graves interrogations ont mis en cause non toujours son sens, mais son fait, à l'instar d'ailleurs du fait de la résurrection. Pour ne prendre qu'une référence, on se souvient des débats soulevés naguère autour du *Catéchisme hollandais*, qui avaient conduit à la rédaction d'un nouveau texte. Certains y voient la transposition du mythe païen de la femme fécondée par un dieu ; d'autres estiment qu'ils ne s'agit que d'un symbole « jadis » pertinent. Sont aussi en cause la réalité de l'humanité de Jésus, venu au monde d'une manière si exceptionnelle, et le rapport entre anthropologie et sexualité. Le débat semble apaisé, mais il est toujours latent et réémerge périodiquement, comme le montrent les prises de position brutales d'Eugen Drewermann. Ce dernier ramène le sens de la conception virginale aux archétypes égyptiens de l'« ange » et de l'« enfant divin », et au récit de la naissance de Pharaon engendré par le dieu Amon qui s'est approché sexuellement de la reine Ahmosé³.

Le thème a été repris au plan de l'exégèse et de la doctrine dans des débats qui ont permis un certain nombre de clarifications sur la nature et le sens de cette affirmation⁴. Tout d'abord, la foi chrétienne ne dit pas que l'Esprit Saint a joué un rôle « procréateur » dans la conception de Jésus, comme dans les thèmes païens des unions de dieux avec des femmes, mais un rôle *créateur*, ce qui est tout autre chose. La conception virginale de Jésus n'est ni plus difficile ni plus facile à croire que la création du monde par Dieu — deux interventions divines « irréprésentables ». Elle met en honneur le thème de la virginité, mais elle n'est nullement un signe de mépris de la sexualité. Car elle s'inscrit dans une tout autre symbolique : par la conception virginale, c'est la création de toute l'humanité qui est reprise dans son nouveau chef, Jésus.

Ensuite, si cette affirmation est un signe privilégié de la divinité de Jésus qui a Dieu seul pour Père, cette divinité n'en dépend pas immédiatement. Elle est fondée sur la résurrection, où la foi a vu la confirmation éclatante par Dieu de sa revendication à être son Fils en un sens unique. S'il en est ainsi, la pastorale et la catéchèse ne doivent pas *commencer* par annoncer cette donnée, sous prétexte qu'elle est

3. *De la naissance des dieux à la naissance du Christ* (Seuil, 1992)

4. Ne pouvant reprendre ici le dossier de manière complète, je me permets de renvoyer à l'exposé que j'en ai fait dans *Pédagogie du Christ. Éléments de christologie fondamentale* (Cerf, 1994, pp 203-229)

attestée dans les récits de l'enfance. Présentée trop tôt et privée du contexte de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, la conception virginale ne peut qu'être prise pour un mythe. Personnellement, je crois à la conception virginale de Jésus, parce que je crois à sa résurrection et que ma foi à l'ensemble de cet événement me permet d'accéder à la foi en un mystère que je ne peux atteindre que par des traditions évangéliques limitées.

Aujourd'hui, c'est plutôt la question de la virginité perpétuelle de Marie qui est à l'ordre du jour et défraie la chronique⁵, en raison des nombreuses mentions des frères et sœurs de Jésus dans les évangiles. Le cas est délicat au regard de l'histoire : personne ne peut, dans l'état actuel de la recherche, apporter à ce plan la preuve définitive de la nature exacte de cette parenté, ni pour dire qu'il s'agit de vrais frères ni pour dire que ce sont des cousins, parce que les évangiles ne nous donnent pas les éléments nécessaires pour un tel jugement⁶. Ce point doit donc être jugé à l'intérieur de l'organisme de la foi, à la lumière des raisons doctrinales apportées par la tradition chrétienne. Les chrétiens des premiers siècles ont développé progressivement cette doctrine, convaincus qu'elle n'était pas contraire aux données des évangiles. Ils y ont vu la conséquence normale du lien unique créé entre Marie et Jésus, lien qui engageait une consécration totale de la mère à la mission du Fils.

Marie, « icône » chrétienne de la femme

Les courants féministes récusent en Marie le modèle de la femme chrétienne, parce qu'ils y voient un appel à la passivité, au silence, à la modestie, à l'obéissance, l'humilité et la résignation, bref à l'effacement de la femme dans un rôle d'assistance à l'homme. Sans doute, au cours de l'histoire, des projections culturelles ont-elles exagéré et unilatéralement développé cette image. Mais il suffit de revenir aux témoignages évangéliques pour voir que l'humilité de Marie et son *Fiat* n'émanent nullement d'une personnalité étriquée et diminuée. Marie de Nazareth ose chanter le *Magnificat*, un cantique « révolutionnaire », si l'on fait un peu attention à ce qu'il dit, et qui

5. A partir du livre de J. Duquesne, *Jésus* (Flammarion/Desclée de Brouwer, 1994) et de la thèse défendue par F. Refoulé. *Les frères et sœurs de Jésus frères ou cousins ?* (Desclée de Brouwer, 1995).

6. Sur ce point, voir la position prise par le groupe des Dombes, *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints* (Bayard/Centurion, 1999, pp. 121-123).

déplaisait tant à Charles Maurras. Marie se montre dans son obéissance au dessein de Dieu pleine de courage, d'audace et de liberté.

MARIE VICTIME DES EXCÈS DE SES ZÉLATEURS

De l'autre côté, Marie demeure dans certains milieux l'objet d'une dévotion et d'une théologie héritées du mouvement marial antérieur à Vatican II, et qui, avec les meilleures intentions du monde, résiste à entrer dans la visée propre à ce concile. Cette tendance se manifeste plus fortement aujourd'hui, au nom sans doute de l'axiome médiéval : « *De Maria numquam satis* » (« De Marie, on ne parlera jamais assez »), couramment attribué à saint Bernard, bien qu'il ne se trouve pas dans ses œuvres. Elle s'exprime de manières diverses, dans la théologie, par des pétitions adressées à Rome et dans certaines manifestations populaires.

Excès théologiques

De thèses non équilibrées⁷, remises en honneur mais déjà connues, on passe à des thèses nouvelles et surprenantes : puisqu'Eve a participé au péché d'Adam, Marie doit avoir participé en sens contraire à la rédemption apportée par le Christ ; Marie est bénéficiaire d'une « union hypostatique » avec l'Esprit Saint, de même que Jésus vivait de l'union hypostatique avec le Verbe. Telle est la thèse curieuse de Leonardo Boff, franciscain brésilien plus connu comme témoin de la théologie de la libération. Ce trait est lié chez lui à une considération très forte de la dimension féminine de l'Esprit ; le féminin est approprié au Saint-Esprit qui aurait de ce fait la mission de « diviniser hypostatiquement » le féminin, de même que le Christ divinise le masculin⁸. A une telle thèse, il convient d'opposer un non catégorique. Elle est un abus manifeste de l'expression d'« union hypostatique », qui ne concerne que le Christ et qui ferait franchir à Marie la limite du créé.

S'il est légitime de s'interroger sur le lien de l'Esprit Saint à Marie, certaines affirmations concernant Marie « épouse de l'Esprit Saint »

7. Cf., entre bien d'autres livres, R. Javelet, *Marie, la Femme médiatrice* (CEIL, 1984), D. Lacouture, *Marie Médiatrice de toutes grâces. Raison, enjeux, conséquences* (Éditions des Béatitudes, 1995) et l'ouvrage signalé dans la note 10.

8. Voir des formules curieuses, en ce sens, dans *O rosto materno de Deus. Ensaio interdisciplinar sobre o feminino e suas formas religiosas* (Voces, 1979)

sont dangereusement ambiguës, en particulier pour la raison qu'on a dite : elles invitent à penser que l'Esprit a joué dans l'incarnation un rôle « procréateur ».

Demande de définitions nouvelles

La « mariologie » préconciliaire s'était engagée dans la requête de définitions dogmatiques nouvelles. Le concile de Vatican II a exprimé un refus net de continuer dans cette voie, qui ne correspond ni à la nature ni à la visée des définitions dogmatiques. Or une requête s'exprime aujourd'hui dans le sens de nouvelles définitions, comme si le dogme marial avait besoin d'être complété ou achevé. Il ne s'agit plus d'ailleurs d'aspects de l'itinéraire spirituel de Marie, ni de sa place dans l'histoire du salut, mais de titres personnels que l'on demande de voir définir.

Ces dernières années, diverses pétitions, signées de cardinaux (on parle de quarante), d'évêques (quatre cent trente-cinq) et de fidèles (quatre millions, dit-on⁹), sont parvenues au Saint-Siège pour demander la définition de trois nouveaux titres mariaux, ceux de *Médiatrice*, de *Corédemptrice* et d'*Avocate*. La théologie de ces requêtes est largement développée dans un ouvrage en deux tomes, publié aux Etats-Unis en 1995 et en 1997, et dédié à Jean-Paul II. Il a pour titre : *Marie, Corédemptrice, Médiatrice et Avocate. Fondements théologiques. Vers une définition papale*¹⁰ ? La moitié des contributions de l'ouvrage justifie le titre de *Corédemptrice* dont on sait combien il est ambigu, pour ne pas dire « objectivement erroné »¹¹. Il a été refusé par Vatican II et se trouve exclu du discours des papes depuis déjà de longues années. Pour étudier la réponse à donner à ces requêtes, le Saint-Siège a constitué une commission de quinze théologiens qui s'est réunie à Czestochowa. La réponse fut la suivante :

« Tels qu'ils sont proposés, les titres apparaissent ambigus, car on peut les comprendre de manières différentes. Il est apparu, de plus, que l'on ne doit pas abandonner la ligne théologique suivie par le concile de Vatican II, qui n'a voulu définir aucun d'entre eux. Dans son magistère, il n'a pas employé le mot " Corédemptrice " et il a fait un emploi très sobre des titres de

9. Chiffres donnés dans le livre de D Lacouture, *op cit.*, p 35

10. Mark I Miravalle (éd.), *Mary, Coredeptrix, Mediatrix, Advocate. Theological Foundations Towards a papal definition ?* (Queenship Publishing, 1995) , II. *Papal, Pneumatological, Ecumenical* (id., 1997).

11. Quoi qu'il en soit, bien sûr, des intentions de ses zélateurs

“ Médiatrice ” et d’ “ Avocate ”. En réalité, le terme de “ Corédemptrice ” n’est pas employé par le magistère des Souverains Pontifes, dans des documents importants, depuis l’époque de Pie XII. A cet égard, il y a des témoignages du fait que ce pape a évité intentionnellement de l’employer (...) Enfin, les théologiens, spécialement les théologiens non catholiques, se sont montrés sensibles aux difficultés œcuméniques qu’entraînerait une définition de ces titres »¹².

L’Académie pontificale mariale internationale commente ainsi la réponse de la Commission : « La réponse de la Commission, intentionnellement brève, fut unanime et précise : il n’est pas opportun d’abandonner le chemin tracé par le concile de Vatican II et de procéder à la définition d’un nouveau dogme. » Elle dit même sa surprise devant la demande de définition du titre de *Corédemptrice*, « à l’égard duquel le magistère nourrit des réserves et qu’il écarte systématiquement »¹³.

Marie n’a pas à être l’objet de nouvelles définitions dans l’Eglise, qui — à supposer même qu’elles fussent fondées dans la foi — ne peuvent que rendre celle-ci plus difficile à beaucoup et gêner les relations œcuméniques. Le but du « dogme défini » dans la tradition ecclésiale est très précis : il s’agit de dirimer un moment de crise, quand un point vital de la foi est mis en cause. Si la dévotion devait gouverner le dogme, pourquoi ne demanderait-on pas d’abord la définition de nouveaux dogmes christologiques ?

On souhaiterait qu’aujourd’hui les zéloteurs de la Vierge Marie acceptent enfin de ne plus lui porter tort par leurs outrances et reconnaissent que le plus grand honneur qu’ils puissent lui rendre, c’est de la respecter selon ce qu’elle fut dans l’Evangile : la servante du Seigneur.

Le succès des apparitions récentes

Il est impossible de ne pas mentionner ici le succès des apparitions les plus récentes de la Vierge, même s’il ne nous revient pas de porter un jugement sur leur authenticité : attendons celui de l’Eglise. On ne peut que se réjouir quand des fruits spirituels réels se manifestent dans des lieux d’apparition. Mais l’importance qui leur est attachée dans certains milieux et le discours qui se développe à leur sujet,

12. *Documentation catholique* du 2 avril 1995, n° 2113, p. 693

13. *Ibid.*, p. 694-695.

comme les controverses suscitées malgré certaines mises en garde des évêques, restent inquiétants. On a parfois l'impression que ces apparitions sont présentées comme plus importantes que l'Évangile lui-même. Elles constituent même un point extrêmement sensible en notre temps. La moindre réticence à leur égard est trop vite interprétée comme le signe d'un manque de foi et d'amour pour la Vierge Marie.

Nous avons connu récemment en France les manifestations des « vierges pèlerines », statues promenées d'églises en églises, accompagnées d'un discours dévotionnel et de gestes de piété qui sont bien éloignés des orientations de Vatican II. La vigilance pour une catéchèse mariale authentique s'impose plus que jamais.

POUR UNE PRÉSENTATION CRÉDIBLE DE MARIE

Référons-nous à l'invitation de Vatican II qui « exhorte vivement les théologiens et les prédicateurs de la parole de Dieu à s'abstenir soigneusement, en considérant la dignité singulière de la Mère de Dieu, de toute exagération fausse tout comme d'une excessive timidité » (LG 67). Dans l'esprit du dernier concile, essayons donc de dégager les critères d'une théologie et d'une « dévotion » mariales crédibles pour notre temps.

■ **Marie ne devrait jamais être isolée de l'ensemble du discours de la foi chrétienne.** L'enseignement premier du chapitre VIII de *Lumen Gentium* est de situer « Marie, Mère de Dieu dans le mystère du Christ et de l'Eglise ». L'ambiguïté du terme même de *mariologie* est de faire penser que Marie doit donner lieu à un discours spécial qui lui est exclusivement consacré, et donc l'isole de l'ensemble de la théologie et de la considération de l'histoire du salut qui a son centre dans la personne du Christ.

Or, selon la formule de Paul VI, « Marie est toute relative à Dieu et au Christ ». Il nous faut donc passer de la « mariologie » à la « théologie mariale » et renoncer définitivement, à l'exemple du concile, à cette mariologie à prétention spéculative, dérivée de la méthode scolastique, qui, à coups de distinctions subtiles, permet des audaces de langage auxquelles elle est aussitôt obligée d'enlever par divers artifices toute portée réelle, si elle ne veut pas tout simplement tomber dans l'hérésie. Le meilleur exemple en est donné par les spéculations sur le titre de Marie Corédemptrice. Ce qui vaut de la théologie vaut

aussi de la prédication et de la dévotion : Marie conduit au Christ, elle que l'iconographie traditionnelle nous montre portant son jeune enfant dans les bras ou à côté de son corps meurtri, descendu de la croix (*Pietà*).

■ **Marie est confessée par l'Eglise comme « Mère de Dieu » : tout ce qui la concerne part de là et doit y revenir.** La dignité de sa personne vient de l'élection dont elle a été bénéficiaire par pure grâce de Dieu. Aussi, les deux dogmes définis par Pie IX sur l'Immaculée Conception (1854) et par Pie XII sur l'Assomption (1950) ne sont pas à considérer comme des privilèges arbitraires qui mettraient Marie en dehors du destin commun de la famille humaine, mais selon leur signification dans l'histoire du salut. L'Immaculée Conception de Marie maintient que Marie a été rachetée du péché originel au même titre que tout être humain — mais d'une manière différente, par préservation et non par purification. Elle exprime, par cette anticipation en Marie, la vocation de tout être humain à la sainteté parfaite. L'Assomption dit la vocation de toute l'Eglise à la gloire, dont Marie est le type anticipateur.

■ **Marie doit toujours être présentée comme une créature de Dieu, comme notre sœur en humanité, comme la fille d'Israël, la femme juive qui a vécu de la foi et de l'espérance de son peuple, comme celle qui a assumé, avec tous ses risques, la maternité d'un fils.** L'humanité féminine de Marie doit être mise en lumière, avec les diverses harmoniques qu'elle comprend : disponibilité entière au dessein de Dieu sans doute, mais aussi personnalité vivante et parfois audacieuse, qui non seulement chante le *Magnificat* mais aussi ose faire un reproche à son Fils (*Lc 2,48*). Jamais Marie ne doit être présentée comme du côté de Dieu : elle est et restera toujours du côté des hommes. Elle est nôtre et nous accompagne dans notre marche.

Fille de Sion, Marie est un membre de l'Eglise au même titre que tous les autres. Elle est aussi toute corrélative à l'Eglise (R. Laurentin). Sans doute tient-elle dans l'Eglise une place primordiale, puisqu'elle l'a représentée au moment de l'Annonciation et en est devenue le *type* ou l'*icône*. Mais l'exercice de sa maternité spirituelle suppose qu'elle assume, dans la grande famille ecclésiale, le rôle de la mère. Marie a « avancé dans le pèlerinage de la foi » (LG 58), thème conciliaire

largement repris et développé par Jean-Paul II dans son encyclique sur Marie¹⁴.

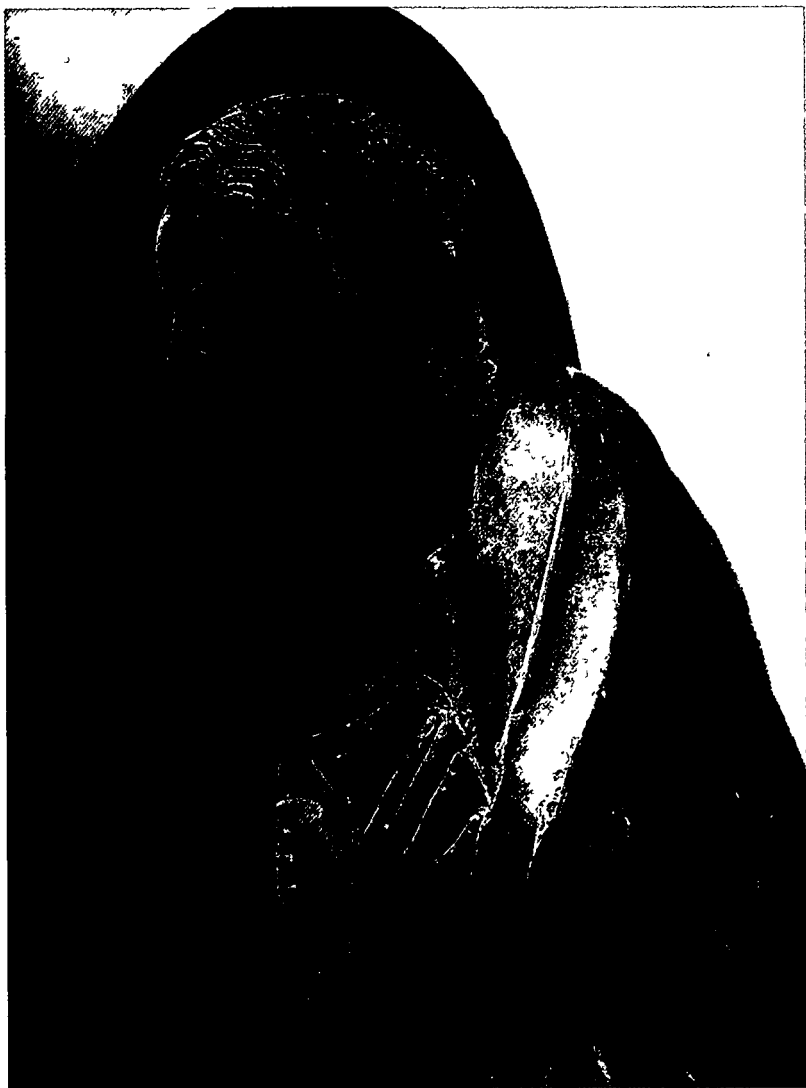
■ Enfin, Marie a été *servante* avant d'être Reine. Notre mentalité n'est plus médiévale et ne résonne plus à l'accumulation des titres de grandeur et de beauté¹⁵. Notre monde est quelque peu saturé de la théologie de Marie-Reine, pourtant traditionnelle. Marie s'est présentée elle-même à l'Annonciation comme la « servante du Seigneur » (Lc 1,38). Respectons le titre qu'elle s'est décernée à elle-même. De même que Jésus le Serviteur s'est *abaissé* (Ph 2,8) jusqu'à la mort de la croix, de même Dieu a regardé la *bassesse* (Lc 1,48) de sa servante. Ce ne sont plus les privilèges qui attirent l'attention, mais la Vierge d'Israël qui représente les pauvres du Seigneur, a mené une vie ordinaire et s'est effacée devant la mission de son Fils, pour se retrouver présente à l'épreuve de la croix, celle qui s'offre ainsi à notre imitation.

* * *

Concluons par une formule qui ne peut que rassembler protestants et catholiques : tout en Marie vient de la grâce de Dieu (*sola gratia*) ; tout en elle est la réponse de la foi (*sola fide*) ; tout enfin en Marie rend gloire à Dieu (*solī Deo gloria*)¹⁶.

15. Cette préoccupation s'est transportée dans les concours de beauté (Miss France, Miss Monde) et dans les superlatifs que l'on peut donner aux vedettes du cinéma et de la chanson. Ne faisons pas de Marie une *star* spirituelle !

16. Thème que j'ai développé dans une conférence de Carême de Notre-Dame de Paris en 1988 (cf *Pour une théologie œcuménique*, Cerf, 1990, pp 389-404)



Roger-Viollet

« L'original de cette image est un chef-d'œuvre si parfait que le Tout-Puissant qui l'a fait s'est enfermé dans son ouvrage. »

Marie entre catholiques et protestants

Michel LEPLAY*

O n'aurait simplifier les deux mouvements de conversion inspirés à nos Eglises catholique et protestante par le récent travail du groupe des Dombes consacré à *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*¹. En effet, pour les uns, un « retour sur Marie » implique un retour au Christ, tandis que pour les autres un retour au Christ appelle un « retour à Marie ». Commentant notre texte, un théologien catholique² le qualifie de « prudent et osé ». C'est bien de cela qu'il s'agit : la prudence et l'audace. Ainsi peut-on qualifier les deux versants de notre accord exceptionnel sur la dissymétrie de la controverse reconnue et des conversions attendues. Prudence catholique et audace protestante, vertus féminines, sinon mariales...

* Pasteur, ancien rédacteur en chef de *Réforme* et membre du groupe des Dombes A publié chez Desclée de Brouwer en 1998 *Martin Luther et Charles Péguy*, et chez Labor et fides en 1999 *Le protestantisme et le pape quelques explications*

1. En un volume I *Dans l'histoire et l'écriture*, II *Controverse et conversion* (Bayard-Centunon, 1999)

2. Bernard Sesboué, *Etudes*, avril 1998, pp 513 518

Nul ne peut « prolonger » le Christ

Plus les contentieux sont anciens, plus leur résolution demande du temps : il aura fallu deux mille ans de christianisme pour saluer enfin ce qu'avaient été avant lui deux mille ans de judaïsme ! Sur une moins longue durée, l'accord luthéro-catholique concernant la justification par la foi a de la peine à aboutir à la signature des deux Eglises³. Il s'agit bien du centre de la foi chrétienne, du moins dans le débat occidental, et de l'article sur lequel l'Eglise tient bon ou se porte mal : notre salut est totalement gratuit et le juste vivra par la foi seule (« *sola gratia, sola fide* »). Ce qui implique pour la théologie protestante classique, depuis le XVI^e siècle, que le service et le témoignage rendus par l'Eglise à l'Evangile n'ont aucune consistance propre et indépendante de l'unique médiation de Jésus Christ lui-même.

Nous avons posé la question délicate dans une déclaration du Comité mixte catholique-protestant : *Consensus œcuménique et différence fondamentale* — le « point de focalisation » étant de déterminer comment, et si « l'Eglise est sanctifiée de manière à devenir elle-même un sujet sanctifiant ». Il était proposé de répondre, pour les Eglises issues de la Réforme, que « l'Eglise, signe et instrument de Dieu, doit rester entièrement transparente à Dieu, seule cause première. Elle ne peut prolonger le Christ [c'est moi qui souligne] sans porter atteinte à la seule souveraineté de Dieu. L'Eglise n'est que dans la *passivité créatrice* de la foi créant chez les hommes la disponibilité à l'action de Dieu source de toute grâce »⁴. D'où la question finale posée à tous : « Quelles conséquences ecclésiologiques tirons-nous de l'affirmation de la justification par la grâce moyennant la foi ? »

La question de la place de Marie « dans le dessein de Dieu » se situe d'abord dans cet espace de réflexions et de discussions théologiques et ecclésiales où nos communautés cherchent un accord. La doctrine enseignée dans l'Eglise catholique et par les Confessions de foi protestantes ont, de plus, des statuts différents, qui ne concernent pas seulement le ministère de Marie dans le dessein de Dieu. Deux autres questions traditionnellement conjointes, qui ne font pas partie de notre ordre du jour mais qui appartiennent au même paysage théologique, sont celles de l'Eucharistie d'une part, de la papauté d'autre part. Le sacrement et la présence réelle du Christ, le magistère et son autorité souveraine constituent, avec la doctrine et la piété

3 *Positions luthériennes*, juillet 1997, pp. 255-268.

4. Le Centunon, 1987, pp. 38 et 88

mariales, les fameuses « trois blancheurs » de la polémique simplifiée du siècle dernier : La Vierge, l'Hostie, le Pape...

Or, pas plus que l'Eglise elle-même, ni la Vierge Marie, ni l'hostie consacrée, ni le Saint-Père ne peuvent « prolonger le Christ ». Nous n'avons pas à « prolonger » l'action salvatrice de Dieu en son Fils : c'est Lui qui nous tend les bras, nous attend sur le chemin où Il nous a devancés ; c'est Lui dont la main ouverte prolonge le mouvement intime de sa miséricorde. C'est Lui qui nous rejoint et nous bénit : nous n'avons pas à organiser des relais, des repères, des rallonges, voire des prothèses ecclésiastiques et populaires pour que Dieu nous atteigne de manière efficace. Tels que nous sommes, là où nous sommes, entièrement dépendants et localisés, là nous sommes rejoints et atteints par une parole surprenante et neuve. Marie de Nazareth est à cet égard aussi surprise que l'ont été tant de mères juives avant elle, en Israël, et aussi surprenante que le seront après elle tant de femmes chrétiennes dans l'Eglise : « Sois joyeuse, toi qui as la faveur de Dieu, le Seigneur est avec toi... Sois sans crainte, Marie... » (Lc 1,28 et 30).

Notre accord évangélique sur l'unique et suffisante intervention de Dieu, dont la grâce nous comble et appelle notre foi comblée, cet accord pourrait-il être remis en cause par le traitement religieux du christianisme tel que les Eglises ont tendance à l'organiser ? Seraient-elles, par les ministères ordonnés, détentrices de sacrements efficaces et dispensatrices du salut ? Ou comme des « rallonges » au bras de l'Eternel trop court pour sauver, à sa main trop faible pour aider (Is 59,1) ? Ou faut-il au contraire, ce qui revient au même, relayer un Dieu présumé lointain et sévère, et son Fils peseur d'âmes au gramme près, faut-il une femme plus proche et plus douce pour consoler un peuple que son Dieu terrorise ? Car la religion, à l'inverse de la foi, risque de se présenter comme une rallonge, un raccourci, une sécurité, un arrangement « avec le ciel ».

Au cœur de cette problématique et de notre long débat sur la justification par la grâce, moyennant la foi, Marie apparaît comme un personnage central, unique et symptomatique de la réponse des Eglises et des fidèles à la question de leur salut et de leur devenir dans le plan de Dieu. C'est ce que le groupe des Dombes avait vu et dont il a voulu s'expliquer : les catholiques pour expliciter que leur dévotion mariale n'entame en rien leur foi chrétienne, et les protestants pour reconnaître que leur abstention mariale ne dévalorisait pas leur foi également chrétienne. Nous étions donc au pied du mur avec les

questions controversées : « Qu'est-ce qui, dans la doctrine chrétienne sur Marie, appartient à la nécessaire unanimité de la foi chrétienne ? Qu'est-ce qui peut faire l'objet de différences légitimes ? » (§ 204).

Marie et la confession de foi

Un commentaire protestant pourrait ici, chemin faisant, rappeler ce que nous entendons par « doctrine chrétienne ». On peut en effet entendre par doctrine (chrétienne) au singulier l'ensemble de l'enseignement proposé aux fidèles. Un traitement plus autoritaire de la doctrine y insérera des points précisément définis et à croire, autrement dit des dogmes. Et, dans l'Eglise catholique romaine, on sait la pérennité imposée des grandes définitions dogmatiques, celles des premiers conciles, théologiques et christologiques, qui nous sont communes, et les définitions plus récentes, ecclésiologiques et mariologiques, nullement protestantes... Car, dans le protestantisme, toute définition reçue de la doctrine chrétienne aura le statut plus modeste, adapté et vérifiable, des « confessions de foi » : ces textes de grande densité spirituelle n'ont en effet ni le caractère objectif, permanent et impératif, des dogmes définis comme tels, ni quelque caractère facultatif dépendant de la subjectivité des croyances, mais ils représentent pour les Eglises qui les rédigent, adoptent et confessent, les éléments essentiels d'une foi évangélique en situation de témoignage et de service *hic et nunc*. Les Confessions de foi de la Réforme, puis dans le protestantisme mondial, connaîtront ainsi une réelle diversité d'expressions dans une identité constante sur les grandes affirmations : des Confessions d'Augsbourg (luthérienne, 1530) et de La Rochelle (calviniste, 1559) à celles de Barmen (Allemagne) contre le nazisme et des baptistes américains contre le racisme, la même foi est confessée en communion avec l'Eglise universelle et en prise avec des situations actuelles.

Dans cette perspective qui permet de discerner la consistance ecclésiale, que les uns et les autres attribuons à toute « doctrine chrétienne », les affirmations concernant Marie ont des statuts très différents. Et l'équilibre auquel nous sommes parvenus, qui sera effectivement discuté de part et d'autre, tant par les théologiens des dogmes qui gardent le « dépôt » que par des Eglises confessantes qui regardent les doctrines, cet équilibre et cette pacification théologique autour de Marie impliquent qu'on explicite tant les affirmations catholiques les plus fermes (Immaculée Conception, Assomption

glorieuse) que les silences protestants les plus éloquents sur ces mêmes points de doctrine et de piété.

Nous sommes ainsi conduits à la seconde partie du texte d'accord sur *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*. Après le premier volume, dans l'édition originale en deux temps (qui faisait l'inventaire de la question et la situait « dans l'histoire et l'Écriture »), le second allait traiter des controverses successivement suscitées par l'évolution de la mariologie catholique et des conversions fraternellement sollicitées par notre engagement œcuménique.

A la croisée des chemins

Or, à ce point crucial qui pouvait être d'accord ou de désaccord, nous avons les uns et les autres pris avec joie — et non sans émotion, il faut le dire — le risque de certaines remises en question, tant dans la compréhension de notre propre identité que dans notre intelligence et notre reconnaissance de celle de l'autre. Je ne sais qui, des catholiques ou des protestants, aura fait le plus de chemin — même si ce n'est pas de cela qu'il s'agit, sinon d'un chemin en direction de la profondeur et de l'approfondissement authentique de notre foi chrétienne... Les uns auraient plutôt limité l'étendue de la mariologie menacée de « mariolâtrie », resserrant et concentrant ce qui concerne Marie sur son Fils. Les autres voudraient bien étendre le champ marial, au moins biblique et liturgique, que la polémique et l'indignation avaient largement restreint. Et quand je dis le « champ », j'entends surtout... le « chant ». Quand Karl Barth qualifiait d'hérésie la mariologie catholique, il rejoignait en fait Martin Luther, opposant la religion qui rallonge pour arranger le salut à « la foi qui renonce à toute réciprocité et reconnaît l'unique Médiateur » (cité au § 209).

Nos partenaires catholiques, devant cette contestation radicale, ont eu le courage de reconnaître que leur Eglise avait pu faire « un usage abusif » du terme de co-rédemption et de la notion de « médiation » à propos de Marie. Le concile de Vatican II ayant décidé de ne pas consacrer à Marie une déclaration dogmatique indépendante, son titre de « médiatrice » ne serait plus utilisé indépendamment du mystère de la communion des saints, donc de toute l'Eglise. Aussi conviendrait-il désormais de l'éviter, en demandant aux protestants que, si le mot encore s'échappait d'un sanctuaire ou d'une prière, on veuille bien prendre acte de la déclaration de bonne foi qui devrait le dédouaner à jamais (§ 210-211).

Restait à s'expliquer — les protestants ne faisant grâce de rien à personne — sur la notion de « coopération ». Les paragraphes 214 à 227, certes fins et subtils, rendent bien compte, me semble-t-il, de la pleine humanité graciée de Marie, comme de toute autre créature, et de cette seule participation que Dieu nous demande à notre salut et qui est de l'accepter. La foi de Marie, comme la nôtre, consiste essentiellement en notre accord joyeux avec l'annonce de la grâce et notre association à la gratitude et à la reconnaissance du « *Magnificat* ».

Ainsi, tout ce qui est dit, deviné, aimé chez Marie et qui lui est propre, en premier, l'est en fonction de son Fils, le premier-né, l'unique Fils de Dieu, « conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie ».

La hiérarchie des vérités

Mais, même si l'obstacle de la médiation a été neutralisé et celui de la coopération évangélisé, on se heurte aux deux dogmes marials de l'Eglise latine d'Occident, et aux pratiques de tant de catholiques, jusque chez nos amis et parents, confits en dévotions virginales et comblés, ou encombrés, de pèlerinages marials. Il est alors clairement reconnu, dans ce respect des pratiquants qui n'interdit pas la critique des pratiques, que les dogmes de 1854, puis de 1950, n'ont ni fondement scripturaire explicite — c'est le moins qu'on puisse dire — ni agrément ecclésial œcuménique, et les protestants, plus encore que les orthodoxes, n'y peuvent donner leur aval.

La seule issue, faute de pouvoir la trouver par en haut dans une conversion mariale universelle et soudaine, consiste alors à s'engouffrer et se réfugier dans l'espace de liberté lucide et responsable ouvert aussi par Vatican II avec le principe de la « hiérarchie des vérités » (§ 242). Mais qu'on n'entende pas par là mépris ou légèreté par relativisation paresseuse. Il s'agit au contraire de l'humble accueil fait à la foi de l'autre, qui n'est pas une autre foi mais une foi autrement structurée et à laquelle nous faisons cette confiance, malgré nos réserves, d'être une foi de bonne foi, quand bien même les convictions qu'elle exprime et les pratiques qu'elle propose ne se situent pas à la même distance que pour moi par rapport à Celui qui est « le centre de tout ». Réciproquement, il ne sera pas attendu ou exigé de la foi chrétienne des Eglises protestantes qu'elles endossent et signent les deux dogmes catholiques récents sur Marie ; ils ne seraient pas plus considérés comme faisant partie de la foi « obligatoire » de toute

l'Eglise que comme en contradiction absolue avec la théologie évangélique.

Ne nous cachons pas les difficultés probables qui nous attendent les uns et les autres, d'autant que la tendance actuellement perceptible est celle de phénomènes de réidentifications confessionnelles. Elles s'entraînent mutuellement et se provoquent réciproquement. Nul ne peut ignorer, s'il est de Rome, la « Note doctrinale de la Congrégation pour la Doctrine de la foi illustrant la formule conclusive de la *Professio fidei* »⁵.

On voit ainsi que, même quand les questions controversées peuvent faire l'objet d'éclaircissements et d'aménagements tels qu'elles ne paraissent plus séparatrices, « les divergences qui demeurent » (§ 273) ne sauraient être niées. Le respect mutuel que nous nous devons exige qu'il en soit ainsi. Mais nous ne sommes pas « au bout de nos peines », et il faudra bien que le Saint-Esprit nous multiplie la mesure de ses dons de foi, d'espérance et d'amour. Peut-être qu'enfin cette Marie séparatrice — qui n'est pas médiatrice, et encore moins co-rédemptrice — deviendrait une Marie « réparatrice ». Je le pense, mais sans doute pas dans le sens convenu de la formule.

« La beauté sauvera le monde »

Ceci pour des raisons beaucoup plus culturelles et d'ordre esthétique qu'au motif traditionnel du culte et de la piété. Dans le protestantisme, en effet, nous ne saurions magnifier ni la virginité, ni la pureté de l'immaculée conception comme réparatrices de l'initiale lascivité de nos premiers parents ! La sexualité qui scelle nos amours et peuple notre avenir ne saurait être entachée en elle-même de quelque péché originel caché là, dont il faudrait se méfier, s'échapper, se protéger. La grâce annonce, visite une humanité nouvelle à laquelle aspirent tous les humains. Dans la diversité prudente des Evangiles, et de leurs témoignages rendus à Marie de Nazareth, cette femme est épouse confiante, mère protectrice, « sœur aînée en notre humanité » (§ 323). Son rôle à venir concerne notre humanité réelle d'hommes et de femmes. Et tant d'œuvres d'art, quand elles ne sont pas affectées de mièvrerie, font signe aujourd'hui, de la *Pietà* de Michel-Ange au *Stabat Mater* de Poulenc : Marie ou l'art d'aimer qui veille au grain qui lève de son enfant, au vin qui manque de toutes les noces, et qui brise

5. *La Documentation catholique*, 18 juillet 1998, pp 653s

deux solitudes à la fois quand au pied de la croix elle reçoit Jean qui l'accueille.

Dans la mesure où elle n'est ni une médiatrice supérieure qui nous fait la morale, ni une reine des cieux entourée d'étoiles, ni — surtout pas — une statue solitaire de la vierge idéale, mais toujours une femme en relation ; dans la mesure où Marie est une fille biblique et une femme chrétienne, une image de l'Eglise qui ne tient à son Fils que pour nous le donner — mais elle n'est jamais sans Lui — ; dans cette mesure, Marie est nôtre aussi.

Si la Mère du Christ avait fait une apparition au groupe des Dombes — mais elle n'a donné lieu qu'à la parution d'un superbe document la concernant —, enfin si elle avait pris la parole, ce qui aurait surpris ceux d'entre nous qui ne la lui adressent jamais, j'imaginerai qu'elle aurait dit aux catholiques : « Je vous remercie. Surtout, n'allez pas plus loin... », et aux protestants : « Regardez, vous pouvez quand même vous approcher un peu plus... » Et chacun de redire, mais tous ensemble : « *Magnificat anima mea Dominum.* »

Croire

L'identité chrétienne

aujourd'hui

au cœur de l'actualité

Dossier dans le n° 61

Marie, un regard de foi

MARCEL DOMERGUE, MICHEL SOUCHON

GHISLAINE BOUVELLE, PATRICK JACQUIN, FRANÇOIS DIOT

Revue bimensuelle

BULLETIN DE COMMANDE

☐ Je souhaite commander le n° 61 de *Croire aujourd'hui* au tarif de 20F.

Nom & prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Date :

Renvoyer à *Croire aujourd'hui*, 14 rue d'Assas 75006 Paris

XUS

Marie, *verus* Israël et mère de l'Eglise

Anne-Marie PELLETIER*

Marie dans les Ecritures... Qui a fait un jour l'inventaire des versets qui parlent d'elle dans les Evangiles et le reste du Nouveau Testament n'a pas manqué d'être saisi. Quelques mentions regroupées presque toutes au début des évangiles de Matthieu et de Luc, deux scènes de l'évangile de Jean (2 et 19) qui mettent en scène la « mère de Jésus » : c'est là le tout, avec quelques autres rares allusions, du témoignage des Ecritures à son sujet. Cette faible présence fait évidemment un impressionnant contraste avec l'immense tradition de récits, d'images, de dévotions, dont vingt siècles de christianisme ont paré la figure de Marie. Une interprétation simplement critique conclura aux effets d'une piété exubérante qui a fait proliférer les mots et les images d'autant plus facilement que l'Ecriture restait sobre et discrète. Mais c'est là se suffire d'une pensée un peu courte. On peut penser, au contraire, que, s'il en est ainsi, c'est que l'Evangile du Christ avait besoin, pour prendre corps, de ce centre silencieux, maternel, maternellement silencieux, qu'est Marie.

* Universitaire, elle a publié . *Lectures du Cantique des cantiques* (Analecta biblica, 1989) et *Lectures bibliques. Aux sources de la culture occidentale* (Nathan/Cerf, 1995).

Ce silence du cœur de Marie est comme la matrice de la Bonne Nouvelle chrétienne. « Marie gardait en son cœur toutes ces choses », atteste le texte en commentaire des récits de l'enfance. Ces mots précisément inspiraient il y a peu à Vladimir Zielinsky la pensée que « la Tradition naît du silence de Dieu accumulé dans le cœur de Marie » et que l'évangile de Jean, en particulier ses lettres, l'*Apocalypse*, étaient « le silence du cœur de Marie » transformé « en paroles, » développé « en images... »¹. Mais ce silence de Marie nous renvoie aussi vers son amont, en direction de la mémoire d'Israël, vers les siècles de la préparation, sans lesquels — l'Évangile en témoigne — il n'y a pas d'intelligence possible du mystère du salut. Pas non plus, donc, de connaissance plénière de Marie.

Cette attention aux enracinements de la mère de Jésus dans les textes bibliques reste aujourd'hui peu familière aux chrétiens, même si *Lumen Gentium* fait une bonne place à l'Ancien Testament dans sa méditation sur Marie dans l'économie du salut, même si le document récent du groupe des Dombes consacré à Marie évoque le témoignage des Écritures. Alors que des voix juives s'élèvent pour dire leur proximité avec Marie, le christianisme connaît peu Marie comme fille d'Israël. Et quand on s'en préoccupe, il arrive que ce soit seulement pour prouver que Marie n'est qu'une figure de composition, faite de réminiscences de l'Ancien Testament destinées à donner consistance à un rôle qui, historiquement, aurait été insignifiant.

On voudrait suggérer ici, à l'inverse, que celle qu'honore la foi de l'Eglise n'est pas déduite des Écritures d'Israël par le jeu d'un discours théologique, mais qu'elle est, bien plutôt, l'épanouissement d'une longue histoire qui implique celle des femmes d'Israël, engage aussi tout le travail de pédagogie spirituelle que représente l'élection et, finalement, l'espérance messianique, telle qu'elle s'est progressivement précisée au long des siècles qui mènent à l'Incarnation. On voit l'enjeu de ce parcours : si Marie est bien la perfection de l'Alliance, elle ne saurait plus être confondue avec l'emblème d'une féminité d'exception, « mythique », dit-on volontiers aujourd'hui. En étant rendue à son peuple et à l'histoire de l'Alliance², elle nous ramène au plus universel de la vocation chrétienne et de l'identité de l'Eglise, à ce que tous, hommes et femmes, ont à vivre pour accomplir en eux l'image de Dieu qui rend l'humanité à sa vérité.

1. « Le mystère de Marie, source d'unité », *Nouvelle Revue Théologique*, janvier 1999, pp. 77-91.

2. Aristide Serra a exploré cette voie dans un beau livre récent, malheureusement non traduit, auquel nous emprunterons : *Myriam, Figlia di Sion*, Ed. Paoline, 1997.

DANS LE SILLAGE DES FEMMES D'ISRAËL

Notre temps, sensible probablement comme aucun autre aux problèmes de la condition féminine, a le mérite d'avoir avivé dans le texte biblique toutes les présences féminines qui jalonnent l'histoire d'Israël. Ainsi, Marie est mère de Jésus dans le sillage d'une longue lignée de mères d'Israël.

Les mères d'Israël

Depuis longtemps, le judaïsme a porté son regard sur les « matriarches » qui accompagnent les premiers pères d'Israël. Figures de l'ombre, à certains égards, que ces femmes, tant la stature des patriarches semble devoir occuper toute la scène. Et pourtant, d'une certaine manière, tout est suspendu à elles. Simplement parce qu'il n'y a pas de révélation biblique, ni d'œuvre de salut dans l'histoire, sans qu'il y ait d'abord un peuple que Dieu fait venir à l'existence, à qui il parle et qu'il éduque. Or, pour que la promesse faite à Abraham aboutisse, pour que le plan divin se réalise, il faut que l'une et l'autre prennent chair, à la lettre, en des enfants nés de femmes, à commencer par une nommée Sarah. Et la grâce de l'élection est d'abord un miracle, celui de la vie là où il ne peut y avoir de naissance, parce que le corps de Sarah est le corps mort d'une vieille femme, ou, ensuite, parce que Rébecca, puis Rachel, sont des femmes stériles. Il faut bien voir que le pathétique de ces stérilités en chaîne — et la force théologique du récit qui les rapporte — tient à qu'il y va à chaque fois de l'avenir des promesses divines, de la crédibilité de la parole de Dieu ; osons même dire qu'il y va du pouvoir de Dieu de réaliser ce dont il a fait la promesse. En retour, Israël apprend qu'il n'existe que de la volonté puissante de Dieu qui l'appelle à l'existence en donnant des enfants à des femmes stériles.

Dès lors, on le voit, ces femmes d'Israël illustrent à la lettre le titre donné à la femme dans le récit de création, quand elle est dite « *ezer* », « aide » de l'homme³. On sait que le mot, contrairement à ses apparences, établit la femme non dans une fonction ancillaire, mais dans une position vitale. Sa création arbitre entre ce qui est bon et ce qui n'est pas bon : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18). Et

3. Rappelons que le mot « *ezer* » désigne dans la Bible un secours vital qui, normalement, vient de Dieu lui-même à l'homme en situation de péril

le partage entre ce qui est bon et ce qui n'est pas bon passe entre une humanité qui avorte avec la solitude d'Adam ou, au contraire, qui s'enracine dans la vie grâce au face à face de l'homme et de la femme. Or ce rôle du féminin qui caractérise l'origine se retrouve, analogue, au départ de l'histoire d'Israël.

Pas de surprise, pour qui a médité ces choses, de voir, à l'heure de l'Incarnation — où s'achève l'œuvre commencée avec l'élection —, l'histoire s'ouvrir à la personne d'une nouvelle femme, Marie, vierge engendrant le Fils de Dieu à sa vie humaine. Ce qui n'était encore que déclaré à voix basse par les mères d'Israël est désormais proclamé tout haut. A travers sa présence silencieuse et nécessaire, Marie rappelle que l'histoire que Dieu fait — et qui s'appelle le salut — ne se fait pas sans la collaboration consentie de l'humanité en la personne de femmes qui accueillent la vie de Dieu. Elle donne aussi à reconnaître que l'Eglise, comme Israël, naît d'un acte de puissance de Dieu et non pas d'un vouloir ou d'initiatives d'hommes.

Partenaires de l'élection

Que les femmes soient, à titre particulier et éminent, engagées dans l'existence d'Israël à travers les « matriarches », qu'elles soient — pour aller encore plus loin dans le mystère de l'histoire biblique — les partenaires de Dieu en son plan d'élection, cela se retrouve exprimé par d'autres figures féminines de l'Ancien Testament. Juste après que se referme le livre de la *Genèse*, celui de l'*Exode* s'ouvre sur une belle conspiration de femmes liguées, contre la tyrannie homicide de Pharaon, pour sauver de la mort les fils d'Israël. Ce sont les sages-femmes qui n'exécutent pas les ordres du tyran (1,17), mais c'est aussi Myriam, la sœur de Moïse, sur laquelle Israël méditera avec prédilection. Les Pères, eux aussi, s'attarderont à la scène de l'exposition de Moïse sur les eaux du Nil, la mettant en parallèle avec cette autre situation de péril et de mort, celle où Jésus entre dans sa Passion. Et ils aimeront remarquer que, dans les deux cas, une femme, Myriam, veille, aux aguets, près de celui que la mort veut engloutir. Plus tard, à l'aube de la royauté, Anne, femme d'Elcana, la stérile, recevra la grâce de la naissance de Samuel qui mettra sur ses lèvres le premier *Magnificat*.

D'autres figures encore font escorte à la Vierge Marie. Ce sont ces femmes aux allures farouches qui apparaissent aux heures sombres de l'histoire d'Israël. Debora, au temps des Juges, qui ranime le courage

de son peuple et provoque la déroute de Sisera, le roi de Canaan. Judith, la veuve de Béthulie qui, de la même façon, retourne en victoire une situation désastreuse où Israël faillit disparaître. C'est encore Esther, fragile et menacée dans un monde de luxure et de violence, qui pourtant sauve son peuple de l'extermination. Ces femmes sont au service du Seigneur « briseur de guerres », comme le nomme Judith dans la prière où elle oppose aux armes de l'ennemi la puissance du Seigneur, « le Dieu des humbles, le secours des opprimés, le soutien des faibles, l'abri des délaissés, le sauveur des désespérés » (*Jd* 9,11), devant Marie qui chantera à son tour « Celui qui renverse les puissants de leurs trônes et élève les humbles ». La force de ces femmes est de n'en avoir pas d'autre que celle de Dieu entre les mains duquel elles remettent leur sort et celui de leur peuple : « O mon Seigneur, notre Roi, tu es l'unique ! Viens à mon secours, car je suis seule et n'ai d'autre recours que toi... » (*Es* 14,17).

Une lignée spirituelle

Certes, Marie n'est ni prophétesse comme Debora, ni reine à la manière d'Esther. Mais les titres importent peu. Marie est de la lignée spirituelle de ces femmes, elle que la tradition de l'Eglise aimera identifier à la Femme du chapitre 12 de l'*Apocalypse*, aux prises avec l'antique Dragon. Elle n'affronte pas, comme Judith ou Debora, les arcs et les chars des ennemis d'Israël, mais elle est avec le Christ en sa Passion, là où se joue le plus formidable combat. Et elle ne déserte pas, en vraie fille d'Israël. Mieux qu'aucune fille d'Israël, en cette heure qui ne ressemble à aucune autre heure de l'histoire d'Israël. Une tradition juive médite, en marge du texte de la *Genèse*, sur la fin de Sarah que le récit évoque — sobrement mais de façon bien troublante — mourant juste après l'épisode du mont Moriya où Dieu avait demandé le sacrifice d'Isaac. Comme si Sarah n'avait pu survivre à l'expérience de voir un fils frôlé de si près par la mort. Marie, dont le fils passe par la mort, demeure, elle, au pied de la Croix, à l'heure de ténèbres absolues, brisée mais debout.

Point n'est besoin de beaucoup de mots pour dire la force de cette présence où la Vierge Marie est entraînée au cœur du vertigineux combat dans lequel l'amour trinitaire affronte et défait la mort de l'homme. En revanche, il est besoin certainement de beaucoup de silence pour commencer à reconnaître la bénédiction qui, par le Fils et sa Mère, rejoignent en cet instant l'histoire de l'humanité.

MARIE, VERUS ISRAËL

Mais Marie ne trouve pas seulement sa place parmi les *femmes* de sa race. Elle s'inscrit dans une autre fidélité plus large, celle de tout son peuple, éduqué par la patience divine aux attitudes, aux gestes, aux pensées de l'Alliance. Ainsi, il nous faut redécouvrir comment une série de valeurs que nous attachons à juste titre à la personne féminine de Marie sont tout simplement celles auxquelles la pédagogie de Dieu a entraîné le peuple qu'il a choisi d'aimer.

Ecoutante

Ainsi, Marie est femme de l'*écoute* d'abord parce qu'elle est femme d'Israël. On sait que le devoir d'écouter est l'impératif qui ne cesse de résonner aux oreilles d'Israël : « *Shema Israël !* » (Dt 6,4). Le premier pas de qui entre dans l'Alliance consiste à « écouter » celui que, depuis la rupture initiale, l'homme ne cesse de fuir : « J'ai entendu ta voix (...) j'ai eu peur » (Gn 3,10). C'est cet impératif qui ne cesse aussi de retentir dans la bouche des prophètes, car c'est dans le refus d'écouter que commencent la défaillance et l'infidélité : « On n'a pas écouté ni tendu l'oreille ; chacun a suivi le penchant de son cœur mauvais » (Jr 11,8).

Marie, elle, telle que la saisit le récit de l'Annonciation, est cet Israël fidèle, capable de reconnaître la voix de Dieu dans le tonnerre du Sinaï, mais tout aussi bien dans la nuit de Silo où Samuel dort que dans le « fin silence » du désert où Elie a fui. Lorsque s'inaugure l'œuvre de l'Incarnation, où Dieu vient dans la plus petite petitesse de l'homme, on peut penser que, plus que jamais, la parole divine fut « fin silence », qui ne pouvait être reconnu que par un cœur juif totalement pur, c'est-à-dire totalement tourné vers Dieu.

Servante

Cette femme écoutante est aussi femme « *servante* » : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. » Ici encore, le mot est profondément enraciné dans l'histoire d'Israël et il ne se comprend vraiment qu'à repasser par cette histoire. On sait que c'est le titre que Dieu donne à Moïse et qui restera associé au nom de celui-ci tout au long des Ecritures, jusqu'au livre de l'*Apocalypse* (15,3). « Serviteur » est aussi le titre du roi David, et celui que reçoivent les

prophètes, individuellement et collectivement ; par exemple : « mes serviteurs les prophètes » (Jr 35,15). C'est le titre des prêtres. C'est le meilleur titre du peuple : « Israël, serviteur du Dieu du ciel et de la terre » (Esd 5,11). Mais c'est aussi le nom qui supporte la plainte et la déception de Dieu : « Qui est aveugle comme mon serviteur, sourd comme le messager que j'envoie ? », jusqu'à ce que vienne l'heure précisément où d'une « servante » totalement fidèle naîtra le « serviteur », « appelé dès sa naissance », qui « justifiera les multitudes » (Is 42,19 ; 49,1 ; 53,11) et d'où s'engendrera le peuple des « serviteurs du Christ Jésus » (Ph 1,1).

Croyante

Marie est femme de la *foi*, car elle est aussi femme d'Israël engendrée, comme le rappelle la *lettre aux Hébreux*, de la suite ininterrompue des justes qui se tinrent dans la foi. Là encore, pas de longs discours. Mais le silence du texte parle de cette foi qui — à l'Annonciation puis à Bethléem, sur le chemin de la fuite en Egypte, durant les années dites « obscures » et le ministère public, lors de la Passion enfin — a cru plus qu'elle ne voyait, au-delà de ce qu'elle voyait. Car de Marie, éminemment, on peut dire ce que saint Augustin dit de l'apôtre Thomas : « Il toucha l'homme, il confessa le Dieu. »

L'acte de foi de Marie est celui d'un cœur humain confronté en une proximité unique avec « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (Is 64,3 ; 1 Co 2,9). La parole dite à Marie est d'ailleurs la même que celle qui fut dite à Abraham : « Rien n'est impossible à Dieu », mais, cette fois, l'impossible est ce mystère de Sagesse, caché en Dieu dès avant les siècles.

Humble

Marie est encore modèle de *pauvreté* et d'*humilité*, pour cette raison qu'elle est l'Israël docile, enfin docile, à la confiance que Dieu demande. Une tentation chrétienne est certainement de broder trop vite sur l'humilité de Marie, et sur l'humilité tout court, en n'y voyant qu'une disposition psychologique. Mais l'humilité n'est ni le manque de confiance en soi, ni la complaisance pour le médiocre. Elle est la confiance mise en Dieu seul. Attitude dont l'accès est d'ailleurs bien rude et malaisé. Toute l'histoire spirituelle d'Israël en témoigne. Et

l'histoire de l'humanité, en montrant son envers qui est l'orgueil, plus encore. La prédication prophétique aura pour tâche, précisément, d'introduire un « petit reste » (car le grand nombre se dérobe...) à cette reconnaissance, qui commence par faire la vérité : le cœur de l'homme est hostile à Dieu, et cette hostilité a pour visage l'orgueil. La pédagogie prophétique est ensuite d'introduire aux pensées et aux gestes d'une pauvreté qui n'est pas humiliation de l'homme mais confiance, abandon de tout autre appui que la parole de Dieu et sa fidélité, enracinement dans le sol (*humus*) de celui que l'Écriture désigne précisément comme le « rocher ».

Marie a cette mesure d'avance extrême qu'elle est sans orgueil. Elle entre donc de plain-pied dans l'attitude de cette justice, de cette « justesse » du cœur pauvre qui ne veut que la gloire de Dieu. Son effacement dans les Évangiles n'est probablement que l'envers de cet enfouissement dans le mystère de son fils lui-même enfoui, pendant les trente premières années, dans le secret du Père. Il est ensuite l'effacement dans l'anonymat de « ceux qui font la volonté du Père » : « Quiconque fait la volonté de mon Père des Cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère » (Mt 12,50). Mais son *Magnificat* rend témoignage, contre tous les pouvoirs d'établissement, que c'est cette humilité qui fonde la vraie gloire, celle qui est cachée en Dieu et gardée par lui, pour la joie de toutes les générations qui diront Marie « bienheureuse ».

Pleine de grâce

Finalement, la *beauté* de Marie, que l'Église aimera chanter, est celle de la perfection de l'Épouse-Israël qui réjouit le cœur de l'Époux. La tradition d'Israël rapporte que Dieu se réjouit de la beauté du peuple lorsque, sur la montagne de l'Alliance, celui-ci acquiesça à la Loi qu'il venait de recevoir : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le ferons » (Ex 19,8). De même, Marie, qui est l'accomplissement parfait de l'Alliance, réjouit le cœur de Dieu, et cette joie divine semble rebondir en parole de grâce pour la bien-aimée : « Réjouis-toi, fille de Sion », dit l'ange de l'Annonciation, qui reprend en guise de salutation l'oracle du prophète Sophonie.

MARIE, TRÔNE DE LA SAGESSE

Mais il nous faut aller plus loin dans l'intelligence des liens qui rattachent Marie aux Ecritures. Car si elle est la réponse parfaite de l'humanité au dessein et à l'attente de Dieu, c'est parce que Dieu, d'abord, en elle et par elle, accomplit les prophéties messianiques. Si elle est la perfection de l'Alliance, c'est parce qu'elle porte en son sein celui qui est l'« Alliance du peuple et la lumière des nations » (Is 42,6). Autrement dit, la grâce unique de Marie n'est pas seulement de montrer ce qu'est un cœur qui vit et accomplit l'Alliance, mais de donner à reconnaître la *source* de l'accomplissement dont sa vie est le témoignage. La beauté de sa justice renvoie à l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption, et donc à ses préparations dans l'Ancien Testament : « Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils né d'une femme. »

On sait que ce verset de la *lettre aux Galates* (4,4) est la seule mention que Paul fasse de la Vierge Marie. Mais, une fois de plus, la sobriété de l'expression du Nouveau Testament est invitation à mobiliser la mémoire du Premier. Car Marie n'est pas une mythique vierge parturiente surgie d'un imaginaire archaïque. Elle est l'aboutissement et l'éclosion du mystère de grâce qui a été pressenti par Israël à partir de l'Exil, attendu et désiré durant quatre siècles par des cœurs pauvres qui ont gardé et médité les paroles qui portaient la promesse du Messie.

La nouvelle Eve

De longue date s'est formée en Israël la conscience obscure d'un salut qui engagerait une participation de la femme. Le chapitre 3 de la *Genèse* évoque ainsi en des termes sibyllins cette descendance de la femme par laquelle l'antique serpent serait défait. Toute la thématique de Marie nouvelle Eve s'appuie sur cette prophétie enveloppée de mystère. Les mots d'Isaïe, au VIII^e siècle, concernant une naissance à la cour royale (7,14), seront eux aussi médités bien au-delà des événements du règne d'Achaz, et laisseront progressivement se dessiner la figure d'une naissance virginale, selon la traduction grecque des *Septante*, plusieurs siècles avant Jésus.

Les oracles du second Isaïe, à l'époque de l'Exil, vont avancer, eux, résolument en direction d'un double mystère, celui du « serviteur » défiguré et mis à mort, devant lequel les rois de la terre resteront inter-

aits, et celui de la sainte Sion qui, de veuve délaissée et solitaire, va devenir une mère aux fils nombreux et que recherchent les nations. La finale du livre d'Isaïe épaissit encore le mystère en alignant les mots d'un oracle très énigmatique : « Avant d'être en gésine, elle a enfanté. Avant de ressentir les douleurs, elle a accouché d'un garçon. Qui a jamais entendu rien de tel ? Qui a vu rien de pareil ? » (66,7-8).

L'Epouse

Ces textes étonnants nouent ainsi le masculin et le féminin à l'horizon de l'histoire du salut. De cela, le *Cantique des cantiques* est probablement l'expression la plus haute, qui laisse somptueusement parler l'amour humain en lui donnant pour espace de résonance la tradition de l'Alliance. Les mêmes textes nouent aussi, d'une manière encore plus intrigante, humanité et divinité, rejoignant un désir insensé, qui commence pourtant à monter au cœur de l'Israël contrit et fidèle du retour d'Exil, et qui trouve son expression dans les derniers chapitres du livre d'Isaïe. Israël y invoque le secours d'un nouveau Moïse... qui serait Dieu en personne : « Ah ! Si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! » (63,19). Il n'est pas sûr que le ton d'énigme qui caractérise le *Cantique des cantiques* ne soit pas précisément la prophétie de ce grand événement inouï, qui ne peut s'explicitier, et qui ne pourra être connu qu'une fois pleinement déployé : le Messie qui est identiquement Dieu, cet Epoux que la parole des prophètes montre occupé, inlassablement, à travers les vicissitudes de l'histoire d'Israël, à regagner le cœur infidèle du peuple qu'il aime.

Toutes ces préparations enveloppées de mystère permettent de comprendre que l'évangile de Matthieu mentionne dans ses premiers chapitres la double figure de l'« enfant et sa mère » (Mt 2,11.14.20), mais aussi qu'il suffit à Paul d'enseigner le « Fils né d'une femme » pour désigner la plénitude des temps. On conçoit également qu'au seuil de l'accomplissement Marie questionne : « Comment cela se fera-t-il ? » (Lc 1,34). Car il y va d'un double mystère : que Dieu donne son propre Fils, le livrant à des hommes dont il sait qu'ils sont homicides, selon un inconcevable entêtement que décrit la parabole des vignerons homicides (Mt 21,33s), et que cette venue se fasse dans l'humilité d'un engendrement humain, par l'accueil du cœur et du corps d'une femme d'Israël. A cela, ajoutons cette autre face du mystère entrevue par les prophètes et que Paul recevra mission de mettre en lumière : juifs et païens vont être réunis par cet acte de salut. De ce

tournant essentiel de l'histoire, Marie, qui est femme de Nazareth, bourgade de la Galilée des Nations, porte aussi discrètement le signe : c'est l'annonciation qu'elle reçoit, et non celle faite à Zacharie, prêtre officiant dans le Temple de Jérusalem, qui est porteuse de la plénitude du salut.

Ainsi, Marie peut à bon droit être désignée comme « trône de la Sagesse ». Ce titre est plein d'une précieuse richesse théologique. De même que Jean-Baptiste pointe le doigt sur l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, de même, et avec une plénitude plus grande encore, Marie désigne l'œuvre de la Rédemption tissée de sa propre vie. Et c'est en présentant l'Enfant dont elle-même est engendrée qu'elle engendre le peuple nouveau qu'est l'Eglise. Elle le présente une première fois à Bethléem, quand elle tient dans ses bras ce petit enfant qu'est le Très-Haut venant dans une chair d'homme. Elle le présente à nouveau, à l'heure de la Passion, quand, au pied de la croix, elle recueille le corps supplicié de Jésus. Elle le présente tout au long du temps de l'Eglise, désignant celui dont elle est née et dont elle tient toute sainteté⁴. Car elle n'invite à magnifier sa sainteté que pour que soit magnifié celui qui en est la source : « Le Seigneur a fait pour moi de grandes choses » (Lc 1,49). Sa beauté est celle de la Bien-aimée, participée de celle du Bien-aimé, et dont le Bien-aimé s'éprend : « Le roi s'éprendra de ta beauté » (Ps 44).

LE PÔLE MARIAL DE L'EGLISE

Ainsi, toute méditation de la figure de Marie achemine au mystère de l'Eglise. Celle-ci se sait, depuis son origine, engendrée du Christ et confiée par le Christ à sa mère : « Femme, voici ton fils », « Fils, voici ta mère ». Il est normal dans ces conditions que l'identité de l'Eglise s'éclaire de l'intelligence qu'elle a de la vie de Marie en qui elle reconnaît sa mère. Qui est l'Eglise ? Question vitale. Qui n'est pas seulement celle de ceux qui s'en disent loin. Mais question que l'Eglise elle-même ne cesse de s'adresser, consciente qu'elle est inépuisable, parce qu'elle touche à l'inépuisable dessein de Dieu. Question préalable sans doute à toutes nos interrogations sur l'avenir de l'Eglise. Le détour par une théologie mariale peut être ici singulièrement éclairant, en ramenant à la simplicité de l'essentiel, celle du regard posé

4. On relira en ce sens les belles pages de Maurice Zundel dans *Notre Dame de la sagesse*, Cerf, 1995, p. 85s.

sur cette femme, la Femme, dirait saint Jean, qui montre simplement, silencieusement, le Christ, lequel montre le Père.

Ce détour peut être essentiel, aussi, pour rappeler ce que sont les valeurs vitales d'une vie ecclésiale, alors même que le pôle institutionnel risque toujours d'imposer ses propres critères d'efficacité et de ramener le témoignage chrétien à la logique des discours d'opinion. Il rappelle que pôle pétrinien et pôle marial, dans l'identité de l'Eglise, sont un avers et un revers indissociables. Il maintient la conscience que la vocation chrétienne n'est pas simplement de « faire pour Dieu » mais de commencer par laisser grandir la connaissance de son Nom et le désir de sa gloire, qu'il s'agit toujours de se laisser d'abord enfanter et libérer pour pouvoir, en cette force, faire tomber autour de soi les chaînes. Logique de cœurs pauvres à laquelle beaucoup objecte dans le cœur humain, mais qui s'apprend précisément auprès de la Vierge Marie, comme le rappelle avec grande force, entre autres, Hans Urs von Balthasar, écrivant sous l'inspiration de la figure de Marie précisément : « Recevoir et laisser faire ne sont pas nécessairement une attitude passive : en face de Dieu, recevoir et laisser faire sont toujours, quand ils sont réalisés dans la foi, une activité suprême »⁵.

La maternité de Marie se joue en particulier dans cette fonction d'éducatrice, où celle qui anticipe la perfection de l'Epouse, que l'*Apocalypse* décrit « descendant du ciel d'auprès de Dieu », enseigne à l'Eglise présente les attitudes de la création nouvelle, refaite précisément dans la justice que donne le Fils qu'elle présente au monde. On voit donc combien il est essentiel de prendre une intelligence juste de la figure de Marie. En la confinant dans une sainteté de pure exception, on justifie qu'elle n'inspire pas concrètement la vie contemporaine des chrétiens. En lui donnant une tournure trop psychologiquement féminine, on justifie que la partie masculine de l'Eglise puisse à certains moments l'honorer sans se mettre vraiment à son école. Car, en réalité, c'est tout chrétien qui est invité à entrer dans le chemin d'écoute, d'humilité, d'effacement devant la gloire du Père, d'une abnégation où le prochain oblige absolument. En ce sens, oui, l'Eglise reçoit bien une vocation marquée de féminité, si l'on entend par celle-ci un « pour l'autre » qui caractérise, en son origine scripturaire, l'identité de la femme, mais qui est aussi porté à sa pleine révélation par le Christ qui n'est que « pour le Père » et, à travers celui-ci, « pour les hommes ».

5. « O Vierge, mère et fille de ton Fils », dans *Marie, première Eglise*, Médiaspaul, 1987, p. 43.

Y a-t-il une affinité particulière entre les femmes, d'une part, et, d'autre part, l'humilité, l'intériorité, l'« extraversion » du service de la vie ? On répondrait malicieusement oui, ne serait-ce que pour contrebalancer l'idée contraire d'une affinité entre le féminin et l'infidélité, confortée par le symbolisme féminin du peuple dans l'histoire biblique de l'Alliance... Mais si la différence des sexes est un point d'appui majeur de la révélation judéo-chrétienne, on doit souligner que ces valeurs féminines sont d'abord des valeurs d'humanité. Il est vrai que, maintenues au sein d'une logique pécheresse, elles peuvent ne sembler parler que d'une dépendance abusive et insupportable. Inscrites dans la logique de la révélation, elles expriment le secret de la vraie puissance et parlent de gloire et de beauté. La sainteté de Marie n'est finalement que l'accomplissement du commandement reçu par Israël : « Soyez saint comme je suis saint » (*Lv* 11,44), repris par Jésus : « Vous serez parfait comme est parfait votre Père des Cieux » (*Mt* 5,48), paraphrasé, on le sait, dans l'évangile de Luc : « Vous serez miséricordieux comme est miséricordieux votre Père des cieux » (6,36). Perfection de la miséricorde... Autre nom de Marie : « Mère de la miséricorde. »

nt sim
sim ent
nt sim
sim ent
nt tout sim
simplement
nt tout sim
simplement

CENTRE NATIONAL DE PASTORALE LITURGIQUE

La Maison Dieu

218

*Prière liturgique,
affectivité
et dévotion*

cerf

2^e trimestre 1999

De Cana à la croix

Jean ZUMSTEIN*

Marie, la mère de Jésus, occupe, dès les origines de l'Eglise, une place de choix dans l'histoire de la foi et de la piété chrétienne. Parmi les voix innombrables qui se sont exprimées à son sujet, il en est une qui surprend et qui fascine toujours à nouveau par sa sobriété et sa densité : c'est celle de *l'évangile selon Jean*.

Dans les lignes qui suivent, notre propos n'est pas de remonter en amont de l'évangile selon Jean pour partir à la recherche du personnage historique de Marie. Il n'est pas davantage de nous situer en aval pour repérer l'effet de sens qu'ont suscité les passages de cet évangile où apparaît la mère de Jésus, et de montrer en quoi ils ont nourri le culte marial et la réflexion mariologique. Notre intention est de nous exposer au monde du texte qui se déploie devant nous, afin d'y discerner le rôle qu'y joue la mère de Jésus. Comment est-il possible de mener à bien cette tâche ?

* Exégète, Faculté de théologie protestante, Zurich. A récemment publié : *Miettes exégétiques* (Labor et fides, 1991) et *L'apprentissage de la foi. A la découverte de l'évangile de Jean et de ses lecteurs* (Editions du Moulin, 1993).

L'*analyse narrative* fournit des points de repère qui nous permettent une approche à la fois féconde et méthodologiquement raisonnée du récit johannique¹. Ainsi, il nous faudra être attentif à la façon dont l'évangéliste a conçu et relié entre eux les différents épisodes de la vie de Jésus, et en particulier à la place qu'il attribue à Marie dans son récit. Par ailleurs, il s'agira d'observer quelle identité et quel rôle Jean accorde à la mère de Jésus. Enfin, il conviendra de rechercher quel effet le texte entend exercer sur le lecteur par la présentation de ce personnage.

Ouverture : l'énigme du nom

Une première surprise guette le lecteur. Dans l'évangile selon Jean, Marie n'est jamais appelée par son nom propre, mais toujours par l'expression « mère de Jésus »². N'aurait-on que cet évangile, nous ne saurions pas que la mère de Jésus se nommait Marie ! Il est néanmoins quasiment certain que les membres des églises johanniques connaissaient son nom. Pourquoi l'évangéliste prend-il alors le parti d'éviter le nom de « Marie » pour lui substituer celui de « mère de Jésus » ? Quel effet vise-t-il en procédant ainsi ?

Nommer les personnages du récit en évitant d'utiliser leur nom propre et en préférant recourir à une locution est un procédé typique du quatrième évangile. Ainsi le « disciple bien-aimé » est-il placé à la même enseigne que Marie. Jamais l'énigme de son identité n'est levée. Jamais son nom propre n'est prononcé. Le lecteur doit se satisfaire de voir dans ce personnage-clé de la dramaturgie johannique « le disciple que Jésus aimait ». Autre exemple : il faut attendre les dernières lignes du prologue (1,1-18) pour découvrir l'identité mystérieuse du « Verbe » (« *Logos* ») et voir surgir le nom de Jésus. Quel but l'évangéliste poursuit-il en agissant ainsi ?

Son intention est limpide. Elle honore la signification première qui devrait être celle du nom, à savoir : dire l'identité fondamentale d'une personne. En substituant un « titre » au nom propre, l'évangéliste veut souligner le rôle que joue tel ou tel personnage dans le récit ; il veut mettre en évidence sa signification profonde. Ainsi Jésus est-il fondamentalement le Verbe : en lui et par lui, Dieu devient

1. Cf R Alan Culpepper, *Anatomy of the Fourth Gospel A Study in Literary Design*, Fortress Press, 1983

2. Jn 2,3 « la mère de Jésus », 6,42 : « Celui-ci n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph dont nous connaissons le père et la mère ? », 19,25.26 : « sa mère »

Parole pour le monde. Ainsi le « disciple bien-aimé » est-il en premier lieu le proche de Jésus, celui qui est uni à lui par une relation d'amour unique. Cette intimité a une portée théologique : aimé de Jésus, le disciple bien-aimé devient, de ce fait même, son témoin privilégié et son interprète insurpassable.

En quel sens Marie est-elle alors la *mère de Jésus* ? Quel aspect l'évangéliste veut-il souligner en la nommant de la sorte ? La notice de Jn 6,42, qui souligne le scandale de l'incarnation, met le lecteur sur la voie. Celui qui se dit le pain descendu du ciel n'est personne d'autre que le fils de Joseph, le fils d'un père et d'une mère bien connus. C'est l'insertion de Jésus dans la famille des hommes qui est ainsi soulignée. En tant que « mère de Jésus », en tant que celle qui l'a porté en son sein, mis au monde, nourri et élevé, Marie est le garant de la radicale incarnation du Fils, de sa radicale humanité. L'envoyé du Père est fils de femme, fruit de la chair. Le personnage de Marie, par le nom qu'il porte, devient ainsi l'exposant d'une dimension fondamentale de la christologie du quatrième évangile : la dimension de l'incarnation. Si le Père du Christ a pour patrie le ciel, sa mère appartient à la terre. A eux deux, ils indiquent ce paradoxe : la Parole a été faite chair (1,14).

Le rôle que la « mère de Jésus » joue dans le récit, confirme-t-il cette interprétation ?

Une inclusion significative

Quelle importance le récit attribue-t-il à la mère de Jésus ? Quand intervient-elle dans l'histoire du Christ et sous quelle forme ? Une fois encore, il ne s'agit pas d'une enquête de nature historique, mais d'une investigation du monde du récit. Or nous savons que Jean — plus que tout autre évangéliste — a donné à son œuvre une facture originale. Sa présentation de la vie du Christ s'écarte notablement de ce que nous lisons dans les évangiles synoptiques. L'organisation du récit est donc hautement significative : elle nous montre d'emblée comment Jean conçoit le personnage de Marie, quelle signification il lui donne.

L'auteur du quatrième évangile fait preuve d'une sobriété drastique dans l'évocation du personnage de la mère de Jésus. Il ne lui consacre, tout bien compté, qu'une dizaine de versets. Marie n'apparaît en effet que dans deux épisodes : à Cana (2,1-12) et à la croix (19,25-27). A cela, ajoutons que son existence est brièvement évoquée en 6,42. Cet

inventaire pourrait laisser croire que la mère de Jésus n'a pas de véritable signification dans l'intrigue johannique. Cette conclusion serait pourtant par trop précipitée. Cana et la croix ne constituent certes que deux épisodes, mais pas n'importe quels épisodes. Cana marque l'ouverture du ministère public de Jésus : il est l'acte inaugural par lequel le Christ se révèle au monde. La croix, dans le scénario johannique, constitue l'acte final, l'achèvement, l'heure de l'élévation. Avec Cana et la croix sont posés les deux actes qui délimitent la présence et l'activité du Révélateur dans le monde. Témoin de ces deux événements, la mère de Jésus est, de ce fait, présente aussi bien au début qu'à la fin, aussi bien à la naissance qu'à l'achèvement de la révélation. Pour mesurer la portée de la présence de la mère de Jésus lors de ces deux événements, il convient de préciser la signification de chacun d'entre eux dans l'intrigue johannique et de mettre à jour la relation qui les unit.

La scène inaugurale

Les noces de Cana constituent l'acte inaugural du ministère du Christ dans l'évangile selon Jean. Par le signe qu'il pose — la transformation de l'eau en vin —, Jésus signifie la venue des temps messianiques. En lui se révèle la gloire, c'est-à-dire la présence salvatrice de Dieu au sein de l'histoire des hommes.

La mère de Jésus est associée à cet événement (2,1). Que le cadre choisi pour le premier signe du Christ soit des noces n'est pas indifférent. Même si — faisant fond sur la tradition vétérotestamentaire juive — l'on souligne à juste titre la portée symbolique des noces, il serait faux de spiritualiser le texte à l'excès et d'effacer son sens premier. C'est bien de noces qu'il s'agit, de la fête célébrant l'amour d'un homme et d'une femme, c'est bien la création dans son caractère jubilatoire qui s'annonce ici. Et c'est bien à cette humanité joyeuse, à cet acte constitutif de la famille humaine, que la mère de Jésus participe. Sa présence y est mentionnée avant même celle de son fils (v. 1-2). La dimension de l'incarnation attachée à la personne de Marie se trouve ainsi confirmée. Comment se noue alors la relation entre cette mère et son fils à cette occasion ? La sobriété du texte — voire son caractère énigmatique — doit être respectée.

A sa mère qui le rend attentif à la situation de manque dans laquelle les invités vont se trouver, le Christ répond : « Que me veux-tu, femme ? » La réplique est inattendue et rude. De façon surprenan-

te, le Christ, dans le quatrième évangile, ne s'adresse jamais à Marie en utilisant le seul terme qui semblerait convenir : « mère ». En choisissant le mot « femme », il construit une distance. Un écart qui prend sens dans l'apostrophe : « Que me veux-tu ? »³. Ce qui semble être une rebuffade ne doit cependant pas être interprété dans un sens psychologique. Il ne s'agit pas davantage d'une critique voilée s'opposant à la demande de Marie.

En s'exprimant ainsi, le Christ marque sa distance par rapport aux soucis qui accaparent les hommes et les femmes : il n'entre pas dans leur logique. Sa conduite est dictée par une urgence autre, celle de la révélation ; elle est dominée par une fidélité autre, la fidélité au Père dont il est l'envoyé. Jésus et sa mère n'agissent donc pas sur le même plan. Si Marie est pleinement participante à l'histoire concrète qu'elle vit, si elle est attentive aux soucis et aux aléas quotidiens des personnes qui l'entourent, le Christ se situe à un autre niveau ; son horizon de référence n'est pas le même. La relation entre Jésus et sa mère n'est pas une relation d'égalité et de réciprocité. A l'heure de l'ouverture de son ministère, Jésus devient le Révélateur et sa mère un membre de la communauté humaine appelée à recevoir cette révélation.

Distance certes, mais non point rupture de la relation. Proximité et confiance restent les maîtres mots de ce face-à-face. Proximité tout d'abord dans le sens le plus élémentaire : la mère accompagne le fils. Elle est là aux moments décisifs. Proximité dans un sens plus profond ensuite : Marie s'adresse sans la moindre hésitation et sans la moindre crainte à son fils. Confiance, car, à aucun instant, elle ne doute de pouvoir lui faire part de son souci. Même l'apparente rebuffade du verset 4 ne la décourage en aucune façon. Elle invite les servants à suivre à la lettre les instructions de son fils (v. 5), convaincue que ce qui va suivre ne pourra que contribuer à résoudre la situation embarrassante dans laquelle se trouve la noce. Confiance, enfin, dans le fait que le Christ est en mesure de répandre l'abondance là où menace le manque. Une confiance qui se décline sur le mode de l'ouverture et de la disponibilité.

D'une confiance faite d'ouverture et de disponibilité, il est aisé et tentant d'induire la foi. Même si cette notion n'est utilisée qu'à propos des disciples dans notre passage (v. 11 : « Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui »), les traits narratifs qui caractérisent la

3. Littéralement : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? »

figure de la mère de Jésus vont bien dans cette direction. Dans Marie, il faut reconnaître une figure de foi. Il est pourtant un pas que Jean ne franchit pas, au contraire de beaucoup de ses interprètes. Nombreux sont ceux qui voient dans la personne de Marie la figure de la foi du peuple de l'Alliance, de l'Israël croyant. Or force est de constater qu'à Cana la mère de Jésus ne se distingue pas des autres personnages du récit — des disciples, par exemple — de par son appartenance au peuple d'Israël.

La mère de Jésus, présente et disponible pour l'agir de son fils, est enfin associée à un projet, à « l'heure qui n'est pas encore venue » (v. 4). De quelle « heure » s'agit-il ? Comme le montrent 12,23.27 et 13,1, l'heure dont il est fait état ici est l'heure de la croix — croix au pied de laquelle le lecteur va retrouver la mère de Jésus. S'adressant à sa mère, le Christ répond donc indirectement à sa demande : le vin va couler à flot à Cana et la gloire de Dieu va se manifester (v. 12). Mais ce serait se tromper sur la véritable nature de cette heure que d'y voir la révélation achevée. La parfaite expression de la gloire sera donnée à la croix, et c'est à cet avenir-là que Marie est associée à Cana. C'est à la croix aussi que sera tranché le destin de la mère de Jésus.

La scène finale

Si les noces de Cana célébrées en présence de la mère de Jésus évoquaient l'aspect jubilatoire de l'incarnation, la scène qui se déroule au pied de la croix et à laquelle la mère de Jésus est à nouveau présente en démontre le caractère radical : le Christ va affronter l'expérience ultime qui est la signature de toute vie d'homme : la mort. A Cana et à la croix, Marie est associée à deux situations qui soulignent le caractère accompli de l'incarnation du Christ : là où la vie abonde et là où elle cesse.

Mais cet accent sur l'incarnation dans ses figures extrêmes n'est pas le seul lien qui relie les noces de Cana à la scène de la crucifixion (19,25-27). Dans les deux passages, en effet, le personnage de Marie est présenté de la même façon. Tout d'abord, la scène s'ouvre par la mention de la présence de la mère de Jésus (v. 25), accompagnée de deux ou trois autres femmes. Une présence qui n'est pas expliquée, mais qui vaut par elle-même. Une présence qui est signe de proximité. Une proximité qui exprime une affection intacte à l'heure où Jésus est condamné et rejeté. En second lieu, pas plus qu'à Cana, la mère de Jésus n'est distinguée des autres femmes ou du disciple bien-aimé

pour devenir, par effet de différence, le symbole de l'Israël croyant. En troisième lieu, dans cette scène ultime, Jésus va — comme à Cana — s'adresser à sa mère et — comme à Cana — il va s'adresser à elle en la nommant « femme ». En quatrième lieu, à la croix comme à Cana, Marie est dans une relation de confiance avec son fils. Elle recueille avec le disciple bien-aimé sa dernière volonté et s'y soumet sans hésitation. Enfin, le verset 27b fait — comme à Cana — mention d'une « heure » importante, d'une heure qui, elle aussi, appelle un avenir à découvrir. Il n'est dès lors pas audacieux de prétendre que la scène qui se joue sous la croix répond à celle de Cana et donne son sens ultime à ce qui avait alors été suggéré.

Quel est donc l'élément qui va au-delà de ce qui avait été dit à Cana ? A n'en pas douter, il s'agit de la fameuse parole prononcée par le Christ en croix, parole par laquelle il exprime sa dernière volonté (19,26-27) : « Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : " Femme, voici ton fils. " Il dit ensuite au disciple : " Voici ta mère. " »

Quel est le sens de cette ultime volonté exprimée par le Christ en croix ? Cette dernière parole, pourrait-on dire, tient lieu de testament. Or le sens de tout testament est de prendre des mesures qui permettent la continuation ordonnée de la vie des proches après le décès du testateur. En formulant ses dernières volontés, un mourant organise l'avenir dont il sera absent, il lui donne un sens, une orientation. C'est exactement l'intention de cette ultime instruction du Christ. Elle concerne l'organisation du temps qui s'ouvre après sa mort et son élévation auprès du Père. Comment le temps marqué du sceau de son absence, c'est-à-dire le temps qui s'ouvre après Pâques, doit-il être vécu par ses intimes ? Par sa mère et par le disciple bien-aimé, mais aussi par les autres disciples ? Quelles mesures peuvent remédier à la séparation imminente ?

La volonté exprimée par le Christ culmine dans la mise en place d'une médiation qui pallie son absence. Comme le droit familial juif l'y autorise, le Christ johannique place sa mère sous la protection du disciple bien-aimé. Ce dernier est appelé à jouer auprès de la mère de Jésus le rôle même que ce dernier assumait jusqu'à ce jour. Le disciple bien-aimé devient ainsi le représentant du Fils en l'absence du Fils.

Quelles sont alors les relations appelées à s'instaurer entre le disciple bien-aimé et la mère ? Contrairement à une interprétation répandue, le texte n'appelle pas la mère de Jésus à remplir un rôle de mère vis-à-vis du disciple bien-aimé et à devenir ainsi — pour autant

que l'on discerne dans la figure du disciple bien-aimé la figure exemplaire du croyant — la mère de tous les croyants. Semblablement, le texte n'établit pas une relation de réciprocité ou de partenariat entre la mère et le disciple bien-aimé. C'est le disciple bien-aimé qui est appelé à accueillir la mère et non l'inverse. C'est lui qui est investi d'une mission et non la mère. L'ensemble de la scène culmine dans le rôle unique confié au disciple bien-aimé.

Affirmer cela, ce n'est pourtant en aucune façon déconsidérer la mère de Jésus ou lui refuser une place dans l'avenir qui se prépare. Au contraire. Pour s'en convaincre, il suffit d'être attentif à la terminologie utilisée dans notre passage. Cette terminologie est en effet fort cohérente, et, de ce fait même, elle indique la question centrale qui est abordée dans cette ultime scène entre le Christ et les siens. Le vocabulaire récurrent est celui de la famille (cf. le couple mère-fils) et la problématique dominante est celle de l'aménagement de nouveaux rapports au sein de cette famille. Ainsi, au moment de mourir, le Fils constitue la nouvelle famille qui doit subsister après la séparation. En d'autres termes, il fonde la famille appelée à vivre et à se développer après Pâques. Cette famille est certes placée sous l'autorité spirituelle du disciple bien-aimé qui, aux yeux de Jean, est le témoin privilégié du Christ et l'interprète inégalable de sa destinée, mais la première personne appelée à prendre place dans cette famille, née au pied de la croix, c'est la mère de Jésus, dont la stature de croyante exemplaire est ainsi consacrée. Si, à Cana, la mère de Jésus était associée d'emblée à l'achèvement de la révélation survenant à la croix, c'est un autre avenir qui lui est proposé au pied de la croix. Un avenir qui dépasse le scandale de la croix et s'ouvre sur le temps de l'Eglise. Son Fils, qui lui est enlevé à la croix, lui est rendu à tout jamais dans la vie que la nouvelle famille qu'il fonde est appelée à partager après Pâques.

Le parcours proposé au lecteur

Dans l'évangile selon Jean, le personnage de la « mère de Jésus » demeure périphérique et énigmatique. Périphérique, car il surgit aux bornes du récit. Il n'est pas associé au déploiement de la révélation — que ce soit devant le monde (chap. 1-12) ou devant les disciples (chap. 13-17). Périphérique, mais à la façon d'une sentinelle qui balise aussi bien l'entrée que la fin de l'histoire du Christ. Et, en ce sens, la « mère » signale que celui qu'elle a mis au monde a vraiment été chair, qu'il a vraiment demeuré parmi nous, allant jusqu'à mourir notre

mort. La silhouette de la mère à Cana et à la croix est la signature de l'incarnation.

Mais ce personnage-sentinelle reste énigmatique. Il ne se signale ni par des déclarations de foi célèbres, comme Pierre ou Marthe, ni par des gestes extraordinaires comme Marie, la sœur de Lazare, qui oint la tête du Christ de parfum de nard pur. A Cana, elle est là, simplement attentive aux besoins des hommes et confiante dans l'action de son fils. A la croix, elle est là, silencieuse à l'écoute du testament de son fils, puis se laissant emmener par le disciple bien-aimé. Elle n'est pas d'abord le personnage exemplaire qui récapitule toutes les figures de foi de l'Ancienne Alliance. Elle n'est pas davantage la mère qui représenterait l'Eglise et qui, à ce titre, exercerait une responsabilité particulière sur l'ensemble des croyants confiés désormais à sa vigilance et à son intercession. La mère de Jésus est certes une figure de foi, mais peinte avec sobriété et retenue. Elle garde son mystère.

A travers la mère de Jésus, le lecteur est simplement appelé à être présent à l'histoire du Christ. Il est simplement incité à partager sa solidarité de mère, sans faille, du début à la fin, avec son fils. Il est invité à faire preuve de la même disponibilité et de la même confiance lorsque l'atteint la parole du Christ. A travers la mère de Jésus, le lecteur est appelé à voir dans le destin du Fils une histoire imprévue qui rebondit sans cesse, riche de l'avenir qu'elle porte en elle. La gloire de Cana n'est pas le point d'orgue, mais le point de départ qui déjà laisse entrevoir la croix. La croix elle-même n'est pas la fin des espérances et de la vie, mais elle renvoie à un autre chez soi (19,27 : « Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui »), à l'Eglise, nourrie du souvenir du Fils. La « mère de Jésus » se tient certes aux frontières du récit, mais, à chaque fois, elle est associée à un avenir décisif.

La mère de Jésus est ainsi associée à deux naissances auxquelles elle consent. Par sa maternité, elle consent à la venue du Fils dans le monde. La parole a été faite chair grâce à elle et par elle. Par sa présence à la croix, elle est invitée à prendre la place qui est la sienne dans cette nouvelle famille qu'est l'Eglise. C'est à ce double oui qu'elle convie le lecteur : découvrir dans l'histoire racontée de son fils la Parole de Dieu ultime pour les hommes ; découvrir dans l'Eglise le lieu où l'histoire de cette parole se poursuit, alors même que le Fils est retourné auprès du Père.



Marie

LE CULTE DE LA VIERGE DANS LA SOCIÉTÉ MÉDIÉVALE

ÉTUDES RÉUNIES PAR

DOMINIQUE IOGNA-PRAT, ÉRIC PALAZZO, DANIEL RUSSO

PRÉFACE DE GEORGES DUBY

de l'Académie Française

624 pages - 381 F

BEAUCHESNE
7, cité du Cardinal Lemoine • 75005 PARIS
Tél 01 53 10 08 18 • Fax 01 53 10 85 19



L'Actualité de la Parole



MARIE FEMME DE NOS JOURS

Une belle méditation poétique et réaliste pour contempler Marie dans sa vie la plus quotidienne

Un des best-sellers du célèbre évêque italien Tonino Bello (+1993), reconnu pour son engagement en faveur des pauvres et ancien président de Justice et Paix
Tonino Bello - Préface René Coste - 79 F

LA VIERGE DANS LA TRADITION CISTERCIENNE

Bulletin de la Société Française d'Études Mariologiques avec les actes de la 54^e session (Abbaye Notre-Dame d'Orval 1998) réunis par Jean Longère
250 F



*En vente
dans les librairies
religieuses*

ou à l'adresse EDITIONS MÉDIASPAUL - 8, rue Madame - 75006 PARIS
Tél. 01 45 48 71 93 - Fax 01 42 22 47 46 - Email : mediaspaul.com @ wanadoo.fr

Heureux qui écoute la Parole de Dieu

Ghislaine CÔTÉ*

« **L**e souffle du Seigneur viendra sur toi et il te couvrira de son ombre » (Lc 1,35), est-il annoncé à Marie. Et sa terre en sera merveilleusement fécondée. Le Créateur deviendra l'enfant de la Femme : « Qu'il me soit fait selon ta parole. » En effet, Marie est le signe incommensurable et condensé que Dieu prend au sérieux la collaboration humaine. Elle est cette Femme, partenaire de Dieu, à qui elle offre l'espace de son « oui », de sa chair, de sa vie pour l'expression temporelle de sa plénitude « de grâce et de vérité » (Jn 1,14). Dieu est en elle livré aux hommes.

Un chemin

Parcourir l'Évangile pour se mettre à l'écoute de la Parole, c'est emprunter le chemin que Dieu lui-même a choisi : Marie. L'emprunter à notre tour, c'est notre plus fiable garantie d'être accordés à la manière de Dieu. Certes, seul Jésus pouvait ouvrir le ciel aux

* Religieuse du Cénacle, Lyon A publié . *Le Cénacle : fondements christologiques et spiritualité* (Beauchesne, 1991).

hommes, mais Marie seule a ouvert notre terre à Dieu, a offert une brèche par où le Souffle pouvait pénétrer décisivement la création, a tissé de sa chair un cœur d'homme qui pouvait être large coupe, absolument. La porte de l'histoire du salut en Jésus Christ est cette femme (Ga 4,4).

Quand les temps sont pleins, elle est la réponse de la terre qui, de ce fait, est en marche vers la transfiguration. Terre transfigurée dont Marie est déjà le visage. Tout être humain trouve alors dans la figure de Marie le secret de sa condition et de son appel. Il s'agit de naître ; il s'agit, par l'Esprit créateur, de laisser prendre corps au Christ et à son Evangile dans nos propres existences et dans le monde.

Les fausses images du Christ inspirées par des idéologies peuvent se passer de Marie. Mais il y a alors danger que le Christ n'ait pas pris notre humanité, que Dieu ne soit plus humain, que notre monde et nous-mêmes manquions de chair et manquions de souffle. Seul l'Esprit qui a cru en Marie peut nous « consacrer dans la vérité » du Christ et peut, avec elle, prier pour l'incarnation. Mais Marie ne se mettra pas au-dessus de Jésus : elle est *pour* lui, elle est la servante (Lc 1,26s). Son service se fera dans la vie de tous les jours, dans une foi qui ne cesse de s'approfondir.

Si le Verbe s'est fait chair, c'est pour que, par la foi, tous connaissent le nom du Père et que « l'amour dont le Père a aimé le Fils soit en eux et lui en eux ». Jésus incarné est pour toujours l'œuvre de l'Esprit avec Marie. La lente confection et révélation de son corps, commencée en Marie, se poursuit tout au long de l'histoire, par la force venue d'en haut. Inguérissablement en quête de Celui que nous avons trouvé, nous le cherchons encore en œuvrant au rassemblement et à la manifestation de son corps. Le corps eucharistique et le corps que se construit le Ressuscité dans notre monde ne sont pas séparables du corps de l'Homme-Dieu né de Marie. L'Esprit est Celui qui permet au Fils de prendre corps. Entrer dans les réalités qui sont le tissu de notre histoire, parce que c'est en elles et par elles que le Verbe advient et devient, est un impératif pour un cœur livré à l'Esprit. La Pentecôte sur Marie, pure disponibilité au service de l'œuvre de Dieu, a précédé l'impossible : l'Incarnation de Dieu. N'en est-il pas foncièrement ainsi pour toute œuvre d'incarnation ? Est attendue de nous, par vocation, une disponibilité active qui « autorise » tous les possibles à naître.

En empruntant le chemin de Marie, Dieu a manifesté un Esprit qui a l'audace d'entrer dans le charnel, le concret. Sans elle, nous ne serions pas aussi humains que Dieu. La communication du Christ,

l'avènement du Christ aujourd'hui s'accompagnent inséparablement d'une mémoire mariale.

L'Évangile nous révèle une connivence, celle du signe « primordial » de Cana avec les noces de la Croix, signe suprême. Dieu est venu mêler sa noce à celle des hommes et il les gratifie de ses coutumes excessives : l'abondance, l'allégresse, le vin somptueux des grands jours, qui évoquent la prodigalité des dons messianiques qu'il donnera quand l'Heure sera venue. A l'Heure de l'Esprit livré, de l'eau et du sang coulant généreusement. A Cana, Marie croit avant tout signe et sa foi va littéralement propulser son fils vers la manifestation de sa gloire. Elle n'aura que ces seuls mots à léguer aux hommes : « Quoi qu'il vous dise, faites-le. » C'est un appel à une foi inconditionnelle. Notons que le signe implique le concours des serviteurs : le Christ a besoin de leurs mains, de leurs jarres, de leur cœur livré. Cela revient à dire, d'une autre manière, qu'il y a en Marie un lien impossible à rompre entre l'Esprit, la foi et le service. « Ils n'ont pas de vin. » A sa prière et à son appel, l'Esprit coulera surabondant du corps de son Enfant, et ceux qui renaîtront d'en haut et par la foi seront tellement nouveaux qu'ils seront ivres de toute la nouveauté de Dieu.

Jésus s'est heurté au péché de « ceux qui n'ont pas cru en lui », il se heurte à nos refus de croire, de « naître d'en haut », de venir à Lui pour avoir la vie, mais c'est de sa croix que jaillira l'Esprit d'amour capable de briser nos refus. L'Esprit est pour toujours lié au corps de Jésus, au corps que lui a donné Marie, au corps de Jésus crucifié-glorifié. L'Esprit et le Corps ! Ces deux dons promis par Jésus en Jean : « le pain que moi, je donnerai » (6,51), « le Paraclet que je vous enverrai » (15,26), sont nôtres grâce à cette Heure.

Une demeure

Alors, devant une telle assurance de bonheur (« Heureux qui écoute la Parole... »), comment ne pas décider, avec amour, de « prendre Marie chez nous » (cf. *Jn* 19,27) ? Dans notre maison, au centre de tout ce qui nous fait vivre, dans notre mission. Marie à demeure dans nos vies personnelles, familiales, communautaires et apostoliques, pour que le Verbe prenne encore chair et soit communiqué, pour que l'Esprit de Jésus Christ anime toute l'existence. Marie est ce milieu où s'opère toujours au présent le don de l'Esprit, l'expérience d'enfantement de soi-même et des autres à la vie de Jésus Christ. Dieu et l'homme naissent ensemble de la terre mariale.

Ecouter jusqu'au bout la parole d'un autre au point de se laisser atteindre réellement, d'échanger sa foi et d'engendrer une parole neuve qui prend corps dans l'existence, n'est-ce pas vivre l'obéissance de la foi ? Si c'est cela, obéir, c'est vraiment consentir à être vulnérable : c'est se laisser toucher, atteindre par la parole d'un autre. Si on s'est laissé atteindre, parfois là où l'on s'y attendait le moins, c'est que l'on a été capable de croire à la parole entendue, en même temps qu'on a été sensible à la foi qui nous était faite ; en échange, on donne sa foi et on la donne en acte. Tout le passage de Lc 8,4-21 sur la semence est éloquent à ce sujet. Les versets 16 à 18 sont la conclusion de tout le discours, avec la pointe : « Faites donc attention à la manière dont vous écoutez. » L'application faite à Marie dans les deux versets suivants dit bien tout le sens suggéré par le symbolisme de la semence. Marie est bienheureuse parce qu'elle a enfanté dans l'obéissance de la foi et qu'elle continue de vivre l'écoute plénière de l'attitude croyante : après avoir enfanté, elle reste accueillante à la parole qui l'a fécondée et qu'elle féconde à son tour. A partir de la parole entendue, laisser naître en nous la parole qui fait de notre existence une parole nouvelle.

Comme Marie, au service d'une œuvre qui nous dépasse, nous voulons être tout écoute. Pour donner corps à une parole nouvelle à partir de la parole qui nous a fécondés, pour donner à notre cœur, à nos gestes et à nos pas la souplesse d'un corps accordé à la Parole. Nous tendons à être tout écoute de l'Esprit et de ses incursions imprévisibles à travers les médiations, celle des textes évangéliques, celle du monde et de l'autre, des autres.

Marie a porté son « oui » à travers tout, et tout de sa vie a été le déploiement de cette œuvre unique : la conception de son Fils. Sa vie inscrit au quotidien la fidélité dans « l'accomplissement jusqu'au bout » de cette œuvre, à travers toutes sortes de situations. Sa vie est le déploiement de cette foi première (« qu'il me soit fait selon ta parole ») : croire à la force de Dieu dans la faiblesse, à la vie plus forte que la mort, à la moisson dans le grain qui meurt.

Prendre Marie avec nous, c'est demeurer avec elle, c'est faire *symboliser* événements et paroles, gestes et promesses, « dans son cœur » (cf. Lc 2,19.51) et s'ouvrir, disponible à l'« à-venir » de Dieu, à l'éternelle jouvence de l'Esprit. Marie, c'est l'héritage et la nouveauté. Une expérience spirituelle qui a ce terreau se trouve alors fortement marquée, je crois, par l'attente et l'attention, par la sensibilité à ce qui naît, par l'humilité de Dieu, par la sollicitude envers le germe enfoui en terre,

parce qu'enfoui et parce que germe. Livrés à l'Esprit pour être enfin nés de Dieu, nous pouvons nous abandonner à ce désir profond qui habite le Père et le Fils et qui veut, en nous, faire éclater nos limites, faire surgir du neuf. Notre propension à être tournés « vers nous » est sollicitée à se retourner « vers Dieu » d'un cœur libre. Tel est inflexiblement le Fils. Telle est Marie depuis toujours et pour toujours.

Conviés à « demeurer dans la ville jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la force d'en haut » (Lc 24,49), les disciples de Jésus reçoivent le don d'être associés à son œuvre, dont il trace lui-même la trajectoire universelle à même la trame d'une vie quotidienne et « mondaine » : « Vous allez recevoir une force... Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux confins de la terre » (Ac 1,8). L'ampleur du salut entraîne l'ampleur de la mission.

Le temps du Cénacle

Dernier mystère du Christ visible parmi nous, l'Ascension est le « retour au Père », dont parle à tant de reprises l'évangile de Jean. Jésus conduit les siens jusqu'à ce mystère et les confie, offerts et livrés, à l'Esprit qui fera d'eux ses témoins. Après l'Ascension s'ouvre ce temps où le Christ peut faire éclater sa présence par-delà toutes les limites de l'espace et du temps. Ceux et celles qui se retrouveront dans la chambre haute sont appelés par lui à s'ouvrir à l'Esprit qui « descendra sur eux » et inaugure sa nouvelle présence au monde. La chambre haute — le Cénacle¹ — est lieu de la Présence dans l'absence. Qui engage un croire. Croire en un Dieu libre et gracieux qui vient en dehors du registre de nos représentations et de nos intérêts, un Dieu que nous ne pouvons que recevoir. Croire au monde comme un mystère d'amour de Dieu pour l'homme.

Comme *tous* ceux qui « d'un même cœur, étaient assidus à la prière, avec quelques femmes dont Marie mère de Jésus, et avec ses frères » (Ac 1,14), attendre l'Esprit. Appeler l'Esprit sur l'Eglise et le monde, s'attendre à l'Esprit, c'est ouvrir une brèche en soi-même et dans le monde pour que le dynamisme du Christ continue de s'exercer. C'est avouer — et en vivre — que ce monde à venir, nous l'attendons d'un Autre ; que tout ce à quoi nous travaillons, nous l'attendons comme une grâce.

1. Pendant des siècles, le même mot latin « *cenaculum* » (cénacle) a recouvert aussi bien la « pièce du haut » que la « chambre haute » : salle de réunion, salle à manger, gîte d'étape, lieu pour se refaire.

L'attente priante, et tout orientée vers Celui qui vient, de la communauté rassemblée dans la chambre haute est l'ouverture du cœur de qui « croit que rien n'est impossible à Dieu ». Qui sait pouvoir s'attendre à de... l'Inattendu, parce que le vent souffle où il veut et qu'il en est ainsi pour qui est né de l'Esprit. La présence de la mère de Jésus en ce lieu atteste que l'Esprit qui vient « d'ailleurs », cette fois encore, va proférer le Souffle des renouveaux, des renaissances. Naître de Dieu, c'est être livré à l'Esprit.

Demeurer avec Marie, c'est encore être rendu capable, par l'Esprit, de faire des choix, aujourd'hui, qui vont dans « le sens du Christ ». Avec Lui, nous sommes capables de « discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (Rm 12,2). Demeurer avec Marie, c'est demeurer à l'ombre de l'Esprit et laisser, comme elle, son « onction » nous instruire de tout (1 Jn 2,20.27), nous pénétrer de cette intuition spirituelle qui fait sentir ce qui est accordé à l'esprit du Christ, tant dans les attitudes et les comportements que dans les pensées et les paroles. Faire mémoire des paroles et des gestes de Jésus, c'est communier à son Esprit, c'est, comme Marie, se laisser entraîner par Lui dans ce nouveau qui déjà paraît ; c'est se laisser enseigner la reconnaissance du Christ qui devient et servir son épiphanie et son avènement en ce monde.

Dans ce temps ouvert en cette chambre haute où le corps du Ressuscité doit prendre sa dimension universelle, Marie est là. Elle est là pour que la Parole encore se fasse chair, pour que le Souffle fasse des vivants. Dans ce temps, toujours actuel, où il s'agit de laisser le Christ et son Evangile prendre corps dans nos propres existences, l'Esprit créateur suscite l'état marial comme capacité de faire mûrir la vie. Marie de chair et Marie d'Esprit : grâce à elle, l'homme peut devenir aussi humain que possible, à l'image de Celui qui est né d'elle. Voici l'Homme. Elle est là. Et Dieu voit que cela est très bon. L'Esprit ne peut pas ne pas venir. L'Esprit ne peut pas, cette fois encore et sans fin, ne pas faire que le Verbe soit proféré, le Christ communiqué. Et Marie au milieu des apôtres est l'attestation que ce qui s'est accompli en elle va se prolonger dans ce corps de Jésus que sont les croyants.

L'attente qui structure la communauté de la chambre haute vient d'une certitude : l'Esprit sera répandu. Le rassemblement au Cénacle ne prend sens que par cette foi en la descente de l'Esprit. S'il est des heures dans la vie où il est malaisé de croire que l'Esprit sera donné, Marie au Cénacle nous presse de croire, d'être sûrs de la promesse du Père et, par conséquent, du don du Père. L'attente déjà nous féconde.

Le « faire-mémoire » de Jésus et de ses paroles, de ses actes et de ses promesses, atteste qu'on ne découvre pas la dimension universelle du Christ en le déracinant de l'histoire, mais en désirant vivre de son Esprit, l'Esprit du Ressuscité qui nous livre au feu et au vent de l'inattendu de Dieu, de sa gratuité et de sa nouveauté. De souvenir en avenir. Du donné à l'inattendu.

Un passage

L'Esprit qui vient sur la communauté rassemblée avec Marie marque encore l'établissement dans le temps et dans l'espace de tous les dons de l'Incarnation. Il prend ce qui est de Jésus et nous le donne à connaître pleinement ; Il est le témoin du Fils, sa mémoire permanente dans le monde (*Jn* 14,16.26 ; 16,7.13-15). Sans Marie, la connaissance même du Christ risque de n'être que pure spéculation. Mais, en Marie, elle devient expérience.

Entre le divin et l'humain, entre l'invisible et le visible, entre l'Esprit et le corps, il peut y avoir tension. Marie fait l'option de croire qu'il ne peut pas y avoir de contradiction. Elle symbolise les paroles de l'Ange et la naissance à Bethléem, la distance énigmatique que son Enfant affiche à Jérusalem et la douce et déconcertante quotidienneté de Nazareth, la marche pressée de l'Evangile dans les villes et les villages et la croix, l'exubérance du Vivant de Pâques, et ces hommes et ces femmes autour d'elle qui sont le corps de son Bien-Aimé. La « forme » mariale de nos existences exige ce même caractère inconditionné de l'amour envers l'humanité du Christ, en dépit de tous ses conditionnements. Le Verbe s'est fait chair, obéissant, serviteur, crucifié, corps avec nous tous dans l'Eglise.

Ce mystère du Cénacle, qu'exprime *Ac* 1,1-14, est un des mystères les plus dynamiques pour la vie avec le Christ. Il demeure d'une actualité que rien ne dénie. Pour que soit partout connu et glorifié le nom de Jésus Christ, son milieu vital est cette Femme qui, après l'ascension de son Fils, continue d'accompagner les hommes dans leur itinéraire d'accueil et de reconnaissance du Vivant. Il ouvre sur la vie avec le Christ du Règne « rentré dans la gloire de son Père » par l'Ascension. Il ouvre sur la tâche d'aimer et d'orienter le monde, et chacun, mis en marche vers Dieu par le Christ ; il ouvre sur la tâche de faire, avec goût et obstination, corps dans l'Esprit.

Le monde vit de la surabondance d'un Amour, de l'énergie créatrice de l'Esprit. Et l'Esprit de Dieu vit dans notre monde, l'habite et le

travaille, y est enfoui et y resplendit. L'attendre, le chercher, se disposer à son action est le comportement adapté. C'est un coup d'audace et de foi que de croire et de chercher, de vouloir trouver le Tout-Autre dans *ce* monde où Il demeure et appelle.

Désirer d'un grand désir la grâce d'être toujours animé de l'Esprit de Jésus Christ exprime, avec autant de discrétion que d'amplitude, cette manière de voir, d'aimer Dieu, d'être à l'affût de sa Présence, de le trouver. Et le trouver en tous ces lieux qu'Il éveille, c'est nécessairement l'y contempler, l'aimer, le servir. Ce mystère est un mystère évangélique où Marie, en son être même, est attente, tension, passage. Elle est pâque entre l'accueil du Christ dans l'histoire et l'accueil du Don promis par le Père et par Jésus.

Dans cette optique, pour aimer davantage et servir mieux, courage et humour seront donnés pour commencer par d'humbles gestes, d'humbles choses. Comme Marie. Elle récapitule en sa personne tous les rescapés de la foi et ses explorateurs, ceux qui, justement, sont le reste, et le commencement. Au milieu de tant d'épaisseurs de non-sens parfois, faire fond, dans la nudité et dans l'audace, sur le Consolateur promis. Etre aujourd'hui, dans notre pauvreté, collaboration éblouie de l'œuvre de Jésus, cela n'appelle-t-il pas de vivre avec Marie jusque-là ?

Texte

L'union virginale de Marie et Joseph

JEAN-PAUL II*

En présentant Marie comme « vierge », l'Évangile de Luc ajoute qu'elle était « accordée en mariage à un homme de la maison de David, appelé Joseph » (Lc 1,27). Ces informations apparaissent, à première vue, contradictoires.

Il convient de noter que le terme grec utilisé dans ce passage n'indique pas la situation d'une femme qui a contracté un mariage et qui vit donc dans l'état matrimonial, mais celui des fiançailles. Toutefois, à la différence de ce qui a lieu dans les cultures modernes, dans la tradition judaïque, l'institution des fiançailles prévoyait un contrat et avait normalement une valeur définitive ; en effet, elle introduisait les fiancés dans l'état matrimonial, même si le mariage ne s'accomplissait pleinement que lorsque le jeune homme conduisait la jeune fille dans sa maison.

* « Catéchèse sur le Credo », 21 août 1996 (cf *Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise*, Parole et silence, 1998, pp. 105-107).

Au moment de l'Annonciation, Marie se trouve donc dans la situation de promesse au mariage. On peut se demander pourquoi elle a accepté les fiançailles, à partir du moment où elle avait décidé de rester vierge pour toujours. Luc est conscient de cette difficulté, mais se limite à rapporter la situation, sans apporter d'explications. Le fait que l'évangéliste, tout en soulignant l'intention de virginité de Marie, la présente également comme l'épouse de Joseph représente un signe de la crédibilité historique des deux informations.

On peut supposer qu'au moment des fiançailles il y a eu une entente entre Joseph et Marie sur son projet de vie virginale. D'ailleurs, l'Esprit Saint, qui avait inspiré à Marie le choix de la virginité en vue du mystère de l'Incarnation, et qui voulait que celle-ci advînt dans un cadre familial propice à la croissance de l'Enfant, a pu également susciter chez Joseph l'idéal de la virginité.

Lui apparaissant en rêve, l'Ange du Seigneur lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme, car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint » (Mt 1,20). Il reçoit ainsi la confirmation d'être appelé à vivre de façon tout à fait spéciale la voie du mariage. A travers la communion virginale avec la femme choisie pour donner le jour à Jésus, Dieu l'appelle à coopérer à la réalisation de son dessein de salut.

Le type de mariage vers lequel l'Esprit Saint oriente Marie et Joseph n'est compréhensible que dans le cadre du plan salvifique et dans le cadre d'une haute spiritualité. La réalisation concrète du mystère de l'Incarnation exigeait une naissance virginale qui soulignait la filiation divine et, en même temps, une famille qui puisse assurer le développement normal de la personnalité de l'Enfant. C'est précisément en vue de leur contribution au mystère de l'Incarnation du Verbe que Joseph et Marie ont reçu la grâce de vivre ensemble le charisme de la virginité et le don du mariage. La communion d'amour virginal de Marie et de Joseph, bien que constituant un cas tout à fait particulier, lié à la réalisation concrète du mystère de l'Incarnation, a toutefois été un véritable mariage (cf. Exhort. apost. *Redemptoris custos*, n° 7).

La difficulté d'aborder le mystère sublime de leur communion sponsale a conduit certains, dès le II^e siècle, à attribuer à Joseph un âge avancé et à le considérer comme le gardien, plus que comme l'époux de Marie. Au contraire, il faut supposer qu'il n'était pas alors un homme âgé, mais que sa perfection intérieure, fruit de la grâce, le porta à vivre avec affection virginale la relation sponsale avec Marie.

La coopération de Joseph au mystère de l'Incarnation comporte également l'exercice du rôle paternel à l'égard de Jésus. Cette fonction lui est reconnue par l'Ange qui, lui apparaissant en rêve, l'invite à donner son nom à l'Enfant : « Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1,21).

Tout en excluant la génération physique, la paternité de Joseph fut une paternité réelle, et non apparente. En faisant la distinction entre père et géniteur, une antique monographie sur la virginité de Marie — le *De Margarita* (IV^e siècle) — affirmait que « les engagements pris par la Vierge et par Joseph en tant qu'époux firent en sorte qu'il puisse être appelé par ce nom [père] ; un père, toutefois, qui n'a pas engendré ». Joseph exerça donc le rôle de père à l'égard de Jésus, disposant d'une autorité à laquelle le Rédempteur s'est librement « soumis » (Lc 2,51), en contribuant à son éducation et en lui transmettant le métier de charpentier.

Les chrétiens ont toujours reconnu en Joseph celui qui a vécu en communion intime avec Marie et Jésus, déduisant que, même dans la mort, il a bénéficié de leur présence réconfortante et affectueuse. De cette tradition chrétienne constante s'est développée dans de nombreux lieux une dévotion particulière à la sainte Famille et, en elle, à saint Joseph, gardien du Rédempteur. Le pape Léon XIII lui confia, comme on le sait, le patronat de toute l'Eglise.

L'Aqueduc

La vie éternelle est la source intarissable qui arrose la surface entière du Paradis. Non contente d'arroser, elle enivre : c'est la fontaine des jardins, le réservoir des eaux vives dont les flots impétueux descendent du Liban, et le fleuve qui rejoint la cité de Dieu. Mais quelle est cette source de vie, sinon le Christ notre Seigneur ? (...) La source a été détournée jusqu'à nous (...) Le filet d'eau céleste descend par un aqueduc qui ne nous déverse pas toute l'eau de la source, mais instille la grâce, goutte à goutte, dans nos cœurs desséchés...

Vous avez déjà compris, je suppose, de quel aqueduc je parle, qui, tenant sa plénitude de la source qui jaillit dans le cœur du Père, nous en distribue ensuite non pas toute l'abondance, mais ce que nous sommes à même d'en recevoir. Vous savez bien à qui s'adressaient ces paroles : « Je te salue, pleine de grâce. » N'est-il pas étonnant qu'on ait pu trouver les matériaux nécessaires à la construction d'un aqueduc aussi prodigieux, dont l'extrémité ne touche pas seulement aux cieux, comme cette échelle que vit Jacob, mais les franchit et atteint jusqu'à cette source des eaux toujours vives qui est au-dessus des cieux ?...

Mais comment notre aqueduc a-t-il pu atteindre une source placée à une telle hauteur ? Ce n'était possible que par la violence du désir, la ferveur de la piété et la pureté de la prière. Ainsi qu'il est écrit, « la prière du juste pénètre les cieux ». Or nul n'est plus juste que Marie, de qui nous est né le Soleil de justice. Elle n'a pu s'élever jusqu'à l'inaccessible majesté qu'en frappant, en suppliant, en cherchant. Finalement, elle a trouvé ce qu'elle cherchait, puisque l'ange lui dit : « Tu as trouvé grâce auprès de Dieu... »

Considère, ô homme, le plan de Dieu, et reconnais-y le dessein de la Sagesse et de la Bonté (...) Pour racheter le genre humain, il a déposé toute la rançon en Marie. Mais pourquoi ? Sans doute pour qu'Eve fût mise hors de cause par sa fille, et que s'apaisât enfin la plainte de l'homme contre la femme. Qu'Adam, désormais, ne dise plus : « La femme que tu m'avais donnée m'a présenté le fruit défendu. » Qu'il dise au contraire : La femme que tu m'avais donnée m'a nourri d'un fruit béni.

Saint BERNARD DE CLAIRVAUX

« Sermon pour la Nativité de la Bse Vierge Marie »
Ceuvres mystiques, trad. A. Béguin, Seuil, 1953, pp 883-885.

Le Rosaire

Origine, histoire et sens

Antoine LAURAS s.j.*

Parler du « chapelet » aujourd'hui risque de provoquer chez un grand nombre un sourire quelque peu condescendant ou méprisant pour une pratique « d'un autre âge », réservée à des religieuses ou à quelques vieilles femmes. Et pourtant, il s'agit là d'une prière vieille de plusieurs siècles, qu'il vaut la peine de considérer de plus près. En étudier les origines et en suivre le développement pourra, je pense, faire tomber certains préjugés et comprendre sa vraie nature.

Naissance de l'*Ave Maria*

Sous sa forme actuelle, cette prière est le fruit d'un lent processus au cours des siècles, même si les paroles de l'Ange à Marie et celles d'Elisabeth sont très tôt, évidemment, entrées dans la liturgie.

* Centre Sèvres, Paris. A publié dans *Christus* « L'obéissance dans l'Eglise » (n° 7, juillet 1955), « *Castus* sur un mot ambigu » (n° 66, avril 1970), « La retraite, initiation à la prière » (n° 126, avril 1985)

Au IX^e siècle pénètre en Occident la traduction latine d'une hymne grecque fort célèbre, intitulée *Akathistos* et chantée chaque année en l'honneur de la Vierge qui avait délivré Constantinople assiégée. Composée de douze strophes, chacune précédée de deux versets en prose rappelant les événements de la vie cachée de la Vierge, elle était ponctuée par l'acclamation : « *Khairé, nymphè anympeuté* » (« Salut, épouse inépousée ») ; chaque strophe comprenait elle-même douze vers commençant par « *Khairé* » et invoquant Marie sous différents titres ; par exemple : « mère de l'étoile sans déclin », « soleil de joie mystique », etc. Ces cent quarante-quatre invocations sont déjà les premières litanies de la Vierge. Traduite en latin, l'hymne fit retentir vingt-quatre fois le refrain : « *Ave, sponsa insponsata* », et les cent quarante-quatre invocations commençant par « *Ave* ». Dès lors vont fleurir de nombreuses hymnes latines reprenant sans fin l'une ou l'autre traduction du mot grec « *Khairé* » : soit « *Ave* », soit « *Salve* », soit « *Gaude* ». C'est ainsi que naissent, au début du X^e siècle, les hymnes *Ave, maris stella* et *Ave, caeli janua* ; puis, au XI^e siècle, *Salve, Regina* et *Alma Redemptoris mater*. On ne compte plus les hymnes et séquences répétant sans fin cet *Ave* au cours des siècles suivants.

Dans le même temps se répand dans les monastères la coutume du *Psautier de la Vierge*. Pour celles et ceux qui ne savent ou ne peuvent chanter les cent cinquante psaumes de l'Écriture, il est proposé de dire cent cinquante fois l'*Ave Maria*, accompagné chaque fois d'une génuflexion et de la doxologie *Gloria Patri*, comme au terme des psaumes. A l'origine, cette prière se limite à la salutation angélique (d'où son nom traditionnel) : « *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* » C'est à la fin du XI^e siècle qu'on y ajoute la salutation d'Elisabeth : « *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui.* » Et c'est seulement au XIII^e siècle que le pape Urbain IV, si l'on en croit la tradition, ajouta à ces mots : « *Jesus Christus, Amen.* » Ce dernier mot (*Amen*) est significatif : pendant des siècles, c'est par lui que s'achève la « salutation angélique ». Ce sera seulement dans la seconde moitié du XVI^e siècle qu'on joindra à la louange de Marie la supplication : « *Sancta Maria, ora pro nobis peccatoribus.* »

Naissance du Rosaire

Un texte que l'on date de 1243 et appelé *Psalterium beatae Mariae* dit expressément que ce titre désigne la récitation de trois cinquantaines d'*Ave Maria*. Et il précise : « Nombre de femmes et de jeunes

filles font cela cent cinquante fois et ajoutent : " *Gloria Patri* " après chaque salutation ; elles disent qu'ainsi elles chantent le psautier de la bienheureuse Marie, puisque le nombre est le même que celui des psaumes. » Mais cette répétition de la même prière un si grand nombre de fois, ne risque-t-elle pas d'engendrer monotonie et automatisme ? C'est pourquoi, afin d'intérioriser et concrétiser cette prière, on va créer des *clausulae*, des formules qui viennent s'ajouter au mot *Jesus*. Il s'agit, tout en priant la Vierge, de se tourner vers son Fils en évoquant ce qu'il a vécu et ce qu'il a dit. Ainsi, aux environs de 1300, des cisterciennes prient en terminant chaque *Ave* par : « *Jesus... a Magis adoratus..., a diabolo temptatus..., qui pedes discipulorum lavit* », etc. C'est déjà la première esquisse des « mystères » du Rosaire.

En ce domaine, capitale sera l'initiative d'un chartreux de Trèves : Dominique de Prusse. Vers 1420, en vue d'intérioriser le « rosaire », c'est-à-dire la récitation de cinquante *Ave*, il rédige cinquante *clausulae*, reliant chaque *Ave* à un épisode de la vie du Christ — phrases d'une ou deux lignes qui, comme chez les cisterciennes du siècle précédent, sont rattachées au nom de Jésus ; par exemple : « *Jesus, quem Angelo nuntiante de Spiritu Sancto concepisti* » (« Jésus, que tu as conçu du Saint-Esprit à l'annonce de l'Ange »). Quatorze *clausulae* évoquent l'enfance de Jésus : sept sa vie publique ; vingt-et-une la Passion (dont douze le Christ en croix) ; huit enfin pour ce qui correspond à nos « mystères glorieux ». Mais ces formules sont seulement des propositions. En effet, Dominique ajoute à sa liste une remarque fondamentale : « Il ne faut pas s'arrêter aux mots ici ou là concernant ce rosaire. Chacun, selon la grâce ou la dévotion que lui accorde le Seigneur, peut prolonger cette matière, l'abrégier ou l'améliorer, comme un grand nombre l'ont fait ; chacun peut ainsi évoquer la vie même du Seigneur par des mots comme ainsi ou autrement, selon la grâce, les forces et le temps dont il dispose. » La multiplication des chartreuses, entre 1300 et 1500, va favoriser la diffusion de ces *clausulae* dans la récitation du rosaire.

A la fin du XV^e siècle, les dominicains, à la suite de l'un des leurs, le Breton Alain de La Roche, vont fonder nombre de confréries du Rosaire. C'est ainsi que, vers 1470, le prieur des dominicains de Cologne précise, pour la confrérie du lieu, la manière de prier le *Psautier de la Vierge*. Il répartit les quinze méditations en trois séries : en l'honneur de l'Incarnation et de l'enfance de Jésus, de sa Passion, de sa glorification. Il est intéressant de voir que, presque en même temps, la confrérie de Vérone, en Italie, comporte dans ses statuts

l'énumération de quinze *misteri* : *gaudioso, doloroso, glorioso*. Bien que cette manière de répartir les dizaines ne soit pas encore généralisée, nous voyons ainsi naître, à l'orée du XVI^e siècle, le Rosaire tel que nous le connaissons.

Rosaire et chapelet

Nous rencontrons dans les écrits du Moyen Âge de nombreuses allusions aux couronnes de roses, petits « chapels » ou « chapelets » dont jeunes gens et jeunes filles ornent leur tête lors des fêtes profanes ou religieuses. Plusieurs légendes ont voulu justifier l'emploi de ce mot pour désigner les cinquante ou les cent cinquante *Ave* dits en l'honneur de la Vierge. La plus connue est jointe aux écrits de Dominique de Prusse. Un homme tressait chaque jour une couronne de fleurs qu'il déposait sur le front d'une statue de la Vierge. Un moine lui conseilla de dire cinquante *Ave* : cet hommage plairait autant à la Vierge qu'une couronne de fleurs. Voyageant à travers une forêt, il s'arrête pour dire ses cinquante *Ave* : un brigand surgit pour le voler et le tuer, mais il voit alors « une dame très belle tenant en mains une de ces bandelettes qui servent à faire des couronnes. A chaque *Ave* que le moine récitait, elle cueillait sur ses lèvres une rose qu'elle attachait à la bandelette. Quand la couronne de cinquante roses fut finie, elle se la mit sur la tête et disparut ». Et Dominique conclut : « La divulgation de ce miracle fut à l'origine de ce Rosaire que les pieux dévots serviteurs de Marie commencèrent dès lors à réciter. »

Un lien entre Marie et la rose sera vite généralisé. Entre le XII^e et le XV^e siècle, hymnes, séquences et poèmes en l'honneur de la Vierge multiplient les qualificatifs joints à ce mot : « *rosa dulcis* », « *rosa gloriosa* », « *rosa speciosa* », etc. Au début du XIV^e siècle, Engelbert d'Admont, fidèle au *Psautier de la Vierge*, compose un poème de cent cinquante strophes de six vers commençant chacune par : « *Ave, rosa...* »

Très tôt se posa le problème de compter les cinquante ou cent cinquante *Ave*. C'est au début du XIII^e siècle, semble-t-il, que se répandit l'usage de recourir à ce que nous appelons aujourd'hui le « chapelet ». S'inspirant sans doute des grains d'ambre utilisés par les musulmans pour leurs prières, on se servit de « compte-prières » d'abord pour la récitation du *Pater*, puis, tout naturellement, pour le « Rosaire » de cinquante *Ave* et le *Psautier de la Vierge* de cent cinquante.

te *Ave*. Et nombre de religieux prirent l'habitude de le porter suspendu à leur ceinture.

Aujourd'hui

Les réticences dont le chapelet est aujourd'hui l'objet viennent souvent de sa caricature : la récitation mécanique de mots auxquels on prête peu attention. Il reste que la récitation d'une dizaine de chapelet est une prière toute simple, la prière de qui ne se lasse pas de répéter la louange de Marie et de la supplier humblement. Elle est à la portée de tous, dans la joie ou la détresse.

Le point le plus important est sans doute de bien saisir le lien intime de cette forme de prière avec la contemplation de la personne du Christ. Dans son exhortation apostolique *Marialis cultus* (1974), le pape Paul VI soulignait le fait que, grâce en particulier aux recherches des historiens, « la nature évangélique du Rosaire a mieux été mise en lumière : il tire de l'Évangile l'énoncé des mystères et ses principales formules (...) Le Rosaire considère successivement et dans l'ordre les principaux événements salvifiques de la Rédemption qui se sont accomplis dans le Christ (...) Prière évangélique centrée sur le mystère de l'Incarnation rédemptrice, le Rosaire a donc une orientation nettement christologique (...) La répétition de l'*Ave Maria* constitue la trame sur laquelle se développe la contemplation des mystères ».

Le second aspect, capital, de cette prière, toujours selon le pape, est la *contemplation*. Aussi ajoute-t-il : « On a également ressenti la nécessité de redire l'importance d'un autre élément essentiel du Rosaire : la contemplation. Sans elle, le Rosaire est un corps sans âme, et sa récitation court le danger de devenir la répétition mécanique de formules et d'agir à l'encontre de l'avertissement de Jésus : " Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens " (...) Par nature, la récitation du Rosaire exige qu'elle se déroule en une prière calme et avec une lenteur quasi méditative, afin que celui qui prie s'arrête plus facilement aux mystères de la vie du Christ » (44-46).

Pour qu'il y ait vraie contemplation, Paul VI rappelle l'ancienne habitude « de faire suivre le nom de Jésus, dans chaque *Ave Maria*, de la mention du mystère énoncé ». Autant dire qu'il serait bon de revenir, sous une forme ou sous une autre, à la tradition des *clausulae* d'autrefois. C'est d'ailleurs, apprend-on, ce qui se pratiquait en Alsace où, pour chaque mystère, on faisait suivre le nom de Jésus de courtes formules : « Jésus, que tu as conçu du Saint Esprit..., que tu as porté à

Elisabeth..., que tu as enfanté à Bethléem..., que tu as présenté au Temple..., que tu as retrouvé au Temple..., qui a sué du sang pour nous..., qui a été flagellé pour nous..., qui a été couronné d'épines pour nous..., qui a porté sa croix pour nous..., qui a été crucifié pour nous..., qui est ressuscité des morts..., qui est monté au ciel..., qui a envoyé l'Esprit Saint..., qui t'a fait monter au ciel..., qui t'a couronnée au ciel. » Dans le même esprit et pour aller plus loin, le père dominicain Joseph Eyquem proposa, dans son livre *Aujourd'hui le Rosaire* (Cerf, 1977), de courtes « clausules » différentes pour *chaque Ave Maria*, permettant de méditer dix aspects du même mystère.

Il y a maintenant vingt-cinq ans que le pape nous proposait cette manière de comprendre et de vivre le chapelet, afin de surmonter les préjugés et d'éviter les récitation mécaniques. Cette prière, née d'une piété authentique, n'aura de sens et ne nourrira notre foi que si elle est vraiment prière contemplative, prière qui, par Marie, nous met en présence des mystères et de la personne du Christ. Elle nous rend attentifs, en effet, à ce que Marie a elle-même vécu au quotidien avec Jésus, à ce qu'elle a pu ressentir dans son cœur et dans son esprit. Cette communion à ses sentiments nous introduit à la contemplation de la suite des mystères joyeux, douloureux et glorieux, et cela un peu à la manière des répétitions que proposent les Exercices spirituels ou de la prière du cœur chère à l'Orient. C'est d'ailleurs ce que retrouvent aujourd'hui bien des chrétiens¹. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'une telle manière de prier trouve aujourd'hui son expression ecclésiale dans deux réalisations du XX^e siècle : le pèlerinage du Rosaire à Lourdes et les équipes du rosaire (onze mille équipes en France), où, milieux et générations mêlés, le peuple chrétien se laisse introduire par celle qui a cru dans une forme de communion des saints reliant le ciel et la terre.

1. Cf « Marie, un regard de foi », *Croire aujourd'hui*, n° 61, 15 décembre 1998. On trouvera dans ce numéro un dossier très vivant sur l'actualité de Marie, « femme accessible, simple, à la portée de tout le monde ».

La liturgie, règle de la prière mariale

Damien SICARD*

Le cantique de Marie que nous rapporte l'évangile de Luc est le plus long texte que les écrits du Nouveau Testament attribuent à Marie de Nazareth. Il est présenté comme la réponse de l'humble servante — sur laquelle Dieu, son Sauveur, a posé son regard — à la béatitude d'Elisabeth accueillant la salutation de sa jeune parente : « Bienheureuse celle qui a cru » (1,45-55). Ce chant d'action de grâces, tout pétri de la langue de l'Ancien Testament et plus spécialement du cantique d'Anne (1 S 2,1-10), met sur les lèvres de Marie la phrase où la liturgie des chrétiens a puisé pour être à son école : « Désormais, toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. »

L'évangile de Luc nous invite à écouter Marie prier. Nous disions au groupe des Dombes : « Elle dit d'abord quelque chose qui la concerne, mais dans une louange et une action de grâce qui la décentrent d'elle-même, parce que ce qui lui arrive est pour le monde, et

* Membre du groupe des Dombes, expert au service de la Conférence des évêques de France. A préfacé le *Commentaire de l'Eglise comprise comme communion : lettre de la Congrégation pour la doctrine de la foi* (Cerf, 1993)

aura valeur de génération en génération. C'est pourquoi elle proclame que toutes les générations la diront bienheureuse. Là se trouve fondée la louange émerveillée de Dieu que l'Eglise de tous les temps est invitée à chanter pour le don reçu par Marie. » Ecouter Marie prier, c'est communier à ce regard émerveillé qu'elle porte sur Celui auquel elle parle, qu'elle contemple et qui occupe tout l'espace de sa louange. Dans la communion des saints, nous entrons sur les traces et comme à l'école de Marie dans sa prière. Nous pourrions désigner cette démarche comme étant la prière mariale qui a pour norme et référence la liturgie de l'Eglise. Au groupe des Dombes, nous disions encore : « Cette communion des saints se vit dans la liturgie qui transcende espace et temps et unit la célébration de la communauté terrestre à la louange éternelle de la communauté céleste »¹.

Du Magnificat à l'époque contemporaine

Il faudrait pouvoir montrer que, dans ses vingt siècles d'histoire, la liturgie a vu apparaître des fêtes mariales et des célébrations en l'honneur de la Vierge Marie. Des spécialistes qualifiés de la liturgie ont fait ce travail historique et critique² que les manuels usuels résument³.

Le culte de Marie est né en dépendance des fêtes de la Nativité du Christ. Il a toujours particulièrement marqué les liturgies de l'Avent et de Noël qui célèbrent l'union de Marie à Celui qu'elle va mettre au monde. Si la fête de Marie *Theotokos* (Mère de Dieu) est célébrée à Jérusalem, le 15 août, dès 420, et si la définition de Marie comme Mère de Dieu au concile d'Ephèse, en 431, ne lui est pas étrangère, la « première fête mariale de la liturgie romaine », au VII^e siècle, sera celle du 1^{er} janvier, pour l'octave de Noël. Des quatre fêtes de Notre Dame connues au VIII^e siècle, deux sont en réalité des fêtes du Seigneur : la Présentation-Rencontre du Seigneur au Temple (2 février) et l'Annonciation du Seigneur (25 mars). Les deux autres

1. *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints* (161 et 192), Bayard-Centurion, 1999

2. Cf B Botte, en particulier « La première fête mariale de la liturgie romaine » (*Ephemerides liturgicae*, XLVII, 1933, pp 425-430), B Capelle, dans H. du Manoir, *Maria* (Beauchesne, 1949) et *Travaux liturgiques* (t. 3, Mont-César, 1967), A Chavasse, « Les quatre fêtes de la Vierge », *Le sacramentaire gélasien* (Desclée, 1958, pp 375-402)

3. P Jounel, *Eglise en prière* (t. 4, Desclée, 1983, pp 146-166) et *Dans vos assemblées* (Desclée, 1989, pp 121-123) Voir aussi le n° 38 de *La Maison-Dieu* « La Vierge Marie dans la prière de l'Eglise » (1954)

— celles de l'Assomption-Dormition (15 août) et de la Nativité de Marie (8 septembre) — venaient de Jérusalem, respectivement de l'église consacrée à la Dormition de Marie près de Gethsémani et de la basilique proche de la piscine probatique où se perpétuait, depuis le V^e siècle, le souvenir de la naissance de Marie près du Temple.

Le Moyen Âge vit se généraliser, à partir de l'église Sainte-Marie-la-Neuve (543) et du récit du Protévangile de Jacques, la fête orientale — introduite au XIV^e siècle en Occident — de la Présentation de Marie au Temple (21 novembre). C'est aussi des églises byzantines que vint, en Occident, la fête de la Conception de Marie qui apparaît au XII^e siècle mais ne fut rendue obligatoire qu'en 1708 par le pape Clément XI, et dont la liturgie définitive ne fut promulguée qu'en 1863. Deux autres fêtes mariales, liées à l'évangile de Luc (la Visitation) ou à la présence de Marie au pied de la Croix dans l'évangile de Jean (la Compassion de Marie), se répandent entre le XII^e et le XV^e siècles. D'autres fêtes s'instaurent, liées à la Dédicace de la première église occidentale consacrée à Marie après le concile d'Ephèse (5 août : Sainte-Marie-Majeure) ou, à l'époque moderne, tantôt à des familles religieuses (Rosaire, Notre-Dame du Mont-Carmel, Notre-Dame de la Merci), tantôt à des courants de piété (Cœur Immaculé, Marie-Reine, apparitions).

Les générations qui nous rattachent à celle de la Vierge du Magnificat n'ont pas seulement proclamé Marie « bienheureuse » en célébrant des fêtes liturgiques. Des inscriptions, prières, antiennes, ont été composées, depuis le papyrus du III^e siècle qui nous rapporte le *Sub tuum praesidium* jusqu'aux antiennes de l'*Alma Redemptoris Mater*, de l'*Ave regina caelorum*, du *Regina caeli* ou du *Salve Regina*, composées entre le XI^e et le XII^e siècles, et des hymnes *Ave Maris stella*, *O quam glorifica*, *Stabat mater*, adoptées entre le VIII^e et le XIV^e siècles. La forme définitive de la plus connue des prières à Marie, l'*Ave Maria*, n'apparaît qu'en 1568 dans le bréviaire de saint Pie V.

Vatican II et la prière mariale

Même une évocation aussi sommaire fait pressentir que des risques d'inflation pouvaient apparaître. Nous en avons parlé dans notre document du groupe des Dombes (88-101). Le concile Vatican II publia, le 21 novembre 1964, la Constitution dogmatique sur l'Eglise, caractérisée par son christocentrisme et son ouverture à l'importance de la collégialité. Le chapitre VIII (« La bienheureuse

Vierge Marie Mère de Dieu dans le mystère du Christ et de l'Eglise ») constitue un document majeur et normatif de notre Eglise. Dans son discours de clôture de la troisième session du Concile, le pape Paul VI pouvait dire :

« Avec la promulgation — aujourd'hui — de la constitution qui a, comme sommet et couronnement, tout un chapitre dédié à la Vierge, nous pouvons à juste titre affirmer que la présente session se conclut par un hymne incomparable de louange en l'honneur de Marie. C'est en effet la première fois, et le dire nous remplit d'une profonde émotion, qu'un concile œcuménique présente une synthèse si vaste de la doctrine catholique sur la place que Marie très sainte occupe dans le mystère du Christ et de l'Eglise. »

La constitution dogmatique sur l'Eglise consacrait une partie de ce chapitre (66-67) au « culte de la bienheureuse Vierge dans l'Eglise », y commentant entre autres le « Toutes les générations me proclameront bienheureuse », dont nous parlons ici. Le pape, dans ce même discours du 21 novembre 1964, disait :

« Par-dessus tout, nous désirons qu'on fasse clairement ressortir comment Marie, humble servante du Seigneur, est tout entière ordonnée à Dieu et au Christ, notre unique Médiateur et Rédempteur. Nous désirons également que soient bien montrés la vraie nature et les buts du culte marial dans l'Eglise, spécialement là où se trouvent de nombreux frères séparés, de façon que tous ceux qui ne font pas partie de la communauté catholique comprennent que la dévotion à Marie, loin d'être une fin en elle-même, est au contraire un moyen essentiellement destiné à orienter les âmes vers le Christ et ainsi à les unir au Père, dans l'amour de l'Esprit Saint »⁴.

La constitution conciliaire sur la sainte Liturgie, du 4 décembre 1963, avait déclaré : « Les " pieux exercices " du peuple chrétien (...) »

4. *Documentation catholique*, n° 1437, 6 décembre 1964, col. 1543 et 1545. Il est intéressant de remarquer que la distinction entre la fin et les moyens dont parlait Paul VI était la même qu'avait utilisée Mgr Pangrazio au Concile pour proposer l'amendement voté par les Pères sur la « hiérarchie des vérités ». « Il y a des vérités qui relèvent de l'ordre de la fin, par exemple le mystère de la très sainte Trinité, l'Incarnation du Verbe et la Rédemption, l'amour et la grâce de Dieu envers l'homme pécheur, la vie éternelle dans le règne de Dieu, etc. D'autres vérités relèvent de l'ordre des moyens de salut, comme par exemple le septénaire sacramentel, la structure hiérarchique de l'Eglise, la succession apostolique, etc. Il s'agit là de moyens qui ont été donnés par le Christ à l'Eglise pour son pèlerinage d'ici-bas, et qui disparaîtront avec lui. Les différences doctrinales entre chrétiens concernent moins les vérités primordiales, de l'ordre de la fin, que ces dernières, relevant de l'ordre des moyens et sans doute subordonnées aux premières. On peut dire que l'unité des chrétiens consiste dans la foi et l'adhésion aux vérités relevant de l'ordre de la fin » (Cardinal Jaeger, *Le Décret de Vatican II sur l'œcuménisme*, Casterman, 1965, pp. 99-100). Le groupe des Dombes s'est appuyé sur l'affirmation du n° 11 de ce décret, entre autres aux n° 204 et 242.

doivent être réglés en tenant compte des temps liturgiques et de façon à s'harmoniser avec la liturgie, à en découler d'une certaine manière et à y introduire le peuple, parce que, de sa nature, elle leur est de loin supérieure. » Et, appliquant cela au culte rendu à la mère de Jésus, il était précisé : « En célébrant le culte annuel des mystères du Christ, la sainte Eglise vénère avec un particulier amour la bienheureuse Marie, mère de Dieu qui est unie à son Fils dans l'œuvre salutaire par un lien indissoluble ; en Marie, l'Eglise admire et exalte le fruit le plus excellent de la Rédemption et, comme dans une image très pure, elle contemple avec joie ce qu'elle-même désire et espère être tout entière » (13 et 103).

Paul VI et Jean-Paul II n'ont pas voulu faire autre chose, en parlant de la prière mariale régulée par la liturgie de l'Eglise, que de commenter et appliquer en cette fin de siècle ce que Vatican II avait solennellement promulgué.

Le culte marial aujourd'hui

Dix ans après les constitutions conciliaires sur la liturgie et sur l'Eglise, Paul VI publia, le 2 février 1974, une exhortation apostolique, *Marialis cultus*, « pour le bon ordonnancement et le développement du culte envers la bienheureuse Vierge Marie »⁵. Dès l'introduction de ce document, le pape déclarait :

« Le développement, que nous souhaitons, de la dévotion envers la Vierge Marie, dévotion qui (...) s'insère au centre du culte unique appelé à bon droit *chrétien* — car c'est du Christ qu'il tire son origine et son efficacité, c'est dans le Christ qu'il trouve sa pleine expression et c'est par le Christ que, dans l'Esprit, il conduit au Père —, est un des éléments qui qualifient la piété authentique de l'Eglise (...) Ainsi, notre époque, fidèlement à l'écoute de la tradition et attentive aux progrès de la théologie et des sciences, apportera sa contribution à la louange de Celle que, selon les paroles prophétiques, toutes les générations proclameront bienheureuse (cf. *Lc* 1,48). »

Après avoir montré comment, par ses livres liturgiques réformés, l'Eglise, durant la décennie écoulée, avait voulu centrer le culte de la Vierge sur sa vraie place de culte rendu « au Père, par le Fils, dans l'Esprit », Paul VI va souligner les quatre orientations conciliaires — « biblique, liturgique, œcuménique, anthropologique — qu'il

5. *Documentation catholique*, n° 1651, 7 avril 1974, pp. 301-319.

convient d'avoir présentes à l'esprit dans la révision et la création d'exercices et de pratiques de piété, afin de rendre plus vivant et plus intelligible le lien qui nous unit à la mère du Christ et notre Mère dans la communion des saints » (25 et 29). Le n° 31 est tout entier consacré à l'orientation liturgique de toute piété mariale. La célébration du culte rendu à la Vierge Marie « exige, de la part des responsables des communautés locales, effort, tact pastoral et persévérance, et, de la part des fidèles, une promptitude à accueillir des orientations et des propositions qui, émanant de la véritable nature du culte chrétien, demandent parfois le changement de coutumes très anciennes dans lesquelles la nature de la liturgie s'était quelque peu obscurcie ». *Marialis cultus* paraissait après les éditions du Missel romain et du Lectionnaire de 1970, révisées à la demande de la constitution de Vatican II.

L'encyclique *Redemptoris Mater*, que publia Jean-Paul II le 25 mars 1987, voulut nous faire entrer davantage dans l'Avent du troisième millénaire en nous parlant du rôle de la « bienheureuse Vierge Marie dans la vie de l'Eglise en marche ». Dans ce but, il retint comme fil conducteur une phrase de la constitution dogmatique de Vatican II sur l'Eglise (58), qu'il présentait ainsi dès le n° 2 de son encyclique : « Soutenue par la présence du Christ (cf. Mt 28,20), l'Eglise marche au cours du temps vers la consommation des siècles et va à la rencontre du Seigneur qui vient ; mais sur ce chemin — et je tiens à le faire remarquer d'emblée —, elle progresse en suivant l'*itinéraire* accompli par la Vierge Marie qui " avança dans son pèlerinage de foi, gardant fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la Croix " »⁶. C'est dans ce cheminement de foi, dans ce pèlerinage ecclésial, que Marie est présente et que l'encyclique va présenter « le Magnificat de l'Eglise en marche » (35-37). Dans sa liturgie, l'Eglise de toutes les générations proclame Marie bienheureuse parce qu'« en puisant dans le cœur de Marie, dans la profondeur de sa foi exprimée par les paroles du Magnificat, l'Eglise prend toujours mieux conscience de ceci : on ne peut séparer la vérité sur Dieu qui sauve, sur Dieu qui est source de tout don, de la manifestation de son amour préférentiel pour les pauvres et les humbles ».

6. L'encyclique, qui reprend ces mots de Vatican II aux n° 17 et 18, les rapproche, au n° 25, de l'expression par laquelle saint Augustin termine le n° 51 du livre XVIII de *La Cité de Dieu* : « Désormais, jusqu'à la fin des temps, entre les persécutions du monde et les consolations de Dieu, l'Eglise poursuit son pèlerinage. »

A la même époque, Jean-Paul II approuvait et ordonnait de publier un *Recueil de messes en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie*⁷. Le décret officiel de publication le présentait « comme un appendice du Missel romain ».

Les messes en l'honneur de la Vierge Marie

Il peut paraître étrange, après deux siècles plutôt menacés d'inflation mariale, nous le disions, de voir la Congrégation pour le Culte divin nous fournir une telle richesse de textes. Cet a priori ne résiste pas à la lecture des Préliminaires du *Missel*, des introductions de chacune de ces quarante-six messes et de leur contenu⁸. Déjà, une étude approfondie sur le Missel de 1970 avait été réalisée⁹. Variété, créativité, souci doctrinal, évangélique et missionnaire caractérisent ce Recueil, et il semble important de s'arrêter sur ses Préliminaires.

Ils situent remarquablement, en effet, « la Vierge Marie dans la célébration du mystère du Christ » et les messes en son honneur comme une célébration de l'action de Dieu pour le salut des hommes. Il est rappelé que « la liturgie est l'exercice de la fonction sacerdotale de Jésus Christ » et que sa présence pour l'œuvre du salut du monde est au cœur de la démarche de tous ceux qui, comme Marie, bénissent et magnifient Dieu le Père, écoutent la Parole de Dieu et la méditent dans leur cœur, souhaitent participer au mystère pascal du Christ et implorent, avec Marie au cénacle et les apôtres, le don du Saint-Esprit, avancent avec confiance dans le pèlerinage de la foi à la rencontre du Christ. Le texte souligne : « Dans sa liturgie, l'Eglise invite les fidèles à imiter la Vierge Marie avant tout pour sa foi et son obéissance, à adhérer avec amour au projet de salut de Dieu », et il ajoute : « Dans la célébration des messes en l'honneur de la Vierge Marie, les prêtres et tous ceux qui ont une charge pastorale auront soin avant tout de faire comprendre aux fidèles que le sacrifice eucharistique est le mémorial de la mort et de la résurrection du Christ, et de les inviter à y participer pleinement et activement » (13, 16 et 18).

Destiné « aux sanctuaires marials » et « aux communautés ecclésiales qui souhaitent célébrer la messe en l'honneur de la Vierge Marie

7. Edition latine, 15 août 1986, édition francophone, 25 mars 1988, parue chez Desclée

8. Une bonne étude de ce recueil a paru sous la plume de Jean Laurenceau, « Quarante-six messes en l'honneur de la Vierge Marie », *La Maison-Dieu*, n° 175, 1988, pp 79-96

9. Dom Bernard Billet, « La place de la bienheureuse Vierge Marie dans le Missel romain de Paul VI » (*Etudes mariales*, 1982, pp 23-56)

le samedi », « ce Recueil est disposé selon l'ordre de l'année liturgique » (21 et 24). Le n° 28 fait remarquer que « l'usage correct de ce Recueil requiert avant tout, de la part du célébrant, le respect des temps de l'année liturgique ». Le n° 35 souligne que la coutume de consacrer le samedi à Marie vient de la fin du VIII^e siècle, mais le n° 36 ajoute que cette mémoire « est célébrée dans beaucoup de communautés ecclésiales comme une sorte d'introduction au dimanche, jour du Seigneur (...) ; ces communautés contemplent et vénèrent la Vierge Marie qui, " le jour du grand sabbat ", alors que le Christ gisait au tombeau, forte uniquement de sa foi et de son espérance, seule parmi tous les disciples, attendait en veillant la résurrection du Seigneur ».

Les Préliminaires, avant de consacrer leur dernier chapitre à la Parole de Dieu et aux critères de choix des 99 lectures bibliques proposées (sans compter les psaumes et les cantiques bibliques), invitent à se mettre à l'école de « Marie, modèle de l'Eglise à l'écoute de la parole de Dieu » et insistent sur un principe important : « Les prêtres et les fidèles se rappelleront que la piété authentique envers la Vierge Marie ne requiert pas la multiplication des célébrations eucharistiques en son honneur, mais qu'en celles-ci tout — lectures, chants, homélies, prière universelle, offrande du sacrifice — se déroule correctement, avec soin et un sens liturgique vivant » (37).

C'était reprendre l'exhortation *Marialis cultus* de Paul VI : « La liturgie, par sa valeur cultuelle éminente, constitue une règle d'or pour la piété chrétienne » (23), et donc pour la prière mariale. Ce sera notre conclusion, non sans avoir souligné la qualité liturgique, historique et théologique de l'introduction de chacune des messes présentées dans le Recueil, et des préfaces propres que chacune offre en puisant dans le trésor des antiques sacramentaires ou les apports du renouveau liturgique ou théologique¹⁰. « Toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. » Marie nous entraîne dans le Magnificat de l'Eglise en marche.

10. Notre étude liturgique n'a pas analysé en détail le chapitre 8 de *Lumen Gentium* qui en est le substrat. Nous avons apprécié, dans le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, ce qui était dit sur le « culte de la Sainte Vierge » (971-975) et, dans le « Guide de lecture » qui termine la dernière édition française, « Marie dans le dessein de Dieu » (1998, pp. 784-786).

Le chemin d'Eve à Marie

D'après Edith Stein

Sophie BINGGELI*

« **S**eules quelques brèves paroles de la très sainte Vierge nous sont rapportées dans l'Evangile. Mais ces quelques paroles sont comme de lourds grains d'or pur. Lorsqu'ils fondent dans la fournaise de la contemplation amoureuse, ils suffisent amplement à envelopper toute notre vie d'un lumineux reflet d'or » (W XI, 140)¹.

Ces quelques paroles sur Marie que nous rapportent les Evangiles, Edith Stein n'a cessé de les approfondir et de les méditer. Elles viennent éclairer de façon essentielle son discours sur la femme, qui est une grande enquête sur sa spécificité (nature de la femme, essence de la femme, espèce « femme ») et sur sa vocation (finalité)². Face à ce

* Germaniste, elle prépare un doctorat sur Edith Stein à l'Université des Lumières, Lyon II. A édité (avec V Aucante) et traduit *Le secret de la Croix* d'E. Stein (Cerf-Parole et silence, 1998)

1 Toutes les citations de cet article, traduites par Sophie Binggeli elle-même, sont extraites des volumes I, II, V, XI et XII des *Edith Stein Werke* (W). Le volume XI a récemment fait l'objet d'une traduction, par Cécile et Jacqueline Rastoin, sous le titre *Source cachée. Œuvres spirituelles* (Ad Solem/Cerf, 1998). D'autres citations sont extraites du *Secret de la Croix* (S) (NDLR).

2. Nous en avons exposé les lignes principales dans une conférence publiée dans le collectif *Edith Stein la quête de vérité* (Parole et silence, 1999, pp 101-113)

que l'on pourrait qualifier de vide théologique par rapport à une réflexion sur la femme — l'enseignement des Pères de l'Eglise et des docteurs du Moyen Age étant pratiquement la seule référence en la matière —, Edith Stein fait œuvre de pionnière en opérant un retour aux sources bibliques. Elle relit « les vocations de l'homme et de la femme avec le sûr instinct d'une fille d'Israël », note Cécile Rastoin dans une étude intéressante³. Elle se découvre dans une proximité radicale avec Marie et Jésus, du fait de son appartenance au peuple juif. On peut lui appliquer les paroles que prononce la reine Esther à propos de Marie dans un très beau dialogue composé par Edith Stein⁴ : « Je suis de son peuple, de son sang. »

Combien Edith Stein a vécu intensément cette parenté avec Marie et Jésus, les notes personnelles de sa retraite de préparation aux vœux perpétuels et la façon familière dont elle s'adresse à eux par le pronom personnel « Tu » en témoignent⁵. A l'école du Carmel, ordre dont les origines remontent au prophète Elie et qui a reçu de Marie son sceau original, elle a pu laisser « fondre », selon son expression, pendant les longues heures d'oraison silencieuse, les trésors de l'Ecriture Sainte. Elle a cherché les fondements dogmatiques d'une piété mariale largement répandue, dont « la poésie des chants et des méditations, la symbolique des couleurs et des bannières » ne charmaient plus que quelques « âmes enfantines ». A son avis, « seule la force du mystère pleinement déployée » est capable d'emporter l'adhésion de fond des chrétiens.

Nous voudrions examiner le chemin qui conduit la femme d'Eve à Marie à partir de la complémentarité entre l'homme et la femme telle qu'Edith Stein la comprend en interprétant l'Ecriture :

« Dieu a créé l'homme (*Mensch*) homme et femme. Dans l'œuvre de la rédemption à nouveau, nous voyons la nouvelle Eve aux côtés du nouvel Adam comme co-rédemptrice⁶. L'image de l'humanité parfaite est présentée aux yeux de l'humanité pécheresse dans une double configuration : le *Christ* et *Marie*. Ce fait me paraît être la preuve la plus forte selon laquelle la différence des sexes n'est pas une déficience de la nature qui pourrait et devrait être surmontée, mais qu'elle a une signification positive et une signification pour l'éternité » (W V, 220-221).

3. *Edith Stein et le mystère d'Israël* (Ad Solem, 1998, pp. 49-50).

4. Il s'agit d'un dialogue (qui appartient au genre littéraire du théâtre au Carmel) mettant en scène la reine Esther de l'Ancien Testament et la mère prieure du Carmel (Echt).

5. Ces notes inédites ont paru pour la première fois dans *Le secret de la Croix*, pp. 62-75.

6. La théologie a aujourd'hui renoncé à ce terme. Elle réserve le nom de rédempteur au Christ, l'unique médiateur.

Notre étude procédera en deux temps : premièrement, la création de l'homme et de la femme, avec l'annonce de la mission confiée à la femme ; deuxièmement, l'accomplissement en Jésus et en Marie, et la nouveauté radicale qu'ils inaugurent. Nous concluons en évoquant la vocation de la femme dans l'Eglise.

AU COMMENCEMENT...

Comment ne soulignerions-nous pas en préambule la connaissance approfondie qu'a Edith Stein de l'Ecriture ? « *Toute l'Ecriture Sainte* », écrit-elle à propos de Jean de la Croix, « l'Ancien comme le Nouveau Testament, était son pain quotidien ». Cette intelligence des Ecritures n'est pas seulement le fruit d'un travail intellectuel solide. Elle provient surtout de la double actualisation existentielle qu'offrent la liturgie et l'eucharistie des grands événements formant « le drame du monde » : la chute et la rédemption, la victoire de la lumière sur toute ténèbre. L'interprétation d'Edith Stein est guidée par l'autorité de la Révélation :

« La parole de l'Ecriture ne s'occupe en général pas des nécessités et des possibilités d'essence⁷, mais elle relate des événements et donne des indications pratiques (...) Le récit de la création (...) ne demande pas : la différence sexuelle relève-t-elle de la nécessité ou du hasard ? Il dit : " Dieu créa l'homme à son image. Homme et femme il les créa. " Le fait de l'unité et le fait de la différence sont exprimés. Mais c'est une parole lapidaire qui exige une explication » (WV, 134-135).

Souvent éparpillés dans des textes divers et pas toujours détaillés, les commentaires d'Edith Stein font preuve d'une grande maîtrise exégétique. Avec sûreté, elle déchiffre le sens littéral et le sens spirituel des Ecritures.

A l'image de Dieu

La première mention de l'homme faite par l'Ecriture Sainte donne deux indications. D'une part, une triple tâche est assignée en commun à l'homme et la femme : « Etre image de Dieu, avoir une

7. Le travail de la philosophie (phénoménologie) est de « scruter les nécessités et les possibilités d'essence », c'est-à-dire les déterminations nécessaires permettant de dégager l'essence d'une réalité.

descendance et dominer la terre. » D'autre part, le fait de l'unité de la nature humaine et le fait de la différence sexuelle sont affirmés dès le début. Ainsi, le « mode masculin et le mode féminin représenteront l'archétype divin d'une façon différente ». L'homme et la femme apparaissent « comme des empreintes différentes de l'image divine ». Cette différence implique la complémentarité : « Seule la particularité masculine et féminine développée dans toute sa pureté produit la plus grande ressemblance avec Dieu et la plus forte pénétration de l'ensemble de la vie terrestre par la vie divine. »

Les premières lignes de l'Écriture sur la création de l'homme expriment le fait que l'homme et la femme partagent la même nature mais de façon différenciée. La différence sexuelle n'est pas une donnée contingente ou facultative, mais ontologique, inscrite dans la nature humaine et nécessaire à la réalisation de sa vocation d'être à l'image de Dieu. On peut supposer que la manière d'accomplir les deux autres tâches (avoir une descendance et dominer la terre) est également marquée par cette complémentarité et cette différence. Les peines différentes, spécifiques, qui touchent l'homme et la femme après la chute le confirment : enfantement douloureux pour la femme (le rapport à la descendance) et travail pénible pour l'homme (rapport à la terre). Pour tous deux, le bouleversement qui les atteint est « la conséquence du rapport changé avec Dieu ».

Une aide qui lui soit accordée

Le deuxième récit de la création de l'homme insiste davantage sur l'aspect de la complémentarité. Pour mieux cerner celle-ci, Edith Stein étudie les différents sens de l'expression hébraïque « *ezer kenegdo* » de Gn 2,18. Le sens tout à fait littéral serait « une aide comme lui en vis-à-vis ». On peut penser à l'image du miroir dans laquelle l'homme peut regarder sa propre nature. Tous deux, l'homme et la femme, se ressemblent, pas complètement pourtant, mais pour autant qu'ils se complètent l'un l'autre, comme les « deux mains », comme une « pièce jointe » (*Gegenstück*) ou un « pendant ». La femme est donnée à Adam comme compagne « capable d'une activité propre et complémentaire, conformément à son être, corps et âme ». Mais elle est bien davantage « son autre moitié dans laquelle il peut contempler sa propre image, se retrouver lui-même » (cf. Gn 2,23).

Le fondement de la nécessaire complémentarité est ontologique : l'être humain est à l'image de Dieu, parce qu'il est « un être spirituel et

personnel ». Or « le sens le plus élevé de l'être spirituel et personnel est l'amour mutuel et l'union en un dans l'amour d'une pluralité de personnes ». Dieu est Trinité et il est Amour : « L'amour ne peut pas être entre moins que deux. » Si toute la création est certes la demeure de Dieu, « ses délices sont d'être parmi les enfants des hommes, parce qu'ils sont capables de recevoir l'amour et de le donner ». N'est-ce pas dès lors ce caractère d'être spirituel et personnel qui fonde essentiellement le fait qu'il n'est « pas bon que l'un soit seul » ? demande Edith Stein.

« Les âmes humaines peuvent, de par leur [caractère] spirituel libre, s'ouvrir l'une à l'autre et s'accueillir l'une l'autre dans le don amoureux (...) Et si la force la plus grande du don correspond à l'être de la femme, alors elle ne donnera pas seulement plus dans l'union amoureuse, mais elle recevra aussi plus » (W II, 470).

Le don est une des deux dimensions essentielles de la relation — l'autre étant l'accueil. La maternité qui appartient en propre à la nature de la femme réalise d'une façon singulière ces deux dimensions. L'être de la femme manifeste donc avec force cette capacité d'ouverture intérieure et spirituelle à une autre personne.

Le combat fabuleux

« Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira à la tête et toi, tu la meurtriras au talon » (Gn 3,15). C'est à ce verset, ainsi qu'à celui où Eve est appelée « mère des vivants » (3,20), que se rattache la considération à laquelle avait droit en Israël la femme qui devenait mère, particulièrement celle qui avait des fils. « Mener le combat contre le mal et éduquer la descendance pour cela » appartient à la « vocation de la femme depuis la chute jusqu'à la fin du monde ». L'équilibre particulier des forces spirituelles de la nature féminine y contribue, en particulier son sens de la vie, avec sa « capacité d'intuition et d'adaptation face à l'être humain tout entier »⁸. Quelles sont les forces en présence dans ce « combat fabuleux » ? D'une part, la fidélité inébranlable de Dieu « à sa création, malgré toute l'infidélité des créatures », à laquelle répond la fidélité chancelante de l'homme, d'autre part, l'hostilité de Satan qui s'étend « à la femme et à sa descendance — Jésus et Marie » :

8. Edith Stein . *la quête de vérité*, p 107.

« C'est contre eux [Jésus et Marie] que se porte la jalousie de Lucifer, et, par suite, contre les hommes créés à leur image pour avoir part à leur vie. Les hommes seront atteints en étant livrés à la mort et à l'éloignement de Dieu. Mais le jugement de Dieu détermine Satan à ne pas être seulement dominé par le Fils de l'homme et sa Mère, mais à être anéanti par eux » (S 63).

La Croix donne paradoxalement la victoire définitive. Et pour l'homme, désormais, le combat spirituel passe par la « fidélité au Crucifié » :

« Réfléchis bien ! Le monde est en feu, le combat entre le Christ et l'Antéchrist bat son plein ouvertement. Si tu te décides pour le Christ, il peut t'en coûter la vie. Nous sommes entraînés dans ce combat » (W XI, 124).

« Le Satan cherche à nous mordre au talon, c'est-à-dire à nous rendre incapables de nous mettre en chemin à la suite de Jésus et de Marie. Mais nous sommes appelés à vaincre sous la conduite de Marie » (S 63).

AU SEUIL DE LA NOUVELLE ALLIANCE

A la charnière de l'histoire de l'humanité, et plus particulièrement de l'histoire de la femme, se dresse la femme en qui la maternité a trouvé sa transfiguration et en même temps — comme maternité corporelle — son dépassement. Le péché a introduit « une faille à travers la nature humaine » : les rapports harmonieux « des êtres humains à la terre, à la descendance et à l'autre » sont bouleversés. L'ordre de la rédemption rétablit en Marie et Jésus l'image de Dieu et instaure une relation nouvelle entre Dieu et les êtres humains.

Archétypes de l'humanité

Le Christ et Marie sont tous deux « les premiers parents véritables et les archétypes de l'humanité unie à Dieu », mais d'une façon essentiellement différente : lui comme Fils de Dieu, elle comme créature. « De toute éternité et par avance, ils furent considérés comme l'achèvement de la création. » Le Christ, Dieu et homme, est donné comme « l'archétype de l'être humain véritable », conformément au plan de Dieu, l'image selon laquelle tout être humain devrait être formé. A ses côtés se trouve Marie :

« Dieu t'a donné son Fils et t'a créée pour l'union la plus intime avec Lui. Quand son regard repose avec un plaisir intime sur le Fils aimé, Il t'embrasse dans le même regard, toi qui es son image fidèle, inséparable de Lui. Le *Logos* est entré dans l'union personnelle la plus grande avec toi et a versé en toi la plénitude de l'Esprit qui est la sienne. Tu es ainsi pleine de l'Esprit Saint et préparée par Lui à la maternité divine » (S 64).

La nouvelle création opérée en Marie a pour seul motif sa maternité. « Oui, ne faut-il pas voir le sens le plus profond de l'immaculée conception dans le fait que la mère devait être pure, sans aucune tache, elle à qui voulait ressembler comme un fils [celui qui est] le plus pur de corps et d'âme ? », demande Edith Stein. En Marie, l'image de Dieu est restaurée dans toute sa pureté. Elle est la plus belle œuvre de la création, car totalement relative à Dieu : « miroir clair, tout proche du trône du Très-Haut », où « la divinité se contemple avec amour », reflet lumineux et rayonnement de l'Esprit Saint dont elle est l'épouse immaculée. Marie est la « cellule primitive » de l'humanité enfantée de façon nouvelle et rachetée par le Christ, l'Eglise.

Vierges

A travers l'exemple vivant de la Vierge Mère et du Seigneur lui-même, le Nouveau Testament propose quelque chose de tout à fait neuf : l'idéal de la virginité. Au cœur de cette notion se trouve la réalité du lien personnel le plus étroit avec Dieu. Dans le cas du Christ, la virginité est constitutive de sa personne. Elle a sa source dans la vie même de la Trinité :

« [La virginité] vient des profondeurs de la vie divine et conduit de nouveau à elles. Le Père éternel a offert dans un amour sans retour tout son être au Fils. Le Fils s'offre de même au Père sans retour. A ce don total de personne à personne, la traversée de l'Homme-Dieu dans une vie temporelle ne pouvait rien changer. Il appartient au Père depuis toute éternité et ne pouvait se donner à aucun homme. Il pouvait seulement prendre, dans l'unité de sa personne humaine et divine, les hommes qui voulaient se donner à lui, comme membres de son corps mystique, pour les offrir au Père. Il est venu dans le monde pour cela. Telle est la fécondité de son éternelle virginité : pouvoir donner aux âmes la vie surnaturelle » (W XI, 136).

La virginité de l'être humain répond au mouvement de la vie trinitaire et à l'expansion de l'amour divin. Elle préside à la formation du

Corps mystique qui, comme elle, exige un don sans partage pour pouvoir recevoir la vie divine et la transmettre. L'exemple de Marie est éloquent : la première parole qui nous est rapportée d'elle dans l'Évangile est justement la confession de sa virginité. Celle-ci la rend « réceptive pour être recouverte de l'ombre fécondante du Saint-Esprit ». Elle la prépare à la proximité de Dieu : se garder corps et âme pour Dieu, afin d'« être prise avec son être tout entier dans l'agir divin ». En Marie, la virginité apparaît avec force comme quelque chose de librement choisi, respectant la dignité humaine. C'est pourquoi elle peut être un modèle pour tous les êtres humains, hommes et femmes :

« [Marie] a consacré tout son cœur et toutes les forces du corps, de l'âme et de l'esprit au service de Dieu dans un don sans partage (...) Elle a profondément scruté le mystère de la virginité dont son divin Fils dira plus tard : " Comprenez qui pourra " [Mt 19,12] » (W XI, 140).

Mère

Au début de la nouvelle Alliance se dresse « un couple humain différent du premier » : la mère et le fils. Si le sexe masculin tire son excellence de la rédemption opérée par le nouvel Adam, *fils* de l'homme, la noblesse du sexe féminin provient de la femme qui aida à fonder le nouveau royaume de Dieu : « Une femme fut la porte par laquelle Dieu trouva une entrée dans la race humaine. » De même que la tentation s'adressa d'abord à une femme, ainsi la nouvelle de grâce de la part de Dieu touche d'abord une femme : « Et, ici comme là, le oui de la bouche d'une femme décide du destin de toute l'humanité. »

Le fait que le Fils de Dieu choisisse la voie de la naissance indique peut-être que la maternité est le lien le plus pur et le plus élevé entre des êtres humains : « Est-il possible de concevoir le rapport de la mère de Dieu à son Fils autrement que comme une étreinte aimante de toute la force de son âme ? » La maternité de Marie est qualifiée d'« archétype de toute maternité ». L'enfant dans le sein de sa mère est dans un état de dépendance radicale, corps et âme, vis-à-vis de sa mère.

« [Ainsi] le Fils de Dieu qui voulait être un homme (*Mensch*) en tout excepté le péché, ne devait-il pas recevoir de l'amour de sa mère non seule-

ment la chair et le sang pour former son corps, mais aussi la nourriture de l'âme ? » (W II, 472).

Une autre relation, toute aussi importante, est incluse dans la maternité : la relation de la mère avec l'époux : « Plus elle a reçu en elle de l'être de l'époux, dans un don aimant, plus aussi, par son entremise, la particularité de l'enfant sera déterminée par celle du père. » Marie est la mère de celui dont la nourriture est de faire la volonté de son Père céleste. Elle-même dont l'être fut la première nourriture de l'enfant « devait être livrée avec toute la force de son âme à la volonté du Père céleste ». La paternité du Père révélée dans l'œuvre rédemptrice du Fils donne à la maternité de Marie sa pleine mesure : elle est mère du Corps mystique. « Marie est notre mère au sens le plus réel et éminent (...) Elle nous a engendrés du point de vue de la vie de notre grâce en livrant tout son être, corps et âme, à la maternité divine. » Au pied de la Croix s'accomplit dans toute sa perfection le don qu'elle a fait d'elle-même au moment de l'Annonciation et qui devient accueil de tous les membres de l'Eglise :

« Ton être et ta vie étaient offerts sans retour pour l'être et la vie du Dieu devenu homme. Ainsi as-tu pris les siens dans ton cœur, et avec le sang du cœur [versé dans d'] amères souffrances, tu as acheté pour toute âme la vie nouvelle » (S 67).

« Je vis jaillir du cœur de Jésus la grâce en abondance dans le cœur de la Vierge d'où, telle un fleuve de Vie, elle se répand dans tous les membres » (W XI, 170).

La maternité de Marie épouse l'action de son Fils, le bon Pasteur : « Ici et là, il arrache aux profondeurs de l'abîme un petit agneau » et « le cache sur son cœur ». Elle s'exerce tout spécialement vis-à-vis de son peuple, pour lequel la Mère supplie inlassablement et cherche des âmes qui l'aident à prier. « Car lorsque Israël aura trouvé le Seigneur, lorsque les siens l'auront accueilli, alors seulement il viendra dans une gloire éclatante », et ce sera la fin des temps annoncée.

Les intuitions d'Edith Stein que nous avons exposées ci-dessus apportent, à notre avis, un éclairage sur le lien qui unit la femme et l'Eglise. Il reste à essayer de comprendre ce que signifie la vocation de la femme comme *symbole* de l'Eglise — Marie en étant « le symbole le

plus parfait ». Être symbole signifie représenter par son être — comme un miroir — une réalité spirituelle vivante, et contribuer à la faire mieux comprendre et aimer. Contempler Marie et l'Eglise permet de mettre en lumière la vocation de la femme ; considérer la vocation de la femme — et de Marie, la femme par excellence — fait entrer dans le mystère de l'Eglise. La thématique est vaste et a des harmonies multiples.

Depuis saint Paul (cf. *Ep* 5,21-32), l'union de l'homme et de la femme dans le mariage est le symbole de l'union du Christ avec l'Eglise, et en même temps son instrument : c'est « un grand mystère ». La femme y est appelée à multiplier le nombre des enfants de Dieu par la transmission de la vie naturelle et de la vie de la grâce ; elle est donc par là un organe essentiel de la fécondité de l'Eglise. C'est un premier niveau de fécondité. Il y a une autre fécondité qui est le fruit immédiat de l'union directe avec le Christ telle que la virginité la réalise, et c'est là « un mystère encore plus profond ». La virginité « n'est pas seulement le symbole et l'instrument de l'union sponsale avec le Christ et de sa fécondité surnaturelle, mais la participation à celles-ci ». Elle est la condition nécessaire à la fécondité dans le mariage et encore plus essentiellement dans l'Eglise. Ce n'est pas d'abord la vierge consacrée qui est épouse du Christ, mais toute l'Eglise et toute âme chrétienne. On peut parler dès lors d'une « virginité de l'âme ».

La nature de la femme qui se caractérise par cette capacité à avoir comme principe formateur le plus intime, « l'amour tel qu'il s'écoule du cœur divin », manifeste directement, pourrait-on dire, le lien entre l'Eglise et le Christ. Pourquoi le prêtre n'est-il pas le symbole de l'Eglise ? Parce qu'il est le « dispensateur des mystères de Dieu », le représentant du Christ, et il « nous laisse voir en lui à nouveau le Seigneur ». « En Marie, nous ne voyons pas le Seigneur, mais nous la voyons elle-même toujours aux côtés du Seigneur (...) Elle ne représente pas le Seigneur, mais le seconde. » Marie, la mère de Dieu, a vécu avec le Christ dans la communauté d'amour la plus intime qui ait jamais existé. En ce sens, elle est le symbole le plus parfait de l'Eglise inséparablement unie au Christ.

Services

Lectures spirituelles pour notre temps

Christine PELLISTRANDI

En l'honneur de Marie : le Maître de Moulins

Photos : G. Dagli Orti.
Mame, coll. « Un certain regard »,
1998, 117 p., 198 F.

C'est une très belle contemplation mariale que propose Christine Pellistrandi à partir de deux grandes œuvres : la *Nativité* dite « au chancelier Rolin » conservée à Autun, et le triptyque de *La Vierge en gloire* de la cathédrale de Moulins. Ces deux chefs-d'œuvre, de la fin du XV^e siècle, sont héritiers d'une iconographie typiquement flamande, bien que dominée par une clarté formelle et une palette toutes françaises. Ils sont dus à un peintre français dont l'identité incertaine lui vaut le patronyme de Maître de Moulins.

Mais ce qui fait l'originalité de l'ouvrage, et lui donne valeur de lecture spirituelle, n'est pas tant le

commentaire artistique de l'auteur que l'« ancrage » de ces œuvres au cœur des réalités politiques et des transformations artistiques, philosophiques et religieuses de la France du XV^e siècle, ayant engendré angoisses, peurs, joies ou plaisirs, et qui ne sont guère éloignées des nôtres, sinon dans leurs formes. Or, comme pour mieux « arrimer ses tableaux à son temps », le peintre, selon une pratique répandue à l'époque, inscrit les donateurs à l'intérieur même de la vision. L'audace ou la volonté est telle que, dans la *Nativité*, le cardinal Jean Rolin est « entré » dans la crèche avant les bergers, et les duc et duchesse de Bourbon sont dans le triptyque de *La Vierge en gloire*, déjà au paradis, avec leur fille Suzanne, introduits par les saints protecteurs et intercesseurs. Ces présences, auxquelles le fidèle-spectateur peut s'identifier grâce à leur attitude de profil, transcendent l'espace et le

temps. Christine Pellistrandi le fait bien comprendre lorsqu'elle complète sa contemplation par quelques très belles prières du XV^e.

Par le plaisir esthétique, le Maître de Moulins crée une clarté subtile qui envahit le cœur du visiteur : ces deux visages de Marie, l'un aux couleurs blanches du linceul sacrificiel, à genoux, à la crèche, l'autre, feu rayonnant, en gloire avec l'Enfant, révèlent à l'homme, quelle que soit son époque, les deux aspects du Mystère divin (Incarnation et Résurrection), auxquels il est appelé et destiné.

Chantal Leroy ♦

Marie-Jeanne BÉRÈRE

Marie

L'Atelier, coll. « Tout simplement », 1999, 192 p., 95 F.

On ne sait à peu près rien de la vie concrète de Myriam de Nazareth. La seule information historique dont nous disposons à son sujet, c'est qu'elle est la mère de Jésus, qui est le Fils de Dieu ; c'est le seul titre que lui donnent les Evangiles : mère de Jésus. Les définitions dogmatiques, la théologie, la dévotion y ont ajouté de nombreux autres titres, tout un « foisonnement d'images » : mère de Dieu, toujours vierge, Immaculée Conception... Marie-Jeanne Bérère s'emploie à montrer les dangers à laisser se déployer « un imaginaire qui se fascine lui-même de son langage célébratoire » et, détachant Marie de sa réalité historique, de son rapport à Jésus, risque

de la transformer en l'« éternel féminin ». Cette attitude ne manque pas de santé théologique. Mais elle s'exprime dans un langage technique et sur un ton polémique qui surprennent dans cette collection où il s'agit de parler « tout simplement »...

Etienne Celier ♦

Gérard BESSIÈRE
et Hyacinthe VULLIEZ

Frère François, le saint d'Assise

Gallimard-Jeunesse,
coll. « Découvertes »,
1998, 143 p., 82 F.

Michel FEUILLET

Les visages de François d'Assise

Desclée de Brouwer,
1997, 157 p., 260 F.

Giorgio BONSAI et Ghigo ROLI

Assise, les fresques de la Basilique

La Martinière, 1998, 99 p., 195 F.

Lorsqu'elle est dépouillée de romantisme attendri, l'hagiographie gagne en vérité et la sainteté recouvre son poids de réalité. C'est à ces découvertes que nous invitent Gérard Bessière et Hyacinthe Vulliez. Avant d'être saint, mystique et angélique, François Bernadone naît en 1181, fils d'un riche marchand d'Assise et citoyen d'une ville italienne prospère. Dans ce contexte de liesse et de luxe citadins, le geste de rupture de François se manifeste comme un acte de

liberté spirituelle. En quête de « noble dame » et de haut rang, François « tourne bride » résolument vers l'idéal d'« *imitatio Christi* » qui imprègne alors l'Occident chrétien. Il mendie, prêche, convertit et fait des disciples. Cependant, cette liberté le soumet à bien des épreuves, en le conduisant, lui et ses frères, hors des structures conventuelles et canoniques que l'Eglise du XIII^e siècle avait élaborées face à une société en pleine mutation. Cette hagiographie moderne révèle un des secrets de sainteté qui a guidé les choix de saint François : une foi totale en l'homme.

Pour Michel Feuillet, l'héritage de François s'inscrit dans les images multiples qui jaillissent, alors, sous le pinceau des peintres précurseurs de Giotto. Deux tendances se réclament du fondateur : l'une que l'on appellera plus tard « conventuelle » (très observante de la règle), l'autre dite « spirituelle » (plus modérée et réaliste). Feuillet contemple ces œuvres picturales, qui présentent chacune à leur manière un visage authentique de François. Les fresques de Subiaco reflètent son message de paix, le retable de Pescia (Toscane) son exigence de réconciliation, les portraits du peintre Margarito déclinent son humilité, les œuvres du « Maître de saint François » sa pauvreté christique, etc. Jusqu'aux chefs-d'œuvre de Cimabue dans la basilique d'Assise, qui, en 1278, récapitulent en une image « œcuménique » sa profonde humanité.

Giorgio Bonsanti, enfin, introduit ses lecteurs au cœur même de

la basilique d'Assise. La nouvelle de la mort de François, le 2 octobre 1226, avait attiré à Assise tout ce que l'Italie comptait alors de génies. Si, sous l'or, le marbre, la lumière et la couleur, « il est malaisé de retrouver le visage de Dame Pauvreté, l'âme de François est pourtant bien présente », écrivait en son temps Maurice Villain. Certes, la légèreté de l'architecture et la splendeur du décor confèrent à la basilique « joie » et « allégresse », et procurent au pèlerin le supplément d'âme qu'il recherche. Hélas, ce cantique se chante aujourd'hui sur le mode tragique, car, le 26 septembre 1997, un terrible tremblement de terre endommagea à tout jamais la basilique. Sans commentaire superflu, l'auteur livre à la contemplation les photographies que Ghigo Roli avait prises peu avant le drame.

C. L. ♦

Peter-Hans KOLVENBACH

Fous pour le Christ

Sagesse de Maître Ignace.

Lessius, coll. « Au singulier », 1998, 284 p., 149 F.

A qui recherche un commentaire renouvelé des *Exercices spirituels* qui donne à penser dans le contexte de la culture contemporaine, on ne peut que recommander cet ouvrage du supérieur général de la Compagnie de Jésus.

La première partie traite du texte même des *Exercices*. L'auteur met au service de son commentaire sa compétence linguistique, sa grande culture, sa connaissance de la tradi-

tion orientale. Les particularités linguistiques du texte sont abordées de façon suggestive : l'expression « exercices spirituels », à laquelle nous sommes habitués, associe deux champs sémantiques repérables dans les termes (« exercice » et « spirituel »), qui expriment en fait l'opposition et la tension entre l'effort humain, d'une part, et, de l'autre, la gratuité du don du Seigneur ; l'analyse rend compte aussi du jeu de quatre acteurs : Ignace, celui qui donne les exercices, celui qui les fait et Dieu.

Ainsi prend place le cadre fécond d'une étude qui met peu à peu en mouvement une intelligence approfondie des Exercices. C'est la surprise du regard neuf qui apprend à faire attention au texte dans sa précision, à faire droit aux mots employés, à leur fonction dans les effets de sens. Le rôle de l'imagination est éclairé, en montrant que les Exercices sont « un chemin à travers les images » où joue le passage de l'image-miroir à l'image-icône. Enfin, notons qu'un texte est heureusement tiré de l'oubli des commentateurs les « règles pour distribuer les aumônes », mises subtilement en relation avec l'amour préférentiel pour les pauvres.

Dans la deuxième partie, l'auteur nous fait réfléchir sur « la confiance d'Ignace dans la parole pour rencontrer Dieu ». C'est, entre autres, le sens du colloque qui met en œuvre la parole de l'homme et la réponse non verbale de Dieu par le moyen des motions. L'étude se poursuit sur le *Journal spirituel*, les *Lettres* et leur formule de conclu-

sion, enfin sur les *Constitutions* à partir de l'expression « une certaine voie vers Dieu », qui utilise la typologie du chemin, celui d'Ignace pèlerin. La troisième partie, beaucoup plus brève, donne un écho de la vie du corps de la Compagnie dans sa diversité.

Le titre donné à l'ouvrage renvoie à un lieu essentiel des exercices, celui du « troisième degré d'humilité », qui a son fondement dans l'amour fou de Dieu pour l'homme, dans la passion de Jésus, en fonction des choix significatifs opérés par Ignace à partir des récits évangéliques.

Claude Viard ♦

André de JAER

Faire corps pour la mission

Lire les Constitutions

de la Compagnie de Jésus.

Lessius, coll. « La part-Dieu »,

1998, 207 p., 149 F.

Cette publication met à la disposition de tous une présentation simple des *Constitutions* de la Compagnie. Elle se présente comme une « lecture spirituelle », telle qu'elle est suggérée aux jésuites dans la dernière étape de leur formation : le « troisième an ». Le développement suit de près le texte. Pour chacune des parties, l'auteur a soin de présenter un plan qui, en une page, donne une idée de son organisation. Il fait référence à la genèse du texte, évoquant des états antérieurs significatifs. Le commentateur respecte et fait ressentir la « perspective génétique », c'est-à-

dire l'intention de suivre, au fil des différentes parties, la genèse du candidat devenant membre de la Compagnie à part entière et, dans le même mouvement, de montrer comment la Compagnie elle-même se constitue comme corps.

Pour lire cet ouvrage avec profit, il est souhaitable d'avoir sous les yeux le texte des *Constitutions*. Et pour avoir une intelligence actuelle de ce texte que saint Ignace a voulu laisser ouvert, il faut se référer au travail d'interprétation que la Compagnie a effectué au cours de son histoire — travail approfondi par les Congrégations générales qui ont suivi le Concile Vatican II, de la trente-et-unième (1965) à la trente-quatrième (1995). Cette dernière a rassemblé, dans un document appelé *Normes complémentaires*, cet ensemble d'interprétations, auquel l'auteur fait référence pour une lecture actualisée des *Constitutions*.

C. V. ♦

Ratio studiorum

*Plan raisonné
et institution des études
dans la Compagnie de Jésus.*
Prés. A. Demoustier et D. Julia.
Ed. M.-M. Compère.
Trad. L. Albrieux et D. Pralon-Julia.
Belin, 1997, 314 p., 135 F.

Ce travail fournit l'édition critique d'un document souvent cité, mais que seuls quelques érudits connaissaient : la *Ratio studiorum*, qui fut progressivement élaborée entre 1586 et 1599, afin d'organiser les études dans tous les

collèges jésuites jusqu'en 1773. Il constitue une contribution majeure à l'histoire de la pédagogie en Europe. Des lecteurs non avertis pourraient être rebutés par l'austérité du texte (présenté ici en édition bilingue), mais tous ceux qui s'intéressent à cette histoire liront avec grand intérêt les soixante-dix pages d'introduction.

Pour répondre à l'ampleur de la demande en matière d'éducation faite par la société européenne du XVI^e siècle, la Compagnie s'est avérée l'institution la plus adaptée. Sa tradition donnait à l'éducateur un principe de cohérence et de régulation ; mieux, elle introduisait à une pédagogie par l'exercice ayant la même inspiration et le même ressort que celle des Exercices. C'est en ce sens que l'on peut découvrir dans la *Ratio* une dimension spirituelle de l'éducation, qui peut encore aujourd'hui ouvrir des horizons insoupçonnés.

Pierre Salembier ♦

Le Christ chinois

Héritages et espérance.
Préf. C. Larre. Dir. B. Vermander.
Desclée de Brouwer,
coll. « Christus »,
1998, 252 p. 155 F.

Avec ce titre expressif, l'ouvrage collectif rédigé sous la direction de Benoît Vermander, s.j., offre un recueil de contributions originales sur les différents aspects de la foi en Jésus Christ en monde chinois, sa réception d'hier et sa traduction dans la culture jusqu'aujourd'hui.

Les auteurs dans leur diversité (outre les théologiens et chercheurs jésuites en sinologie, sont rassemblés un intellectuel réputé de Chine continentale, deux religieuses taiwannaïses, un pasteur protestant et un peintre chinois) ouvrent le champ de la réflexion et font découvrir la figure du Christ en monde chinois. La lecture des contributions suit un fil conducteur qui, en commençant par les origines du Christ annoncé dès le VII^e siècle par les moines syriaques, puis au XVII^e par les émules et successeurs de Ricci, enfin dans la culture chinoise par les théologiens de notre époque, débouche sur le Christ espéré dans la précarité d'une actualité où la foi ne peut encore donner son plein témoignage public.

On trouvera donc ici différentes approches d'une théologie où l'existence et la pensée sont toujours liées, où l'accès à la vérité qui ouvre sur la vie commence toujours par la « voie ». Comme disait Mencius, il faut aller jusqu'au bout de son cœur pour connaître sa nature d'homme et, de là, le ciel. Faire de la théologie en chinois est une entreprise « jusqu'au bout ». La lecture de ce livre, divers et unifié comme un idéogramme, montre d'ailleurs combien le sens des mots se modifie en passant d'une langue à l'autre. Le rapport à la culture est ainsi au cœur de l'enjeu spirituel, et ce n'est pas le moindre mérite de ces pages que de le montrer.

Ce livre, dédié au père Yves Raguin, sinologue et fondateur de l'Institut Ricci de Taïpei, récemment décédé, offre une nouvelle approche du mystère du Christ

issue de l'expérience des chrétiens chinois, chrétiens dont la passion annonce une proche récolte de fruits spirituels. Avec *Vivre en liberté* de Michael Amaladoss (Cerf-Lumen vitae-Novalis-Labor et fides) et *Regards asiatiques sur le Christ* de Michel Fédou (Desclée), le présent ouvrage ouvre des perspectives très originales sur le développement de la théologie asiatique.

Artur Wardega ♦

Bernard SENÉCAL

Jésus le Christ à la rencontre de Gautama le Bouddha

Identité chrétienne et bouddhisme.

Cerf, coll. « Théologies »,
1998, 256 p., 145 F.

C'est de l'intérieur que le père Senécal a vécu la rencontre du Christ et du Bouddha. Au point de départ, les Exercices spirituels et l'élection pour suivre le Christ dans la Compagnie de Jésus : point fort, jamais remis en question. Puis, au retour de cinq années en Corée, une retraite bouddhique de dix jours en Inde qui le « conduit aussi loin dans la rencontre de l'Absolu qu'une retraite ignatienne de trente jours », mais qui déclenche en lui une « crise christologique » profonde. Partagé entre deux médiations concurrentes, celle du Bouddha et celle du Christ, il n'en abandonne aucune, menant de front réflexion théologique, prière ignatienne et méditation zen. Expérience qui appelle à la formulation d'un nouveau discours, à la naissance

d'une parole libre, « discours nécessaire pour que l'expérience spirituelle puisse aller au bout d'elle-même », vers une théologie chrétienne des religions, à quoi est consacré l'essentiel de ce livre.

L'ouvrage n'est pas de lecture facile. Il est exemplaire par sa scrupuleuse honnêteté, par la vigueur de son exigence de vérité, par l'éclairage personnel qu'il apporte sur l'immense problème de la rencontre entre bouddhisme et christianisme, en faisant la démonstration que les Exercices peuvent être enrichis par des pratiques du zazen.

E. C. ♦

Jean ABIVEN

Thérèse d'Avila, qui es-tu ?

Préf. T. Alvarez.

Editions du Carmel,
coll. « Témoins de vie »,
1999, 229 p., 120 F.

Jean Abiven, qui a longtemps enseigné à ses frères carmes les chemins de la spiritualité thérésienne, procède du plus éloigné au plus intime. Il situe le contexte historique (le Siècle d'Or espagnol, les conquêtes, mais aussi les échos de l'avancée de la Réforme protestante), les influences reçues et recherchées auprès des spirituels et théologiens de son temps. Une fois ce terrain balisé, il peut mieux dégager ce qui nous concerne aujourd'hui, dans l'exploration de ce Château intérieur où chacun est invité à rencontrer son Seigneur. La qualité esthétique et iconogra-

phique de l'ouvrage ajoute à l'intérêt de cette introduction qui renvoie à la lecture directe des textes mêmes de Thérèse (cf. aussi Thérèse Nadeau-Lacour, *Thérèse d'Avila*, Fides, coll. « L'expérience de Dieu », 1999, 142 p., 80 F).

Monique Bellas ♦

Pierre GOURAUD

La gloire et la glorification de l'univers chez saint Jean de la Croix

Préf. D. Poirot.

Beauchesne,
coll. « Théologie historique »,
1998, 314 p., 246 F.

L'expérimentation humaine de la gloire de Dieu intègre tout l'univers sensible : voilà ce que souligne une lecture minutieuse des œuvres de saint Jean de la Croix. Pierre Gouraud en apporte la preuve par une analyse très fine des deux principales œuvres du grand mystique espagnol : le *Cantique spirituel* et la *Vive flamme d'amour*.

La première œuvre se présente comme le chant de la nature glorifiée dans ses trois éléments : la terre, l'eau et l'air ; la seconde comme la transmutation de ces éléments naturels dans le feu de l'Esprit. Ce travail resitue, avec rigueur mais sans fausse complication, cette mystique dans son cadre théologique, rappelant les attendus de la gloire dans la tradition biblique, dans celle des Pères, et finalement dans la théologie spirituelle. Une table analytique permet de retrouver le vocabulaire dans les textes

primitifs. L'intérêt spirituel de ce travail théologique est de rappeler la densité corporelle de l'unification de l'âme enflammée par l'amour de Dieu. La terre, l'eau et le feu symbolisent, dans la poésie sanjuanique, l'univers dans sa corporéité. C'est cet univers qui est unifié au fur et à mesure que l'âme, se laissant aspirer par l'Esprit, en arrive à partager la gloire de Dieu.

Dans le désir de trop prouver, l'auteur laisse peut-être dans l'ombre l'étape purgative de ce chemin glorieux. Certes, dans une logique teintée de néoplatonisme, il est tentant de retrouver dans les écrits de Jean de la Croix la transmutation des éléments primordiaux, mais il conviendrait plutôt d'y découvrir une logique de conversion, qui induit un ordre dans les éléments : d'abord l'eau, symbole de purification, puis le feu, symbole de la vie dans l'Esprit, la terre symbole de *kénose* à laquelle conduit l'Esprit, avant de nous introduire à l'air, symbole des cieux, qui donne sens à ce chemin d'unification.

Etienne Perrot ♦

Sœur MARIE-ANCILLA

Se consacrer à Dieu

Une théologie de la vie consacrée.

Préf. T. Radcliffe.

Téqui, 1998, 170 p., 78 F.

A partir des textes de base du Concile, du code de droit canonique et de documents récents, sœur Marie-Ancilla s'attache à montrer l'évolution de la réflexion

ecclésiale sur la place et le sens de la vie religieuse. En groupant toutes les formes de vie consacrée, l'Eglise a cherché à élaborer une théologie commune à ces différentes formes. Ce faisant, l'Eglise s'est située sur un point de vue essentiellement intellectuel en négligeant de prendre en compte la dimension historique. Le récent document *Vita consecrata* constitue indéniablement un certain aboutissement, même s'il demeure une étape dans la réflexion théologique. Il serait pertinent de poursuivre en tenant compte bien davantage de la manière dont sont apparues ces différentes formes et de ce que l'Esprit fait jaillir aujourd'hui dans l'Eglise. Sœur Marie-Ancilla souligne en particulier que le terme « consécration » a fini, au fil du temps, par être identifié aux trois vœux.

Les autres points soulignés (les dimensions ecclésiale, contemplative et apostolique de la vie consacrée, présentes en chacune de ces formes, le rôle de la vie fraternelle, la place de Marie) ne font pas problème ; ils sont ici repris avec bonheur et peuvent donner envie à chaque institut de pousser une réflexion théologique appropriée. Des questions restent ouvertes : faut-il, en se rattachant au concept d'Eglise comme sacrement, aller jusqu'à faire de la consécration un sacrement ? Quelle place sera faite alors aux « consécérations » de couples dans certaines communautés nouvelles ? Un ouvrage plutôt austère mais utile.

Agnès Hédon ♦

SESSIONS DE FORMATION SPIRITUELLE

(Demandez le programme par téléphone Le n° est indiqué une fois par maison.)

- 18-22 oct. Pratique du discernement (acc. de personnes ou de groupes)**
O. de VARINE, C.-H. O'NEILL - Manrèse, Clamart - 01 45 29 98 60
- 29-1^{er} nov. Ex. sp. et Bible, pour ceux qui donnent les Exercices**
J.-N. ALETTI, B. MENDIBOURE - Manrèse, Clamart
- 16-17 nov. Saint Bonaventure, mystique et théologien**
L. MATHIEU, Y. TOURENNE, A. MÉNARD, P. LÉCRIVAIN
Centre Sèvres - 01 44 39 75 01
- 26-28 nov. Construire sa personnalité (20-30 ans)**
T. ANATRELLA, C.-H. O'NEILL - Manrèse, Clamart
- 6-10 déc. Bible et discernement, pour accompagnateurs spirituels**
J. LAPLACE - Manrèse, Clamart
- Juil-août Le « RÉSEAU JEUNESSE IGNATIEN » offre de nombreuses propositions**
aux 18-30 ans : retraites, camps chantiers, sessions, marches,
enfants des banlieues, horizon 2000...
Demander le « chéquier » qui explicite ces propositions :
42, rue de Grenelle, 75007 Paris - 01 45 48 04 27

RENCONTRE « PORTE OUVERTE »

Assas Editions vous invite à une après-midi de rencontre
avec les équipes de ses quatre revues :
Christus, Croire aujourd'hui, Etudes et Projet

le samedi 2 octobre 1999, de 15h00 à 19h30
au Centre Sèvres, 35bis, rue de Sèvres - 75006 Paris

- 15h00 Rencontre avec les rédacteurs et collaborateurs des revues.
17h30 Conférence-débat avec Hervé Bourges,
Président du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel,
sur le rôle de l'écrit et l'avenir de la lecture
dans un monde de communication.

Stand de vente des numéros anciens et récents à tarif exceptionnel.

Etudes ignatiennes

Le mystère de Notre Dame dans les Exercices

Maurice GIULIANI s.j.*

Ignace eut toute sa vie pour Notre Dame un amour privilégié. Ceux qui vécurent avec lui nous en ont laissé de nombreux témoignages. Avant même les grandes illuminations de Manrèse, il éprouvait, au dire de Lafnéz, « une dévotion spéciale pour Notre Dame » — instinct spirituel qui va s'éclairant et se purifiant. Depuis les jours où le chevalier, « d'esprit encore militaire »¹, rêvait de « venger l'honneur de Notre Dame », depuis les mystérieuses apparitions où il la voyait « des yeux intérieurs »², jusqu'aux sommets de plénitude mystique où la Mère de Dieu « l'aidait auprès de son Fils et auprès du Père »³, sa vie entière est marquée du signe de Notre Dame. Plutôt qu'il ne parle d'elle (à peine l'évoque-t-il deux ou trois fois dans ses lettres), il se place sous sa protection à tous les moments décisifs de son destin. Offrande de sa chasteté « à Notre Dame », veillée d'armes devant la

* A publié chez Desclée de Brouwer dans la collection « Christus » *Prière et action* (1966) et *L'expérience des Exercices spirituels dans la vie* (1990). Nous reproduisons, avec quelques modifications, un article paru dans le n° 3 de *Christus* (juillet 1954)

1. Le mot est de Polanco (MHSJ, *Font. Narr.*, II, 521)

2. *Récit*, n° 15 [cf *Ecrits*, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1991, pp. 1026 et 1034]

3. *Journal spirituel*, 8 février [*Ecrits*, p. 329]

Vierge de Montserrat, vœux de Montmartre en la fête de l'Assomption 1534, première messe dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, profession à l'autel de la Vierge de Saint-Paul-hors-les-Murs, etc. : c'est toute la vie d'Ignace que nous pourrions suivre pour montrer comment son ascension spirituelle se déroula « en présence de la Vierge Marie ».

L'amour qui s'exprime ainsi dans la vie du chevalier, du pèlerin et du mystique, relève d'une expérience intérieure dont nous pouvons saisir les grandes lignes à travers les *Exercices*. Ce livret contient, en actes plus qu'en doctrine, toute la spiritualité ignatienne. La présence de Notre Dame y revêt une signification originale qu'il nous faut mettre en lumière.

LA SUITE DES MYSTÈRES

Les textes qui, dans les *Exercices*, font mention de la Vierge Marie sont de deux sortes. Les uns évoquent les mystères de sa vie, en relation avec ceux de la vie du Christ méditée à partir de la seconde semaine. Les autres proposent au retraitant certaines rencontres privilégiées avec Notre Dame, suivant les états d'âme que le rythme de la méthode ignatienne lui fait éprouver. En étudiant ces deux séries de textes, nous serons amenés à préciser quelles voies spirituelles ils nous ouvrent.

Le consentement de Marie

Après la solennelle contemplation de « la vie du Roi éternel », les Exercices nous introduisent dans le cycle évangélique en nous faisant d'abord adorer « notre Seigneur nouvellement incarné » dans le sein de la Vierge Marie (101). La scène de l'Annonciation, qui précède et inaugure la vie du Christ, nous est présentée dans les perspectives chères à Ignace. Non pas du tout une scène à la Fra Angelico, réduite à la seule chambre où prie Notre Dame et où surgit l'Ange porteur du message. Mais le vaste tableau de l'histoire du salut du monde sur lequel se détachent les deux personnages et la petite maison elle-même de Nazareth. Dans cet instant du temps humain parvenu à sa « plénitude », la chambre de Notre Dame est le lieu de rencontre entre Dieu qui se donne et l'humanité qui reçoit. Chaque étape de la contemplation nous oblige à garder les yeux fixés à la fois sur la Trinité qui sauve, sur le monde plongé dans le péché, et sur la Vierge en qui va s'opérer et s'opère l'union du Dieu sauveur et de l'homme sauvé.

Le péché rend spirituellement « aveugle » ; il durcit les cœurs dans la haine de Dieu ; il est mort et puissance de mort (106-108). En contraste avec lui, la Vierge, saluée par l'Ange, est toute lumière ; elle ne parle que pour accepter le don de Dieu ; son activité essentielle est de « s'humilier et de rendre grâces ».

Le mystère de Marie ne s'affirme donc qu'en relation avec l'universalité du péché et l'universalité du salut, comme étant déjà le mystère de l'Eglise, c'est-à-dire de l'humanité croyante et sauvée. Pour rester ignatienne, cette méditation ne doit jamais dissocier les deux tableaux de l'Incarnation et de l'Annonciation, mais s'élargir sans cesse aux dimensions de l'univers créé et racheté. Il ne s'agit nullement de s'attarder à des analyses psychologiques ou morales, mais de vivre en Marie et avec elle le mystère messianique du Dieu attendu, désiré et donné.

Le « colloque » final de cette contemplation, qu'il s'adresse aux Personnes divines, au Verbe incarné ou à Notre Dame, nous entraîne en définitive à « suivre et imiter notre Seigneur », et donc à faire nôtre cette histoire du salut du monde.

La contemplation qui suit va encore dans le même sens. Contemplation simple, détendue, où nous cherchons à adorer le mystère de la Nativité, comme de « petits pauvres » et de « petits serviteurs indignes », mais qui ne s'attache au détail de la scène contemplée que pour voir dans cette naissance du « Seigneur » le chemin ouvert vers la Croix et vers la réalisation de la Rédemption. On ne s'arrête ni à la douceur de la Crèche, ni au « silence » de Jésus ou de Marie, mais on est déjà emporté vers le Calvaire et vers l'« heure » de Jésus.

Qu'on se rappelle comment Nadal, contemplant une image de la Nativité, « reçut une telle lumière qu'il fut amené à goûter et à contempler le Christ crucifié »⁴. Favre, notant dans son *Mémorial*⁵ les mouvements intérieurs qu'il éprouve dans la nuit de Noël, est entraîné dans un élan analogue à « naître pour toute œuvre qui réalise mon salut, l'honneur de Dieu, l'utilité du prochain (...), pour imiter celui qui a été conçu pour chacun, qui pour chacun est né et est mort ». L'ombre de la Croix enveloppe déjà la crèche de Bethléem et lui donne tout son sens. La Vierge Marie semble porter dans ses bras celui qui, dit Ignace, « après tant de souffrances, après la faim, la soif, la chaleur et le froid, les injustices et les affronts, va mourir en croix » (116). Maternité selon la chair, qui est déjà pour Marie la maternité spirituelle étendue à tous les « fils » que lui engendre le sacrifice de Jésus.

A l'Annonciation, la Vierge accepte le salut du monde ; à la Nativité, elle regarde la Croix. Dans les jours qui suivent, les Exercices nous présentent encore le mystère marial sous la même lumière.

Ignace groupe, pour être contemplés l'un à la suite de l'autre puis répétés ensemble (118), les épisodes de la Présentation et de la fuite en Egypte. Ici encore, cette volonté de réunir deux mystères dans un même effort spirituel témoigne de la valeur exacte qu'ils ont à ses yeux. La Vierge offre son fils,

4. MHSJ, *Nadal*, IV, 707 (cf. *Christus*, n° 1, janvier 1954, p. 97)

5. Desclée de Brouwer, coll. « *Christus* », 1959, p. 266.

entend la prophétie de Siméon et, par ce mystère de fuite « comme en exil » (132), elle vit déjà de la Croix.

L'union significative de ces deux mystères a attiré l'attention de plus d'un commentateur. Jamais peut-être elle ne fut aussi nettement exprimée que dans quelques admirables formules de Bérulle. Faisant les Exercices sous la direction du père Maggio, il note les réflexions que lui suggère la scène de la fuite en Egypte : « Ici encore, j'ai ressenti que mon âme était attirée et disposée à porter la Croix qui est le partage de tous ceux qui font état de se donner à Dieu et de le suivre, comme il l'a été de Jésus, de Marie et de Joseph... En ce même endroit, j'ai pesé qu'aussitôt que Marie eut présenté Jésus à Dieu le Père, on lui parla de la Croix et on la renvoya à la Croix »⁶. Marie renvoyée à la Croix : telle est précisément la grâce dont veut nous faire vivre Ignace.

Le jour suivant, deux mystères, liés de façon aussi intime et aussi caractéristique : Jésus soumis à ses parents, Jésus perdu au Temple. La Vierge Marie reçoit dans son cœur le mot prophétique de Jésus : *il faut* que je sois aux choses de mon Père — première annonce pour elle du « *il faut* que le Messie endure ces souffrances pour entrer dans sa gloire ». Désormais, dans la vie tout intime du foyer de Nazareth, elle reconnaît, dans l'obéissance que lui marque son enfant, la présence d'un Amour qui dépasse son propre amour maternel. Elle répète incessamment le *Fiat* et se dispose ainsi à le prononcer une dernière fois au pied de la Croix.

La solitude de Marie

Continuant leur lente montée, les Exercices nous présentent ensuite la Vierge Marie aux deux autres moments décisifs du mystère rédempteur : le départ de Jésus pour le Jourdain, l'heure de sa mort.

La première de ces deux contemplations est particulièrement riche de sens. Ignace nous demande d'assister, dans une même vision spirituelle, aux adieux de Jésus à sa mère et à son baptême par Jean-Baptiste. Le lien est encore plus strict que pour les épisodes précédents : il s'agit cette fois d'une unique contemplation (159). Admirable unité. La Vierge recevant l'adieu de son Fils l'offre une nouvelle fois au Père qui, aussitôt, va agréer cette offrande en proclamant Jésus comme « son Fils bien-aimé » (Mt 3,17). Par son baptême, Jésus reçoit avec l'Esprit Saint le sceau de sa mission rédemptrice : Marie, Mère parfaite, s'efface dans un geste d'amour et d'offrande. Renouvelant l'offrande de Noël où passait déjà la Croix, l'offrande dans le Temple où elle était renvoyée à la Croix, l'offrande incessante de Nazareth où elle adorait dans son cœur la volonté du Père, elle reste en ce moment non pas celle qui voit partir son enfant, mais celle qui le livre à sa mission et qui disparaît.

Quand nous la retrouvons, elle est au pied de la Croix pour entendre le second et dernier adieu de Jésus mourant : « Voici ton fils », et pour le voir,

6. *Opusculs de piété*, Aubier, 1944, p. 543.

elle, « sa mère douloureuse », enlevé de la croix (208). Ignace, qui n'a plus évoqué aucun des mystères de la Vierge pendant toute la vie publique de son Fils⁷, insiste maintenant sur sa présence auprès de Jésus mourant, mort, enseveli. Plus encore, une contemplation entière nous la montre sur le chemin qui la mène du tombeau de Jésus « jusqu'à sa maison ». De la maison de Nazareth (103 et, implicitement, 158) à la maison de Jérusalem s'est accompli tout le mystère de Jésus donné, offert et livré, en même temps que celui de Marie mystiquement associée à l'œuvre et au cœur de son Fils. Désormais, la solitude de la Vierge de Nazareth est devenue la solitude de la mère du Calvaire. Dans le dernier jour qu'ils consacrent à la Passion, les *Exercices* nous montrent longuement « la solitude de Notre Dame, dans une si grande douleur et angoisse ».

Tandis que repose au tombeau le corps de son Fils, Marie éprouve une totale solitude à laquelle répond, sans la combler, la solitude des Apôtres. Le geste maternel ébauché sur le seuil de la maison de Nazareth pour exprimer à la fois l'adieu et l'offrande trouve ici son accomplissement parfait. Marie offre son Fils immolé. Ce n'est pas la *Pietà* douloureuse mais déjà l'Eglise qui, pour la première fois, revit le mystère de la Cène. « Il vous est bon que je m'en aille » : il fallait à Marie sa « solitude » pour qu'elle pût, première de la nouvelle Alliance, offrir son sacrifice « en mémoire » de son Fils disparu à ses yeux de chair.

On serait tenté de voir plus de profondeur encore dans ce mot des *Exercices* invitant à méditer la solitude de Marie. Ignace ne s'y opposerait pas, si l'on en juge par certaine grâce qu'il relate dans son *Journal*, à la date du 15 février : « A la messe, très grandes motions intérieures, et nombreuses, et très intenses larmes et sanglots, perdant souvent la parole (...) avec sentiment et vision de Notre Dame très propice auprès du Père. Tellement que, dans les oraisons au Père, au Fils, et pendant la consécration, je ne pouvais pas ne pas la sentir ou la voir, comme étant part ou porte d'une si grande grâce que je sentais en esprit. A la consécration, elle me montrait que sa chair est dans celle de son Fils, avec tant d'intelligence que cela ne se peut écrire. »

Expérience mystique délicate à interpréter. Tandis qu'Ignace prononce les paroles de la consécration, Marie lui manifeste non seulement qu'elle est la « porte » qui fait accéder au mystère eucharistique, mais qu'elle a « part », qu'elle participe elle-même à ce mystère. Dans la solitude où la laisse le départ de Jésus, ne peut-on voir Marie s'associer à un titre éminent au sacrifice que les Apôtres auront charge de « renouveler » ?

7. La scène des noces de Cana n'est pas mentionnée dans le corps des *Exercices*, mais seulement en appendice parmi les « mystères de la vie du Christ » (276).

La joie de Marie

La troisième semaine des Exercices se termine ainsi sur cette solitude qui laisse place à une perpétuelle offrande. La quatrième s'ouvre sur l'apparition du Christ ressuscité à « sa mère bénie » (219). Aucun artifice littéraire. Aucun jeu dialectique. Mais l'achèvement d'une même réalité.

L'Écriture ne nous dit rien de cette rencontre, et l'on a reproché à Ignace d'avoir cédé ici à une piété trop imaginative. Mais, s'il avoue que « cela n'est pas dit dans l'Écriture », il en appelle cependant à l'« intelligence » spirituelle des textes. Puisque l'Évangile nous rapporte que le Christ « est apparu à beaucoup », il faut penser que sa première apparition fut pour sa mère. En juger autrement, ce serait mériter le mot terrible : « Et vous aussi, êtes-vous sans intelligence ? » (299).

Première des créatures rachetées, Marie fut aussi la première à connaître le secret divin de chacun des mystères de son Fils, et la première à le connaître dans sa gloire. Au reste, ce n'est pas seulement d'une priorité dans le temps qu'il faut ici parler. Marie est première, parce que tout ce qui advient à l'Eglise et à ses membres se trouve déjà réalisé en elle.

C'est en effet la situation privilégiée de Marie vis-à-vis de l'Eglise entière qu'Ignace met en relief dans cette méditation où il inclut toutes les contemplations du Christ ressuscité⁸. Vainqueur de la mort, Jésus vient « consoler » sa mère (224). Cette consolation, au-delà de toute émotion psychologique ou sensible, est un fruit de l'Esprit Saint, est l'Esprit Saint lui-même, donne des ce matin de Pâques où le Fils de l'homme est glorifié. Quand Ignace parle ailleurs de la « consolation spirituelle », c'est toujours pour nous inviter à nous soumettre à cette action de Jésus vivant par son Esprit dans l'Eglise et dans ses membres.

Marie est ainsi la première à recevoir la vie de l'Esprit. Mieux vaudrait dire qu'en elle c'est l'Eglise qui reçoit le « consolateur » promis au soir de la Cène. Au lieu de formuler un principe spirituel abstrait (ce qui ne serait pas dans sa manière), Ignace rend apparent dans la personne de Notre Dame le lien étroit qui, de la mort à la gloire, du sacrifice à l'effusion de l'Esprit, unit la troisième et la quatrième semaine : sur le mystère de sa solitude se termine la contemplation de la Passion ; celui de sa joie manifeste, en ses premiers effets, la puissance « miraculeuse » du Seigneur revêtu de tout l'éclat de sa « divinité » (223).

Une fois de plus, la Vierge reçoit tout de son Fils, et son rôle est de nous unir au mystère total de Pâques, mort et résurrection. A celui qui aura été fidèle aux perspectives centrales auxquelles ils nous ramènent sans cesse, les

8 Dans le corps des Exercices, toutes les méditations ou réflexions particulières à la quatrième semaine se situent dans le cadre de cette contemplation qui a pour titre : « Apparition du Christ notre Seigneur à sa Mère ». La « contemplation pour obtenir l'amour » qui la suit immédiatement est déjà d'un autre ordre.

Exercices découvriront en même temps le Christ, Notre Dame et la voie unique de la sainteté.

UN ACCOMPAGNEMENT MARIAL

Nous n'avons étudié jusqu'ici que les épisodes de la vie de Notre Dame, en marquant, dans le choix qu'en fait Ignace et le relief particulier qu'il leur donne, le sens précis dont ils se chargent dans la spiritualité définie par les Exercices. La personne de la Vierge Marie apparaît encore dans une seconde série de textes, pour accompagner la marche et le progrès du retraitant.

Celle qui intercède

Celui qui est entré dans les Exercices rencontre Notre Dame dès le premier jour de la première semaine (63). Après avoir demandé (et obtenu par la grâce de Dieu) « la honte et la confusion de soi-même » (48), puis une « intense douleur et des larmes pour ses péchés » (55), le retraitant s'est découvert pécheur, mais pécheur sauvé dans le Christ. En contemplant la Croix, qui est le lieu de sa rédemption, il peut éprouver les premiers élans de l'« homme nouveau », recréé par Dieu. La première prière adressée au Christ en croix, vainqueur du péché du monde, sera suivie, à la fin de la seconde méditation, d'une prière d'action de grâces : « Grâces soient à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur » (*Rm* 7,25).

C'est alors qu'apparaît Notre Dame. L'homme nouveau veut vivre selon la loi de Dieu, mais le vieil homme se sent retenu par la loi de la chair : la Vierge, triomphe de la Rédemption, se montre comme la créature parfaite que n'a pas souillée le péché et qui est établie dans la spontanéité de la grâce. Cette « répétition » demandée par Ignace (62-63) permet au retraitant d'éprouver plus fortement la division qui le déchire entre la loi de Dieu par l'Esprit et la loi du péché par la chair : il contemple alors la Vierge Marie, pure, libre, docile à la grâce, éclatante de toute la beauté intérieure à laquelle il aspire, et, spontanément, il se confie à sa prière pour obtenir de vivre selon Dieu comme une créature nouvelle.

Les trois demandes qu'il lui adresse sont précisément de connaître ses fautes, de sentir le désordre de son activité, de connaître le monde pour s'en préserver. A l'instant où, pécheur, il découvre à la fois les chaînes qui le retiennent et la liberté qui le meut, il se tourne vers celle que la loi de l'Esprit garde pleinement affranchie, et il l'implore pour qu'en lui se dissolvent jusque dans leurs racines les servitudes du péché. Réalisme spirituel, certes : Ignace veut que la conversion ne se perde pas en sentiments ni en lyrisme. Mais ce recours à Notre Dame, en un tel moment, est surtout l'aveu d'un amour très éclairé. La Vierge immaculée résume toute la perfection de l'univers racheté et restau-

ré dans sa beauté première ; elle est l'hymne vivante de joie et de reconnaissance chantée à la gloire de Jésus sauveur. Contemplation du Christ en croix (53), colloque de « miséricorde » et d'action de grâces (61) nous conduisent à ce troisième colloque adressé à la Vierge très sainte pour affermir et projeter déjà sur le monde « ce que je dois faire pour le Christ ».

La Vierge Marie est ainsi au centre de cette première semaine consacrée à la purification de l'âme. Proclamant la réussite totale de la Rédemption en notre race pécheresse, elle apporte à la contrition sa paix, à la conversion sa vérité, et elle les transforme l'une et l'autre en une puissance de générosité active qui s'offrira bientôt au travail du Royaume.

Cette offrande du retraitant se fait au cours de la deuxième semaine, à l'occasion des méditations capitales du « Règne » et des « deux Etendards » — méditations qui recouvrent, dans leur simplicité et leur grandeur, les vérités les plus centrales de notre foi, capables de susciter le don de toute une vie. Pour comprendre le rôle qu'y joue Notre Dame, nous devons replacer dans le contexte spirituel qu'elles supposent les notations extrêmement brèves par lesquelles Ignace caractérise sa présence.

A la fin de la méditation du Règne, l'offrande que le retraitant est amené à faire de soi-même à l'« éternel Seigneur de toutes choses » (98) s'adresse au Christ déjà établi dans sa royauté par sa résurrection d'entre les morts. Le Christ, en effet, n'appelle plus aujourd'hui ceux qu'il veut associer à son œuvre de la même manière qu'il appelait jadis Pierre, Jean ou André. Depuis le temps de ces premières vocations, Jésus a mené son combat et a triomphé des puissances du mal sur la croix : « Dieu l'a souverainement exalté et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom » (Ph 2,9), le constituant « Seigneur » pour l'éternité. A ses côtés règne aussi la « Vierge glorieuse », première créature revêtue de la gloire qui sera un jour celle de l'humanité et de toute la création. Mais la royauté du Christ ne sera définitive que lorsque « toutes choses lui auront été soumises » et que « le Fils remettra le Royaume à Dieu le Père » (1 Co 15,24-28). Pour hâter cette universelle résurrection, il faut poursuivre le combat contre les puissances du mal à l'œuvre en nous-mêmes et dans le monde.

C'est toute cette profondeur du plan divin qu'Ignace évoque : le Christ glorieux nous appelle à « travailler avec lui » pour que « tout l'univers » puisse entrer avec lui dans la gloire du Père. Il y a là comme deux temps spirituels : dans la méditation du Règne, le don sans condition au royaume de Jésus par l'oubli total et absolu de nous-mêmes ; dans la méditation des deux Etendards, au seuil des mystères de la vie publique, l'affrontement lucide du combat que nous devons encore livrer pour reproduire en nous la vie pauvre et humiliée de Jésus montant à sa Passion pour être glorifié.

Sur les deux faces de cette histoire du monde rayonne la Vierge Marie. Elle est aux côtés du « Seigneur éternel » comme « sa Mère glorieuse » ; mais elle

nous obtient d'être reçus et maintenus « sous son étendard » pour monter par la voie de la Croix. Dans sa propre gloire, elle est le témoin de l'humanité parvenue à son terme ; en face de l'ennemi qu'il nous faut encore vaincre, elle est le soutien du combat. Vierge de la fin des temps, elle préside à notre histoire. Elle est l'Épouse parfaite introduite auprès de son Époux ; mais, en même temps, elle est Judith ou Déborah veillant sur les souffrances de son peuple. Elle réalise en elle les deux aspects de l'Eglise : glorieuse déjà dans le Christ ressuscité, douloureuse dans la lutte qu'elle continue.

La prière des deux Etendards peut désormais se renouveler à chaque méditation (156, 168, 199, etc.) : toute notre vie militante est ainsi confiée à la garde de Notre Dame dont le soin est de nous maintenir fidèles aux seules armes choisies par le Christ pour sa Rédemption.

Présente à l'élection

Ce choix des armes du Christ reste toujours une décision difficile. Pour l'assurer au moment de l'élection, c'est-à-dire pour que le retraitant « ordonne sa vie » (21) conformément à la volonté de Dieu et aux exigences propres à son Royaume, Ignace va l'engager dans un suprême effort. « Avant de commencer l'élection » (164), il lui demande de se mettre dans l'attitude du « troisième degré d'humilité » : choisir de préférence, par unique amour du Sauveur, les moyens qu'il a choisis lui-même : pauvreté, humiliation, anéantissement de soi.

La Vierge Marie est le modèle parfait de cette attitude. Les *Exercices* nous le laissent entendre de façon indirecte mais claire : « La matière de l'élection commencera à la contemplation du départ du Christ de Nazareth » (163). Mais — comme nous venons de le rappeler — avant de commencer l'élection, le retraitant devra réfléchir « au cours d'une journée entière » (164) sur les exigences du troisième degré d'humilité. C'est dire que cet effort pour atteindre à la « très parfaite humilité » s'exercera immédiatement après avoir médité l'exemple du Fils quittant sa mère pour s'offrir au baptême de Jean et celui de la mère livrant son Fils — l'un et l'autre embrassant la volonté du Père avec une préférence spontanée pour la voie de la croix qu'il a choisie : « Je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8,29 ; cf. Mc 3,35). La Vierge Marie est ainsi présente à tout le travail de l'élection. Rien d'étonnant à ce que les Exercices recommandent alors comme « très utile » (168) le même recours à Notre Dame qu'ils proposaient à la fin de la méditation des deux Etendards.

A toutes les étapes importantes de son itinéraire spirituel, le retraitant rencontre ainsi celle en qui resplendit la lumière du Christ. Mais, bien loin de

9. Conformément au texte des *Exercices*, la tradition des *Directoires* est unanime à présenter cette considération des trois degrés d'humilité immédiatement après la contemplation du départ du Christ de Nazareth et de son baptême. Le *Directoire* de Miron propose même d'en situer l'exposé avant la répétition de cette dernière contemplation (MHSJ Ex , 870).

n'apparaître qu'à certains moments privilégiés, la présence de Marie s'étend, discrète mais efficace, à toutes les journées de la retraite. A mesure que la prière se forme dans l'âme, que la méditation devient un véritable appel vers Dieu, elle tend spontanément à passer par Notre Dame

Ignace revient souvent sur cette méthode du « triple colloque » où l'âme prie d'abord Notre Dame avant de prier le Fils, puis enfin le Père Dans ce premier mouvement qui s'arrête à Notre Dame¹⁰, il y a beaucoup plus encore que la simple confiance avec laquelle nous la prions « pour qu'elle nous obtienne de son Fils et Seigneur » la grâce que nous implorons. Mère de la divine grâce, elle est aussi la mère de notre prière Elle est, pour ainsi dire, le milieu spirituel et vivant où s'affine notre conscience, où se développe notre désir Elle accueille la première demande, maladroitement encore, qui commence à s'exprimer en nous et, l'unissant à sa propre prière, elle lui donne la forme parfaite qui la rend agréable à Dieu¹¹

Rien ne marque davantage combien Marie, créature semblable à nous, nous entraîne dans la perfection de ce qu'elle est aux yeux de Dieu : créature parfaite et mère de toute perfection au cœur des hommes, parce qu'elle est la mère de Jésus et qu'elle ne cesse à aucun moment de l'enfanter en nous

CELLE QUI MET AVEC SON FILS

Au terme de cette rapide étude, il nous est permis, semble-t-il, de dégager certains traits caractéristiques de l'attitude ignatienne

Une première remarque est évidente Nulle part, Marie n'est présentée comme jouant un rôle limité à un aspect de la vie spirituelle. Elle n'est le modèle d'aucune vertu. Elle ne veille sur aucune forme particulière de vocation (comme serait la contemplation, la pénitence, la réparation, la compassion, etc.). Sa pureté elle-même, qui reçoit un tel relief de ce qu'elle surgit en contraste avec notre activité pécheresse au sein d'un monde pécheur, ne constitue pas une excellence parmi d'autres, et qu'il nous faudrait imiter Ceci est d'autant plus remarquable que, dans les débuts de sa conversion, Marie avait obtenu à Ignace le don de ne plus jamais « consentir aux choses de la chair »¹² aucune trace n'en paraît dans les *Exercices*.

10. Evoquant cette méthode de prière familière à Ignace, Nadal nous dit qu'« il faisait grand usage de l'invocation des saints et en premier lieu de la très sainte Vierge Mère de Dieu, et cela surtout lorsque, dans l'oraison adressée à Dieu, il ne trouvait pas le profit spirituel attendu, comme s'il comprenait alors que la volonté de Dieu l'obligeait à descendre jusqu'à l'intercession des saints » (cité par M. Nicolau, *Jerónimo Nadal*, Madrid, 1949, p. 255) Il ne faudrait pourtant pas, dans ce rythme qui va de Marie au Fils et du Fils au Père, voir la moindre nécessité C'est encore le *Journal spirituel* qui nous oblige à nuancer beaucoup cette doctrine du « triple colloque »

11. Dans le *Journal* (15 février), nous voyons le Père faire comprendre « qu'il lui plairait d'être prié par Notre Dame » [Ecrits, p. 334]

12. *Récit*, n° 10 [Ecrits, p. 1022]

Bien plus, aucune contemplation ne nous introduit directement et explicitement dans l'« intérieur » de Marie. Rien qui nous retienne sur cet incessant passage « de silence en silence, de silence d'adoration en silence de transformation », si merveilleusement décrit par Bérulle et par les auteurs spirituels de son école. Rien sur la vie du Saint-Esprit en elle. Pour Ignace, Marie n'apparaît que dans le rôle qu'elle joue à côté de son Fils, envers son Fils, avec son Fils, dans l'histoire de la Rédemption.

Ce n'est pas qu'il se détourne (ou qu'il nous détourne) de ces échanges secrets et ineffables entre l'amour de Dieu et la réponse de la créature qui lui est le plus totalement livrée. Nous avons noté, au contraire, l'importance qu'il attache aux scènes où a lieu la rencontre la plus intime, comme l'adieu de Nazareth ou l'apparition au matin de Pâques — deux épisodes dont l'Écriture ne dit rien, mais dont l'intuition d'Ignace dégage aussitôt la portée spirituelle. Il reste cependant que, même alors, les considérations « mystiques » le cèdent toujours au rôle « historique » joué par Marie dans l'économie du salut.

S'il fallait parler d'une vertu à laquelle Marie nous initie, ce serait de la pauvreté. La « souveraine pauvreté » (116) de la Crèche est la première réponse offerte à celui qui s'est déjà décidé à « toute pauvreté de fait ou de cœur » (98). A la Vierge qui accueille la prière des deux Etendards, c'est le don de la pauvreté qui est demandé comme premier « échelon » (146) pour accéder au parfait service de sa divine Majesté. Attitude qui ne se dément plus, et que le troisième degré d'humilité scelle dans l'amour de ressemblance avec le Christ pauvre. Mais cette pauvreté devient de plus en plus le dénuement spirituel, la « solitude », le don du cœur qui s'offre à la souffrance rédemptrice. La troisième et la quatrième semaines ne parlent plus de pauvreté, parce que cette vertu est assumée elle-même dans l'anéantissement du Calvaire.

Pauvreté devenue oubli total de soi. Nous sommes au cœur des Exercices, étant au cœur du mystère de la Rédemption. La pauvreté nous ouvre les voies du royaume de Dieu : elle nous conduit à la parfaite obéissance qui reproduit l'obéissance du Christ à son Père.

C'est bien là que nous conduit aussi, comme modèle et comme inspiratrice, la Vierge Marie. Elle ne retient pas sur elle notre prière ni notre amour : aucune « dévotion » à Marie qui se détacherait au milieu d'autres dévotions. Mais le même élan nous porte à la fois vers la Mère et vers le Fils, parce qu'ils appartiennent l'un et l'autre au même mystère qui est celui de la Rédemption par la victoire de la Croix. La personne de Marie apparaît toujours, dans les *Exercices*, à la lumière de l'œuvre de son Fils. C'est de lui qu'elle tient sa beauté, de lui sa gloire : entre l'Immaculée et la Vierge glorieuse rayonne le sacrifice pour lequel elle a reçu et donné son Fils. Et tant que l'humanité devra continuer ici-bas son passage par la mort, la Vierge, première-née de toutes les créatures, recevra cette émouvante prière des deux Etendards qui est la prière de l'histoire humaine et de l'Eglise militante, à la fois glorieuse et

pécheresse, victorieuse dans le Christ mais poursuivant douloureusement son ascension vers Jérusalem.

Ce sont là, croyons-nous, les perspectives exactes d'Ignace. Parlant de la Vierge Marie, nous devons retrouver ce qui fait le ressort et la caractéristique de son attitude spirituelle : travailler de toutes ses forces à la gloire de Dieu, c'est-à-dire à l'avènement de son règne par la mort et la résurrection de toute créature. Les Exercices eux-mêmes, par delà le but plus immédiat de la décision qui met l'âme en parfaite soumission à la grâce, ne visent à rien d'autre qu'à plonger le retraitant dans la réalité historique du dessein de Dieu voulant sauver le monde par le sang de Jésus Christ. La Vierge Marie apparaît indissolublement liée à cette « œuvre » pour laquelle le Christ a voulu naître d'elle ; toute sa mission est de nous placer « sous l'étendard de la Croix ».

C'était déjà cette prière que lui adressait Ignace lorsqu'en 1538 il s'acheminait vers Rome où il devait accomplir ses premiers vœux. Qu'on se rappelle l'analyse par Hugo Rahner de la vision de La Storta¹³. Le Christ portant sa croix reçoit Ignace comme son serviteur. Et désormais, avec la certitude qui fonde l'action de toute une vie, le « compagnon de Jésus » se sait uni au Christ en croix et voué pour toujours à la rédemption du monde. Vision et certitude qui sont des grâces, mais qu'une longue prière avait précédées, sinon préparées. Cette prière, comme il est naturel, s'était portée à la Vierge Marie : « Il avait décidé qu'après son ordination il resterait un an sans dire la messe, se préparant et demandant à Notre Dame qu'elle voulût bien le mettre avec son Fils. Et un jour, quelques milles avant d'arriver à Rome, étant dans une église et y faisant oraison, il sentit un tel changement dans son âme, et il vit si clairement que Dieu le Père le mettait avec son Fils, que jamais il n'aurait la hardiesse d'en douter »¹⁴.

C'est cette formule si simple et si riche à la fois qui continuera à exprimer pour Ignace cette grâce de La Storta. « Me souvenant du jour où le Père me mit avec le Fils », écrira-t-il dans son *Journal* (23 février). Notre Dame exauçait ainsi la prière qui lui avait été adressée. Il nous semble que tout son rôle dans les Exercices peut, lui aussi, se résumer dans la formule d'Ignace : « mettre avec son Fils », comme aussi à cette formule peut se rattacher tout l'effort spirituel de la retraite.

L'amour ainsi porté à Notre Dame n'a rien de facile ni de sentimental. En décembre 1524, à l'époque où les Exercices sont déjà substantiellement composés, Ignace écrit de Barcelone à Inès Pascual, l'une de ses bienfaitrices : « Plaise à Notre Dame (...) de nous obtenir la grâce, avec notre effort et notre

13. Cf. *Christus*, n° 182HS, mai 1999, pp. 233-248.

14. *Récit*, n° 96 [*Ecrits*, p. 1069]

peine, de convertir nos esprits faibles et tristes en esprits forts et joyeux pour la louange de son Fils et Seigneur »¹⁵ Amour qui, bien loin de nous alanguir ou de nous détourner de l'action, nous dispose au contraire au service de Dieu pour lequel il renouvelle nos sources d'énergie. Amour plein de tendresse et de douceur, certes, mais qui ne s'attarde pas en vaines effusions. La phrase que nous venons de citer est unique dans toute la correspondance du saint. Mais, alors qu'il se tait et qu'il agit, il garde sur son cœur, emportée du château paternel, une image de la Vierge des Douleurs¹⁶ — dévotion tout espagnole, peut-être, mais qui montre ses préférences pour le mystère le plus secret où Marie se trouve unie à la Passion de son Fils.

Parce que son amour se nourrissait aux réalités les plus spirituelles, qui sont aussi les plus théologiques, Ignace vit plus d'une fois Marie lui ouvrir les profondeurs de la Trinité. A Manrèse, raconte-t-il, « un jour qu'il se trouvait sur les marches d'entrée du monastère [de Saint-Dominique] et qu'il récitait les Heures de Notre Dame, son esprit commença à être transporté comme s'il voyait la très Sainte Trinité »¹⁷. Plusieurs passages du *Journal*, nous l'avons dit, montrent Marie intercédant non seulement auprès de Jésus, mais auprès du Père ou des trois Personnes divines et laissant Ignace comblé de leur présence, plein de dévotion et de larmes. Pour que l'amour porté à Notre Dame puisse conduire à de telles grâces, il lui faut être fondé sur le Christ qui est l'unique médiateur par le sang de sa Croix.

C'est d'un pareil amour que les Exercices sont l'école. Peu nous importe que la critique moderne ait fait justice de la légende qui voulait que la Vierge Marie eût « dicté » les *Exercices* dans la grotte de Manrèse. Les intuitions mariales d'Ignace continueront à aider bien des personnes à se donner au Seigneur Jésus : elles valent mieux que la légende.

15. *Ecrits*, pp 630-631

16. MHSJ. *Scripta*, II, p 970

17. *Récit*, n° 28 [*Ecrits*, pp 1033-1034]

Chroniques

Mon désir de soignant

Un chemin en quête de l'autre ?

Marie-Hélène BOUCAND*

Soignant-soigné, soigné-soignant, je suis au carrefour de deux mondes, l'un au service de l'autre. Touchée par la maladie depuis cinq ans, la relecture de ma vie professionnelle devient tout autre. Jeune médecin, après qu'un événement familial m'eut fait vivre le drame d'un accident vasculaire chez une personne jeune, j'ai choisi assez rapidement de me destiner à la rééducation des malades ayant eu un accident neurologique. Ma voie était, semble-t-il, tracée. Après trois expériences de médecine en Inde et en Afrique noire, mon désir d'aller hors frontière pour aider les plus pauvres s'est converti. Je pouvais trouver ma voie en France, et cela m'a conduit à me « consacrer » aux personnes malades les plus démunies. Une fois l'orientation neurologique choisie, un concours de circonstances m'a amenée à travailler dans un service hospitalier, dans le Var, auprès des personnes cérébro-lésées, vasculaires ou traumatisées crâniennes.

* Praticien hospitalier, ancien chef de service, membre de la Communauté CVX, Lyon. A dirigé le collectif *Intimité, secret professionnel et handicap* (Chronique sociale, 1998).

Apprendre des autres

Ce fut pour moi toute une école que d'apprendre ce qu'était la personne avec un traumatisme crânien, ce que vivait l'entourage, quelles étaient leurs demandes, leurs attentes. Il m'a fallu apprendre aussi que le pouvoir de la médecine devait être partagé : je n'étais pas seule à m'occuper de ces malades, mais avec une équipe, dans laquelle chacun était un maillon indispensable au bon fonctionnement de la prise en charge. Ma parole avait certes du poids, puisque décisive, mais elle devait prendre en compte l'évaluation des infirmières, aides-soignants, kinés, orthophonistes, ergothérapeutes, psychologues ou assistantes sociales.

Mon autre découverte, presque immédiatement, fut que, dans le domaine de la rééducation des traumatisés crâniens, il n'y avait pas une *seule* façon de faire, qui aurait été la bonne ! Tout était dans l'évaluation, la prise en compte de l'ensemble des problèmes médicaux, de l'environnement, des conditions psychosociales du malade. Je n'étais plus dans l'équation : un malade, des signes cliniques, un diagnostic, un traitement. Je commençais à m'éloigner de l'enseignement de la faculté et à découvrir que la médecine n'est pas une science exacte mais un art...

Je crois que l'on pourrait rattacher cette période initiale de mon exercice professionnel à l'annotation des Exercices spirituels stipulant de prendre chacun là où il en est, et non là où l'on voudrait qu'il soit. Je commençais à me mettre au service des malades, pour les aider là où ils en avaient besoin. Ma démarche partait de leurs besoins, de leurs demandes. J'élaborais avec eux ou leurs proches un projet de rééducation et de prise en charge.

Ce premier passage effectué, j'ai pu entrer plus profondément dans cet univers. J'ai alors été confrontée à la violence : violence des malades refusant leur handicap, violence des familles devant mon incapacité à guérir, violence de mes mots dans l'annonce du handicap... La demande des patients est en effet toujours la même : *obtenir la guérison, redevenir comme avant*, comme si l'accident n'avait pas eu lieu. Nier le handicap, le refuser, est une des étapes importantes dans l'évolution psychologique de la personne touchée. Attendre tout du médecin est normal, mais c'est de l'ordre de l'imaginaire. Cela renvoie au médecin son propre désir de toute-puissance, qui peut aller jusqu'à vouloir reculer la mort aux limites de l'impossible. Derrière ce désir peut exister celui de ne pas perdre l'image idéale de soi mise en

danger par la maladie, de sacraliser le corps comme indestructible, de se posséder soi-même en voulant nier la nature inhérente à l'homme : naître, vivre, vieillir, souffrir et mourir.

Renoncer à la toute-puissance

Il y avait un ajustement à trouver entre le désir de lutter contre cet imaginaire de toute-puissance projeté sur moi (et qui, peut-être, me faisait du bien ?) et le désir d'être vraie, bien que souvent humble et démunie, devant un handicap dont je savais — par sa gravité — qu'il était définitif. Je crois que j'ai dû faire, dans ce cadre, un véritable travail de deuil pour ne pas répondre à la toute-puissance imaginaire de mon pouvoir de guérir. Je devais accepter et mon incapacité et l'impuissance de la médecine. Et, de cela, il me fallait être témoin face aux malades ou à leur entourage. Je faisais corps avec le chirurgien qui avait opéré pour tenter une éventuelle récupération, mais sans succès. Mon désir s'est alors déplacé vers le soin, vers le « prendre soin » de l'autre, dans une prise en charge globale de l'homme malade qui se présente : homme physique, psychologique, social et spirituel.

Un vrai dialogue peut alors s'instaurer et j'ai vu parfois des demandes de patients — dans le cadre des handicaps acquis — se modifier. Je me souviens de cette femme, jeune, arbitre en volley, ayant fait une hémiplégie. Lui annonçant que son bras ne récupérerait pas, elle fut d'une extrême violence contre moi, m'en voulant de ne rien pouvoir faire pour elle. J'étais devenue la cause de sa non-récupération, et donc insupportable. J'ai entendu sa violence, l'ai reçue, sinon acceptée... Plusieurs années après, elle est revenue en consultation en m'apportant un tableau peint de sa main gauche. Elle avait découvert la peinture et en avait fait sa passion. Son tableau s'intitulait *Le chemin* et débouchait sur une allée d'amandiers en fleurs. Ce travail, où l'« accompagnement » prend toute sa place, demande du temps... Malade et médecin peuvent alors faire un bout de chemin ensemble vers une autre guérison, inattendue, déplacée par rapport à celle souhaitée initialement. Cela n'a parfois jamais lieu.

En restant fidèle aux Exercices, je crois que cette période pourrait être rapprochée du « Principe et fondement » : me détacher de mes certitudes, de mon savoir, de mon pouvoir, de mon désir initial, pour essayer d'être « davantage » au service de mon frère malade.

Ce travail s'est approfondi au fur et à mesure, en particulier pour essayer de gérer les situations humainement très difficiles, comme

avec des malades peu communicatifs, en grande souffrance physique, avec des demandes de fin de soins, des décisions de thérapeutiques de confort au risque d'abandonner des thérapeutiques plus actives. Ce sont ces situations que j'appellerais de « questionnement éthique clinique ». Progressivement, j'ai appris à travailler cette position d'écoute à l'égard du patient, de son entourage et de l'équipe, tout en assumant les responsabilités médicales. Nous avons institué les réunions éthiques, souvent à ma demande, mais parfois à celle d'un soignant. Toute l'équipe y était conviée. Chacun y avait librement la parole. Je pouvais alors prendre ma décision, éclairée du regard des autres intervenants. Ce processus évitait que la décision soit le seul reflet d'une toute-puissance ou, au contraire, la traduction d'une relation trop affective avec le malade ou son entourage.

Tout cela, soutenu par un travail psychologique personnel, m'a aidé à mieux me situer dans ma relation avec le malade et sa famille. Et peut-être, paradoxalement, à mieux m'investir dans une relation humainement très proche, où je pouvais maintenir un espace de discernement, de relecture. Cela ne s'est pas fait en un an — je pense même que cela ne se termine jamais —, le malade nous conduisant toujours plus loin sur le chemin de nous-mêmes, pour peu que chacun reste à la place qui est la sienne.

De médecin à malade

Et puis, la situation s'est renversée : à mon tour d'être porteuse d'une maladie, révélée tardivement mais non moins génétique, sans traitement, évoluant sans possibilité de recourir à une thérapeutique curative. Je n'évoquerai cette expérience que par quelques remarques.

■ **La relation médecin-malade me semble fonctionner sur le mode interactif : le malade attend beaucoup de son médecin.** Il attend la guérison. Si celle-ci est impossible (pas de traitement), le médecin est mis en situation d'échec de son pouvoir et de sa toute-puissance. Consciemment ou non, il se sent coupable vis-à-vis du malade. Le médecin se trouve alors pris dans un étau difficile à gérer, au point que certains seraient prêts à essayer n'importe quel traitement pour tenter de fuir cet échec, bien qu'ils n'en soient pas responsables. Le malade doit donc aussi faire, de son côté, un travail de deuil de cette toute-puissance médicale. C'est uniquement si les deux, soignant et malade, font ce chemin qu'une expérience basée sur la confiance et

l'espérance peut surgir, quand bien même ne serait-ce pas celle de la guérison. Ce chemin-là doit passer par la parole, celle du médecin, mais aussi celle du malade qui doit pouvoir exprimer sa souffrance, et savoir qu'il est entendu et compris.

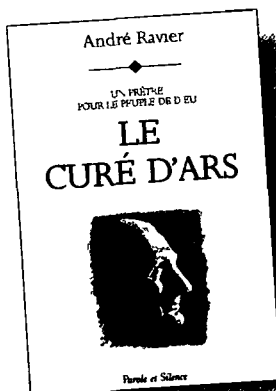
■ **La relation médecin-malade est toujours asymétrique.** Mais de quel côté voit-on cette asymétrie ? Lequel des deux détient le plus d'informations ? En tant que soignant, je crois détenir effectivement un « savoir » que l'autre n'a pas et que, le plus souvent, je ne veux pas partager. Vouloir tout lui dire (consentement exprès et éclairé ?) est d'ailleurs impossible et me semble, là encore, relever de l'imaginaire. Mais, devenue malade, je découvre et expérimente que chacun a un « savoir » différent qu'il doit partager avec l'autre. D'un côté, savoir ou connaissance médicale pour le soignant ; de l'autre, savoir de l'expérience de la maladie. Il n'y a pas que le soignant qui peut apporter un savoir ; il ne peut en effet jamais se mettre totalement à la place du malade (vivre les deux positions est réellement très difficile !). Le soignant doit donc apprendre à se mettre à l'école du malade. J'ai découvert que, soignant, je parlais facilement de l'accompagnement des mourants, de la fin de vie, des soins palliatifs. Ayant fait l'expérience de la peur de la mort proche, j'ai compris qu'aucun mot ne peut traduire ce qui se passe, même si cette expérience est vécue dans la foi et la certitude du Royaume. Laissons résonner le silence de la parole de celui qui part...

Le malade est trop souvent considéré par le médecin comme celui qui ne sait pas. Que de difficultés surviennent lorsque le malade vient expliquer au médecin ce qu'est sa maladie ! Je réalise à partir de cette situation, qui est la mienne, que, dans la relation médecin-malade, chacun a un rôle socialement attribué, qu'il est très difficile de modifier. Que d'efforts pour considérer le malade comme partenaire, allié, porteur d'un savoir, différent de celui du soignant mais complémentaire ! Un exemple illustre cette nouvelle position : les associations de malades qui fonctionnent bien sont celles où il existe une bonne collaboration soignants-malades. Le travail, l'information se font alors dans un contexte différent, où chacun se trouve déplacé par rapport au rôle qu'il joue habituellement. J'ai bien plus appris sur la relation soignant-soigné (soigné-soignant ?), la souffrance, la révolte, la dépression du malade face à sa maladie, après cinq ans de maladie qu'après vingt ans à côtoyer au quotidien des malades touchés par des affections incurables !

■ Un refus de soins par le malade pose toujours problème au corps soignant, qui ne sait pas toujours entendre toute la souffrance cachée derrière une telle attitude. Le médecin accepte-t-il que le malade passe par des moments où il ne peut plus accepter les contraintes que le médecin lui impose (et que celui-ci méconnaît le plus souvent : heures d'attente interminables, perte de l'intimité, modifications de l'image du corps, dépendance du fonctionnement institutionnel...) ?

■ L'« éducation » médicale apprend à classer, diagnostiquer, traiter en fonction des signes cliniques. Cette pratique s'est étendue aux paramédicaux à travers la démarche du diagnostic infirmier. Ainsi, chacun devient plus responsable. Mais cela n'apprend pas au médecin à gérer toutes les situations intermédiaires dans lesquelles il se retrouve le plus souvent. La science médicale appelle des situations nettes et précises, et l'art de la médecine un discernement de chacune d'entre elles... Les Exercices spirituels nous sont encore là très présents : passage de la Croix vers la Vie, passage par la souffrance du malade pour découvrir quelle vie coule de ses plaies ouvertes... Pour moi, seule cette relecture de la souffrance dans la foi peut permettre d'oser parler d'une quelconque fécondité de la souffrance, ou même simplement d'évoquer une espérance possible.

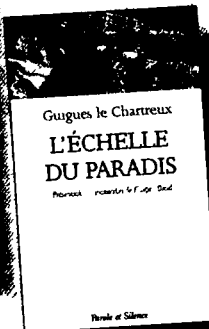
Etre malade en étant soignant est une situation singulière qui aide à relire son expérience de soignant sous une lumière nouvelle. Cette situation m'a fait reconnaître mon ambivalence face au désir de guérir l'autre, et mes propres blessures que je cherche à guérir. Devenir malade me conduit à apprendre tout le non-dit de la souffrance et à mesurer combien il faut être simplement présent à l'autre pour essayer d'entendre ce qu'il dit par son corps, ses choix, ses mots, ses silences. Lieu formidable d'échange d'humanité, lieu d'humanisation réciproque dans le respect de cet autre qui nous est confié.



112 pages, 65 F

Le Père André Ravier, jésuite, ancien provincial de la Province de Lyon, vient de mourir, le 19 mai 1999

Présentation et traduction par Philippe Baud.



Sans cesse recopiée au Moyen Âge et sans cesse rééditée après l'invention de l'imprimerie, cette œuvre est restée, depuis huit siècles, un classique de la spiritualité monastique.

108 pages, 59 F

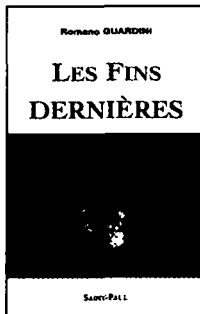
*Préface de Mgr Pierre d'Ornellas
Présentation d'André Ravier*



114 pages, 60 F

Parole et Silence Diffusion **cerf**

Éditions SAINT-PAUL - BP 652 - 78006 Versailles Cx



Les Fins dernières

Romano GUARDINI, théologien allemand du XX^e s

Une remarquable synthèse de la pensée chrétienne sur la finitude de l'homme et la fin des temps

Une réédition opportune face aux gnosés actuelles

144 p. - 82 F

30 jours avec Marie

Père Dominique AUZENET, délégué diocésain pour le Rosaire

Un accompagnement spirituel, avec, pour chaque jour, une lectio divina et un texte scripturaire

Pour se mettre à l'école du royaume de Marie - une méditation par jour

128 p. - 14 p. / jour - 75 F

Actualité des sanctuaires marials

Jean RIVAIN*

Lourdes, Fatima, La Salette, Guadalupe, Pontmain... C'est un fait constaté par les professionnels du tourisme : les sanctuaires marials attirent toujours des pèlerins. S'il y a un fléchissement en France pour les démarches en groupe, le nombre des familles et des individuels augmente. La voiture est préférée au transport en commun.

Pontmain, commune de neuf cents habitants, accueille un 17 janvier, dans l'inconfort de l'hiver, cinq mille personnes qui ne sont pas toutes sûres de pouvoir entrer dans la basilique ; le 15 août, elles sont dix mille, et, tous les jours, il y a du passage pour prier, se confesser... Trois cent cinquante mille visiteurs par an, déclarent les services du tourisme de la région Pays-de-Loire. Les pèlerinages, ça marche encore, spécialement ceux qui se dirigent vers des sanctuaires ayant pour origine une apparition de la Vierge Marie reconnue par le magistère de l'Eglise.

* Recteur de la basilique de Pontmain. A publié *Prier à Pontmain avec Marie* (Desclée de Brouwer, 1994)

Des aumôneries de collèges et lycées organisent des marches de jeunes pour commencer ou conclure une année, pour préparer des confirmands. Le Mouvement Chrétien des Retraités (Vie Montante), les groupes du Renouveau charismatique provoquent des rassemblements, avec jusqu'à vingt mille participants. Le SIJEL (Service interdiocésain des jeunes équipes liturgiques) regroupe huit cents servants de messes en aube. C'est un défilé constant de vagues plus ou moins fortes de pèlerins de tout âge et de toute condition.

Pourquoi viennent-ils ?

■ **Les lieux visités par Marie sont marqués par sa présence.** Les pèlerins s'y sentent reconnus et écoutés. « Ce n'est pas comme ailleurs », disent-ils. Que de personnes viennent confier leur détresse à la Mère du Seigneur ! Soit que leur médecin leur ait dit : « Je ne puis plus rien pour vous ! », soit que leur comptable leur ait déclaré : « C'est bientôt la faillite ! », soit que l'épouse ait quitté la maison, soit que les enfants ne demandent pas le sacrement de mariage... Et ces mêmes personnes reviennent quelques mois, quelques années plus tard pour remercier : « Mon mari est guéri de l'alcool. » « Ma fille a trouvé du travail. » « Nous avons un bébé, alors que la médecine disait que c'était impossible. » La liste des intentions écrites est longue et variée, ainsi que celle des reconnaissances. Les cierges brûlent dans une chapelle des lumières ouverte jour et nuit. Ils sont le signe de ces demandes et de ces reconnaissances. Des milliers de pèlerins font ici l'expérience de la présence de Notre Dame, selon ce que nous dit Vatican II : « Son amour maternel la rend attentive aux frères de son Fils (...) qui se trouvent engagés dans les périls et les épreuves » (*Lumen Gentium* 62).

■ **Les fidèles aiment la Mère du Seigneur.** Sur la croix, Jésus a dit à Jean : « Voici ta mère ! » Et le disciple la prit chez lui, dans son intimité. Jésus s'adresse à chacun de nous à travers l'Apôtre bien-aimé. Le Peuple de Dieu, en France, est héritier d'une tradition mariale millénaire et reconnaît encore aujourd'hui Marie pour sa mère. Il a besoin d'exprimer sa dévotion mariale d'une manière ou d'une autre. Le pèlerinage vers un sanctuaire marial est une occasion préparée et attendue parfois pendant des années .

■ **La dimension mariale a manqué.** A la suite de mai 1968, une idéologie a marqué certaines paroisses et mouvements qui ont axé les

efforts des fidèles sur une action missionnaire urgente, en abandonnant des aspects de la vie chrétienne jugés secondaires. Ce fut le cas de la dimension mariale. Des prédications mettaient plutôt l'accent sur l'aspect social, et parfois de manière très intellectuelle. Des fidèles en ont souffert, et donc apprécié de pouvoir se réfugier dans un sanctuaire pour chanter Marie, réciter un peu de chapelet avec d'autres et exprimer leur relation filiale envers Notre Dame.

■ **Un enracinement historique donne des repères.** Le récit de l'événement fondateur est une activité très importante dans un sanctuaire marial. Il plonge dans l'histoire et raconte comment la Mère de Dieu se manifeste pour soutenir les chrétiens à des moments difficiles : rue du Bac à Paris pendant la Révolution de 1830 ; à La Salette en 1846, en pleine industrialisation générant le prolétariat des villes ; à Lourdes en 1858, pour rappeler l'urgence de la prière pour la conversion des pécheurs qui se multipliaient dans la prospérité du troisième empire ; à Pontmain en 1871, au moment de l'invasion prussienne ; à Fatima en 1917, pendant la première guerre mondiale et la révolution communiste en Russie ; à Beauraing en 1932 et Banneux en 1933, alors qu'Hitler prend le pouvoir en Allemagne.

En notre temps où l'indifférence religieuse est croissante, les personnes qui veulent faire leur enquête sur la crédibilité de la foi chrétienne sont heureuses de trouver dans une histoire proche des signes de la communication entre le ciel et la terre. Les chapelains sont souvent témoins de conversions. La *Lettre des évêques aux catholiques de France* de 1997 parle des « recommençants » : les sanctuaires marials sont des lieux de liberté favorables à la décision de reprendre une vie chrétienne avec les sacrements abandonnés pendant dix ou vingt ans.

■ **Là où est Marie, le Saint-Esprit agit.** Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, écrit : « Quand le Saint-Esprit a trouvé Marie dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment, et autant qu'elle lui donne place ; et une des grandes raisons pourquoi le Saint-Esprit ne fait pas maintenant des merveilles éclatantes dans les âmes, c'est qu'il n'y trouve pas une assez grande union avec Marie » (n° 36). Les sanctuaires marials ne peuvent être que modestement équipés. Quoi qu'il en soit, les responsables sont émerveillés de leur fécondité spirituelle, sans commune mesure avec les moyens

employés. Elle est humainement inexplicable. Elle témoigne de l'action du Saint-Esprit en présence de Marie.

■ **Une prière persévérante avec Marie.** Un prêtre découvrant Pontmain déclarait : « Ici, c'est tous les jours dimanche ! » Pendant la saison des pèlerinages, de Pâques à la Toussaint, il y a toujours du monde qui prie dans la basilique. Cinq messes dominicales, deux en semaine. Le climat de prière s'amplifie lorsque les pèlerins sont plus nombreux à la faveur d'une fête mariale en semaine ou d'un mardi d'été. Ces jours-là, l'animation est plus soutenue, depuis les laudes chantées chaque matin jusqu'au chemin de lumière (procession aux flambeaux) vers le lieu de l'apparition.

■ **Un lieu de réconciliation accessible.** Alors que les églises des villes et des campagnes sont de plus en plus souvent fermées, les chrétiens cherchent la possibilité de rencontrer un confesseur. Les sanctuaires mariaux leur procurent la joie du pardon. « N'est-ce pas dans le sein de Marie que s'est accomplie la réconciliation entre Dieu et les hommes par le mystère de l'Incarnation ? » (saint Anselme). Marie demeure « mère de miséricorde », soucieuse de la conversion et du salut de tous ses enfants. Invoquée inlassablement afin qu'elle prie « pour nous, pauvres pécheurs », elle intercède « maintenant » pour les confesseurs et les pénitents. Un prêtre de 87 ans témoigne : « Vraiment, ce fut une grâce de pouvoir accueillir les pénitents toute une journée sans être fatigué... Il y a la Sainte Vierge. » Prêtres diocésains, missionnaires oblats se relaient chaque jour, hiver comme été. « J'ai plus appris en quelques années à Pontmain que pendant tout mon ministère... » Il se présente toujours quelqu'un : une famille entière (la mère au début, le père ensuite), une voiture de religieuses... qui font parfois plus de cent kilomètres pour ce sacrement. « Pontmain est une terre de liberté où il est plus facile de se laisser convertir, de changer de cap », lit-on dans le projet pastoral. On ne repart pas de Pontmain comme on y est venu. Les pèlerins font par Marie l'expérience de la dimension maternelle de Dieu, « Père des miséricordes ».

Dérives possibles

■ **Inflation verbale.** Lorsque le cœur est séduit par un grand amour, il peut inspirer des paroles exagérées dans les discours, les chants, les

prières. Cela s'est produit avec le « grand retour » de Notre Dame de Boulogne en 1944-1945. Un séminariste est devenu pasteur protestant à la suite des abus de langage divinisant Marie « qui sourit et pardonne ». Il y a des manifestations populaires en l'honneur de Notre Dame qui, aux yeux d'observateurs pointilleux, relèvent de la mariolâtrie. Par réaction, certains prennent des mesures restrictives, jusqu'à supprimer des statues de la Sainte Vierge et omettre les chants en son honneur. Alors, spontanément, naissent d'autres réactions contraires et abusives avec des bergers sans mandat.

■ **Publicité commerciale.** Certains veulent soutenir des manifestations mariales non reconnues comme San Damiano, Medjugorje, Kerezenen... pour faire advenir leur reconnaissance. Ils font de la réclame pour une neuvaine de pèlerinages : les cars se remplissent, des personnes de bonne volonté font confiance et mettent en doute leurs curés qui les invitent à la prudence en citant Jésus : « Si quelqu'un vous dit : "Voici, le Christ est ici !" Ou bien : "Il est là !", n'en croyez rien... » (Mt 24,23-25). « Il y a des conversions », disent-ils. En fait, celles-ci n'authentifient pas le caractère divin du phénomène merveilleux, mais le sérieux de l'acte de foi provoqué à l'occasion d'une confession, d'une messe, par un pèlerin ouvert à la grâce de Jésus sauveur.

■ **Critères de discernement.** Dom Bernard Billet, au cours du congrès de la Société française d'études mariales (SFEM) à Pontmain, en septembre 1971, disait : « Le discernement des vraies apparitions est difficile, par suite des ressemblances qui existent entre nombre d'apparitions reconnues et celles qui ne le sont pas... Un critère positif semble s'imposer : la transparence, par opposition aux contradictions, ambiguïtés, bizarreries, incohérences ; la transparence contraire à l'opacité, laquelle tend à faire de l'apparition un centre d'attraction et non un point de rayonnement. » Cette transparence doit exister au niveau des voyants, de l'apparition, des messages, de ceux qui se trouvent concernés, au niveau enfin de ceux qui ont la mission d'opérer le discernement. Il conclut : « Quand Marie apparaît, c'est pour faire bénéficier la terre de la lumière inaccessible où elle règne avec son Fils »¹.

1. *Vraies et fausses apparitions dans l'Eglise*, Lethielleux, 1973, p. 46.

Un accompagnement ecclésial

Si l'Eglise met en garde contre certaines pratiques déviantes, c'est pour soutenir une saine piété mariale. En effet, dans la foi catholique, Marie a une place importante. Depuis le concile œcuménique d'Ephèse, elle est appelée « Mère de Dieu ». Elle est citée dans le symbole des Apôtres et celui de Nicée-Constantinople. Vatican II a voulu que le dernier chapitre de la Constitution dogmatique sur l'Eglise soit un résumé de tout l'enseignement marial officiel. Il est intitulé : *La bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, dans le Mystère du Christ et de l'Eglise*. Ce document a été complété, dix ans plus tard, par une exhortation apostolique de Paul VI sur *Le culte marial*, le 2 février 1974. Ce texte guide de façon sûre « les exercices de piété envers la Vierge Marie ». Il demande que ces pratiques soient christologiques, c'est-à-dire orientées vers Jésus, en sorte que la Mère ne soit pas séparée de son Fils ; il faut aussi qu'elles soient trinitaires et ecclésiales. Le pape indique quatre orientations pour la qualité du culte marial : il doit être biblique, liturgique, œcuménique, anthropologique.

En 1983, Jean-Paul II publiait le nouveau *Code de droit canonique*. On y trouve, dans le livre IV sur la « fonction de sanctification de l'Eglise », un chapitre absent du précédent code, intitulé « Les sanctuaires » (n° 1230-1234). Le 4 décembre 1997, les évêques de France faisaient éditer une *Charte des sanctuaires*. Eclairant le code pour la situation française, cette charte comporte trois points essentiels concernant le sens du sanctuaire, ses fonctions, sa pastorale. Au n° 9, il est écrit : « Pour éviter les confusions fréquentes des mots pris l'un pour l'autre, il faut rappeler que le sanctuaire est le lieu vers lequel on vient en pèlerinage. Le pèlerinage est la démarche qu'on fait pour aller vers ce lieu. » Cent cinquante sanctuaires de France se sont unis en Association des recteurs de sanctuaire (ARS), qui se rassemblent chaque année en congrès en janvier à Paris, en sous-région en avril, en grande région apostolique en novembre. Les sanctuaires mariaux participent à une autre instance, l'Association des œuvres mariales (AOM), pour approfondir, avec les responsables des publications et des mouvements, leur spécificité.

Le 7 octobre 1987, le cardinal Dadaglio, président du comité de l'Année mariale, a envoyé à tous les évêques du monde une note pour rappeler, en cinq points, ce que doivent être les sanctuaires mariaux dans l'Eglise : 1. Des lieux de célébration liturgique ; 2. Des lieux de culture ; 3. Des lieux d'appel ; 4. Des lieux de charité ; 5. Des lieux

d'engagement œcuménique... En 1988, il a invité les délégués de chaque pays à étudier les directives romaines sur les sanctuaires. En 1992, ce fut le premier congrès mondial de pastorale des sanctuaires et des pèlerinages à Rome, *Domus Mariae*. Jean-Paul II demanda « d'accueillir judicieusement la piété populaire et de l'éclairer respectueusement pour que les pauvres soient évangélisés ». Commentant l'épisode de Jésus au puits de Jacob, il compare les sanctuaires à des sources d'eau vive.

Pour Pontmain, Mgr Armand Maillard, évêque de Laval, a publié des statuts le 3 mars 1998. Ayant restructuré les paroisses de son diocèse, il a voulu préciser les relations de ce sanctuaire avec le diocèse de Laval, la paroisse, les diocèses voisins et les congrégations religieuses présentes sur le site.

A l'approche du troisième millénaire, le Conseil pontifical pour la pastorale des migrants a publié, le 25 avril 1998, un beau texte approuvé par le pape : *Le pèlerinage dans le grand Jubilé de l'an 2000*. Ce document détaille dix rencontres que peut faire le pèlerin, et il s'achève ainsi : « Le pèlerinage est très souvent la voie pour entrer dans la tente de la rencontre avec Marie... Le chrétien se met en voyage avec Marie sur les routes de l'amour »². Avec le grand Jubilé, les sanctuaires mariaux sont mis à l'ordre du jour. Chaque évêque doit désigner dans son diocèse les portes d'entrée. Celui de Laval a choisi, en plus de la cathédrale, les quatre basiliques qui sont toutes les quatre mariales. C'est plus ou moins le même cas pour les autres départements. Afin d'aider ces sanctuaires à donner de la qualité aux célébrations du Jubilé, l'Association des œuvres mariales a décidé d'organiser à Paris un colloque ouvert au grand public sur « la dimension mariale de l'an 2000 », les 2 et 3 décembre 1999. Elle désire à cette occasion publier des documents. Chaque sanctuaire est entré depuis trois ans dans cette préparation avec l'année du Fils, du Saint-Esprit et du Père. Les bulletins, les conférences, les homélies se sont renouvelées grâce à ces thèmes proposés par Jean-Paul II. Les équipes animatrices ont déjà organisé leur calendrier et leur thème. Celle de Pontmain veut redire à chaque pèlerin : « Voilà une année de grâce ! Avec Marie, ouvre-toi à la tendresse de Dieu Amour. » Elle renouvelle ses activités : retraites spirituelles, journées de réflexion chrétienne, colloque œcuménique... Elle n'en rajoute pas, mais elle sait qu'il faut s'attendre à recevoir davantage de pèlerins.

Les sanctuaires marials sont d'actualité. Ils sont dépositaires d'une lumière divine. Ils ont mission de la mettre en valeur « sur le lampadaire », nous dit Jésus (Mt 5,15). Qu'ils se rappellent qu'ils ne sont pas le centre du monde. Le but du pèlerinage de toute vie chrétienne est le Père. Les sanctuaires de Marie sont des étapes qui éclairent la route, chacun à sa manière, selon son charisme : Lourdes parle de l'Immaculée Conception et de l'Annonciation, Sainte-Marie-Majeure à Rome rappelle la crèche de Bethléem, Pontmain évoque le mystère pascal... Les pèlerins du Canada, de Tahiti ou de La Réunion ne se contentent pas de venir à Pontmain ou à Lourdes : ils suivent tout un itinéraire marial, comme les compagnons de saint François font leur route avec Marie. « Le but ultime du culte rendu à la Vierge Marie est de glorifier Dieu et d'engager les chrétiens dans une vie totalement conforme à sa volonté (...) Dieu a aimé la Vierge Marie et a fait pour elle de grandes choses (Lc 1,49) ; il l'a aimée pour lui, il l'a aimée pour nous ; il se l'est donnée à lui-même, il nous l'a donnée » (*Le culte marial*, 39 et 56).

tychique

Revue Œcuménique de Formation
10 rue Henri IV 69287 LYON CEDEX 02

HABITER LA TERRE

n° 140 - juillet 1999 - 96 pages - 25 FF

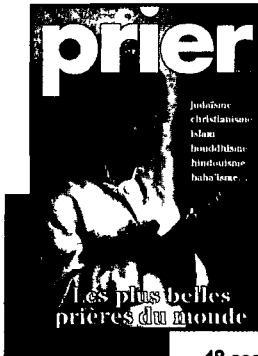
Le rassemblement de toute la terre habitée... en grec "oikouménikè gè", c'est le rêve d'une Église enfin UNE au service de toute la terre. C'est le rêve de Jean Paul II pour le IIIème millénaire. C'est d'abord la prière de Fils au Père, le Fils que le Père exauce toujours. La terre est donc à "habiter" ensemble, plus qu'à exploiter. Ce rassemblement de toute la famille chrétienne rendu visible dans cette large relecture panoramique du XXème siècle s'achevant, couple Œcuménisme et Renouveau, car le Renouveau charismatique est par essence œcuménique. Une manière d'aider à un discernement pour aujourd'hui et pour demain, en donnant à voir ce que l'Esprit a fait dans les Eglises.

Au sommaire :

Peter HOCKEN - Alain BLANCY - Maurice JOURJON - Michel EVDOKIMOV
Cardinal SCHOTTE - Patriarche Œcuménique BARTHOLOMÉE Ier - Chiara LUBICH.

Prier Hors série

Les plus belles prières du monde

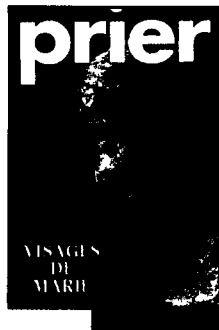


Les plus beaux textes fondamentaux et de nombreux témoignages de toutes les traditions religieuses du monde entier. Beauté, silence, rencontre interreligieuse, une invitation au dialogue, à la paix et à la contemplation.

48 pages
Format : 21 x 29,7 cm
Réf. 05.1050 48 F

Visages de Marie

De la naissance de Jésus jusqu'aux apparitions de Lourdes ou de Fatima, retrouvez l'émouvante diversité des visages de la Vierge à travers les traditions des religions du Livre et les courants spirituels du christianisme.



32 pages
Format 21 x 29,7 cm
Réf. 05 1038 48 F

Apprendre à prier



Comment aider les croyants à trouver le chemin de la prière. Grâce à l'expérience des mouvements, des services et communautés d'Eglise, vous y trouverez de précieux témoignages sur l'apprentissage de la prière et son apport dans notre vie quotidienne.

32 pages
Format 17,5 x 25 cm
Réf. 05 1049 30 F

Bon de commande

Réf.	Article commandé	Prix unitaire	Quantité	Montant Total
05 1050	Les plus belles prières du monde	48 F		
05 1049	Apprendre à prier	30 F		
05 1038	Visages de Marie	48 F		
MONTANT TOTAL À REGLER :				

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

9E82

Merci de nous retourner ce bulletin accompagné de votre règlement par chèque bancaire ou postal à :
prier/VPC 163 bd Malesherbes - 75859 Paris Cedex 17 - Tel : 01 48 88 45 02.

En application de la loi Informatique & Libertés, les informations qui vont sont demandées sont nécessaires à la gestion de votre abonnement. Elles peuvent être utilisées par des sociétés partenaires de Malesherbes Publications. Vous disposez d'un droit d'accès des données vous concernant sur simple demande adressée au service abonnements.



LA GRANDE QUERELLE D'ÉPHÈSE

ROGER BICHELBERGER

Celle qui gardait
toute chose
en son cœur



La mère de Jésus doit-elle aussi
être déclarée Mère de Dieu, « Théotokos » ?
À travers ce roman sur le concile d'Éphèse,
Roger Bichelberger nous donne à voir
le visage mystérieux de Marie.